Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 73 (2009)
Heft: 291-292

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS

Italoromania

Paola BENINCÀ / Laura VANELLI, *Linguistica friulana*, Padoue, Unipress 2005, 432 pages. (Quaderni di dialettologia 10).

Paola Benincà et Laura Vanelli sont deux éminentes spécialistes du *frioulan* en particulier et de la dialectologie *italienne* (et bien au-delà) en général. Le présent recueil constitue – comme ceci arrive souvent en Italie – la réimpression d'une sélection représentative de leurs publications respectives qui a été réalisée par les soins des Presses universitaires de Padoue. Six des 19 contributions sont dues à Paola Benincà (PB), dix à Laura Vanelli (LV). Quant aux trois autres contributions, elles sont le résultat d'une coopération directe entre PB et LV.

Du point de vue diachronique, les dates de la première publication des 19 contributions contenues dans ce volume-recueil s'échelonnent entre 1969 et 2002. La longueur des articles varie entre 3 et 45 pages. Dans l'introduction [I-III], PB et LV soulignent que, mis à part trois contributions (voir les articles 11, 12 et 15), le contenu des textes réimprimés correspond exactement à celui des versions originales. Les références bibliographiques de ces dernières ont été réunies dans une bibliographie sommaire qui figure à la fin du livre [415-432]. La présentation des 19 contributions s'organise autour de cinq chapitres thématiquement bien différenciés : « A. Questioni generali » [5-76], « B. Il friulano nella diacronia » [79-155], « C. Studi di fonologia e morfologia » [159-304], « D. Studi di lessico » [307-362] et « E. Le varietà friulane occidentali » [365-402].

Avant d'aborder la présentation succincte des 19 contributions, signalons encore le fait tout autre qu'insignifiant que, du point de vue méthodologique, les deux auteures ont évolué – et continuent de le faire – dans un univers scientifique relativement vaste. Formées par le dialectologue patavin Giambattista Pellegrini dans la tradition de la linguistique historique classique et ayant collaboré un certain temps à l'atlas linguistique frioulan ASLEF, elles se sont vouées plus tard à l'étude et l'application de courants méthodologiques plus récents, en particulier de ceux des différentes versions de la grammaire générative. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir rapidement les 17 pages de la bibliographie sommaire et de juger la part que détiennent les citations respectives. Il en résulte des perspectives scientifiques souvent insolites, mais tout à fait stimulantes, voire attrayantes. Nous passerons ci-dessous en revue les 19 articles en question, tout en nous imposant d'être aussi bref que possible.

A. Questioni generali

(1) L. Vanelli : « Osservazioni preliminari sulla 'questione ladina' » (1998) [5-18].

Cette contribution présente une analyse rapide de l'histoire et des points litigieux de la 'questione ladina' tout en mettant l'accent sur les positions transalpines (= italiennes) qui, tout compte fait, continuent de s'aligner sur celles de Carlo Battisti (1882-1977) et Giambattista Pellegrini (1921-2007). Les positions cisalpines (= allemandes, suisses et autrichiennes) ne sont ni mentionnées ni discutées directement. Quant aux positions cisalpines plus récentes (défendues, entre autres, par Paul Videsott [1], Otto Gsell [2] ou moi-même [3]), je doute fort que l'auteure (LV) en ait pris connaissance. Ceci vaut également pour les explications et rectifications historiques relatives à la confusion et aux malentendus nés au cours du siècle dernier autour du mot *unità* – concept-clé de la théorie classificatoire de G. I. Ascoli –, que j'avais publiées à plusieurs reprises, tant en italien qu'en allemand et en français, dans les années '80 et '90 du XX[e] siècle [4].

---

1 « La palatalizzazione di CA e GA nell'arco alpino orientale. Un contributo alla delimitazione dei confini dell'Italia linguistica nell'anno 1000 », in : *Vox Romanica* 60 (2001), 25-50.

2 « Galloromanische Worttypen im ladinisch-padanischen Raum », in : *Ladinia* 21 (1997), 135-151.

3 « Externe Sprachgeschichte der romanischen Sprachen im Zentral- und Ostalpenraum. Histoire externe des langues romanes : les Alpes centrales et orientales », in : RSG vol. 1, 2003, 747-773.

4 « Considérations dialectométriques sur le problème de "l'unité rhéto-romane (ladine)" », in : *Linguistica* 26 (1986), 83-97.

« Considerazioni dialettometriche sul problema dell'unità retoromanza (ladina) », in : *Mondo Ladino* 12 (1988), 39-59.

« Ladinisch : Areallinguistik : Synchronische und geotypologische Aspekte », in : LRL vol. 3, 1989, 742-756.

« "Ma il distintivo necessario del determinato tipo sta appunto nella simultanea presenza o nella particolar combinazione di quei caratteri." Methodische und wissenschaftsgeschichtliche Bemerkungen zum Diskussionskomplex "unità ladin" », in : *Ladinia* 14 (1990), 219-257.

« Ancora sul problema dell'"unità ladina" », in : *Mondo ladino* 16 (1992), 187-197.

« Che cos'è un geotipo? Il problema dell'unità ladina in chiave ascoliana », in : Banfi, E. / Bonfadini, G. / Cordin, P. / Iliescu, M. (ed.), *Italia settentrionale: crocevia di idiomi romanzi. Atti del Convengo internazionale di studi, Trento 21-23 ottobre 1993*, Tübingen, 1995, 103-131.

Compte rendu de : Pellegrini, G. B. / Barbierato, P. : *Comparazioni lessicali "retoromanze". Complemento ai "Saggi ladini" di G. I. Ascoli*, Venedig, 1999, *ici*, 94 (2000), 188-214.

« Gröden und seine Sprache. Ein wissenschaftshistorischer Rück-, Über- und Ausblick zur "Questione ladina" », in : E. Comploi *et al.* (ed.), *Ad Gredine forestum 999-1999. Cunvëni/Tagung/Convegno. L'inridlamënt de na valeda. Das Werden einer Talschaft. Il costituirsi di una vallata*, San Martin de Tor (Istitut ladin "Micurà de Rü"), 2000, 127-168.

« Graziadio Isaia Ascoli, Carlo Battisti e il ladino. Breve controstoria di una pietra dello scandalo della linguistica a cavallo tra Otto- e Novecento », in : Trampus, A. / Kindl, U. (ed.), *I linguaggi e la storia*, Bologna, 2003, 273-298.

(2) L. Vanelli : « La posizione del friulano nel dominio romanzo » (2002) [19-30].

Discussion d'un certain nombre de traits linguistiques qui associent le frioulan à différentes parties de l'Italie septentrionale, à l'Italoromania entière et au reste de la Romania. Parmi ces traits figurent aussi, à côté des paramètres phonétiques classiques, des particularités morphologiques (concernant surtout la formation du pluriel des noms) et morphosyntaxiques (concernant le système des pronoms personnels et l'emploi des formes clitiques respectives).

(3) P. Benincà : « Lineamenti di grammatica friulana » (1989) [31-76].

Description très complète du système grammatical du frioulan contemporain dans une perspective synchronique. Le même texte a déjà été publié dans la section frioulane du troisième volume du LRL (paru en 1989). Avec ses 45 pages, le présent article constitue la pièce de résistance du recueil.

B. Il friulano e la diacronia

(4) P. Benincà : « Il friulano dalle origini al Rinascimento » (1995) [79-111].

Histoire linguistique du frioulan à partir de la fondation d'Aquilée (en 180 av. J. Chr.), accompagnée d'observations sommaires sur la stratification du lexique frioulan et de particularités grammaticales de la documentation écrite du frioulan médiévale (qui vont de la phonétique jusqu'à la syntaxe des propositions subordonnées).

(5) L. Vanelli : « L'indovinello veronese non è friulano » (1993) [113-123].

Réfutation des thèses de plusieurs philologues italiens selon lesquelles le fameux 'Indovinello veronese' serait d'origine frioulane. Cela n'empêche pas que LV favorise une localisation septentrionale du même texte, mais pourvue de coordonnées géographiques moins tranchées.

(6) L. Vanelli : « La diversità linguistica in Pietro Zorutti » (1993) [125-144].

Pietro Zorutti (1792-1867) est un des plus illustres auteurs frioulans du XIX^{e} siècle. Sa production artistique frioulane n'est pas exempte – comme on peut bien se l'imaginer – d'influences vénètes voire vénitiennes et aussi italiennes, mis à part le fait que toutes ces langues sont utilisées à des fins artistiques bien définies. Examen, à l'aide de citations présentées *in extenso*, de quelques passages italianisants et vénétisants dans l'oeuvre frioulane de P. Zorutti.

(7) P. Benincà et L. Vanelli : « La formazione del plurale in friulano e la ricostruzione diacronica: l'ipotesi della declinazione bicasuale » (1998) [145-155].

Analyse de l'état actuel de la formation des pluriels des noms frioulans caractérisée par la présence parallèle de pluriels *sigmatiques* et *palataux*. Ces derniers en particulier induisent les auteures à postuler, aussi pour le frioulan, l'existence d'une déclinaison bicasuelle durant le Moyen Âge. Ce qui frappe, c'est de voir que des phénomènes similaires qui abondent dans la Romania entière ne sont mentionnés que très sommairement dans une note infrapaginale.

C. Studi di fonologia e morfologia

(8) L. Vanelli : « Le vocali lunghe del friulano » (1998) [159-198].

La longueur vocalique du frioulan (qui, elle aussi, est bien loin d'être l'apanage exclusif du frioulan) et son explication au moyen de méthodes grammaticales avancées constitue un champ de recherche privilégié de LV et PB. Le présent article, long de

39 pages, joue sur tous les apports qu'offre la linguistique théorique moderne, parmi lesquels figure avant tout la 'moraic phonology'. Le texte est parsemé de schémas graphiques illustratifs visant à en rendre la lecture plus facile. Il est à remarquer que LV essaye d'étayer les résultats théoriques de ses analyses par l'apport de recherches empiriques faites à l'aide de 'non-parole', c'est-à-dire de mots factices, inexistants en frioulan mais pourvus d'un semblant de frioulanité, dont on a enregistré la réalisation orale exécutée par un seul locuteur frioulan.

(9) L. Vanelli : « La fonologia dei prestiti in friulano » (1986) [199-219].

Analyse des italianismes contenus dans le 'Nuovo Pirona' (NP), dictionnaire monolingue bien connu du frioulan. Il en résulte que beaucoup d'emprunts frioulans à l'italien, qu'ils se trouvent déjà dans le NP ou qu'ils soient de date plus récente, n'obéissent pas aux règles morphologiques du frioulan 'idéal'. Ici encore, un petit corpus empirique a été recueilli aux quatre coins du Frioul pour vérifier cet état des choses.

(10) L. Vanelli : « Friulano e italiano: aspetti contrastivi » (1989) [221-235].

Brève comparaison 'contrastive' de quelques règles phonologiques et morphologiques qui caractérisent le frioulan d'un côté et l'italien de l'autre.

(11) P. Benincà et L. Vanelli : « Morfologia del verbo friulano: il presente indicativo » (1975) [237-271].

Beaucoup de parlers frioulans offrent, pour la première personne du pluriel de l'indicatif, la même désinence (*-iŋ*) et pour les personnes 1, 2 et 3 du singulier, le même nombre de syllabes. PB et LV essayent d'en donner des explications nouvelles.

(12) L. Vanelli : « Formazione del plurale e processi di palatalizzazione in friulano » (1995) [273-304].

Il s'agit de la seconde refonte d'un texte publié pour la première fois déjà en 1978 ici même (RLiR 42, 241-292) et remanié par la suite en 1995. Le but en est d'expliquer les mécanismes de la formation du pluriel des noms frioulans par l'action conjointe de processus *phonologiques* et *morphologiques*. Dans l'argumentation des auteures, un rôle supérieur revient à la 'feature geometry' de la phonologie non linéaire. Du point de vue méthodologique, cet article s'aligne sur les préoccupations de l'article 7, rédigé également sous la responsabilité conjointe de PB et LV.

D. Studi sul lessico

(13) P. Benincà : « Osservazioni sull' 'unità lessicale ladina' » (1973) [307-317].

Il s'agit du compte rendu, publié par PB en 1973, du livre bien connu de James Redfern sur la position lexicale du frioulan au sein de la Romania (*A Lexical Study of Raeto-Romance and Contiguous Italian Dialects*, La Haye, 1971). En rédigeant ce compte rendu, PB, qui alors ignorait la bisémie délétère du mot *unità* et les fins fonds de la méthode classificatoire (« particolar combinazione di quei caratteri ») utilisée en 1873 par G. I. Ascoli, est tombée, à l'instar de beaucoup de linguistes cis- et transalpins avant et – malheureusement – aussi après elle, dans un piège conceptuel et méthodologique dont l'existence et les dangers ont été révélés par moi-même plusieurs fois dans les années '80 et '90 du siècle dernier. Que le même contre-temps lui arrive une seconde fois à quelque trente ans de distance est à tout le moins surprenant[5].

[5] Voir les références bibliographiques données dans la note 4.

(14) P. Benincà : « Commenti all'ASLEF. Sezione entomologica » (1969) [319-346].

Discussions et explications étymologiques des noms du ver luisant, de la courtilière, de la mouche et du grillon, tous tirés des planches respectives de l'ASLEF.

(15) P. Benincà : « Due nomi friulani per 'ape': etimologie morfologiche » (1987) [347-350].

Explication étymologique de plusieurs dénominations pour l'abeille répertoriées sur la carte 283 de l'ASLEF. Il s'agit de formes qui remontent à des altérations morphologiques postérieures de l'étymon du latin classique ÁPIS: 1) *ÁPICU > frl. *aia*, 2) *ÁPULU > frl. *al.*

(16) L. Vanelli : « Il friulano *prìndi* "lunedì" nel panorama romanzo » (1995) [351-362].

Il s'agit d'un mot frioulan pour le lundi, très ancien et en voie de disparition, qui, étymologiquement parlant, signifie "premier jour" (de la semaine). Ce qui frappe en premier lieu est moins le déplacement du début de la semaine du dimanche au lundi que le déplacement de l'accent de la position oxytonique à la position paroxytonique. LV explique le retrait de l'accent par l'alignement (analogique) de l'accentuation initiale du mot sur la structure phonétique de la majorité du lexique bisyllabique du frioulan, caractérisé par une prononciation paroxytonique.

E. Le varietà friulane occidentali

(17) P. Benincà : « La variazione linguistica del Friuli e la linguistica romanza: la posizione del friulano occidentale » (1990) [365-379].

Présentation de traits phonétiques, morphologiques et syntaxiques du frioulan parlé à l'ouest du Tagliamento, qui est considéré comme « una miniera di innovazioni originali, o di conservazioni di arcaismi altrove scomparsi [...] che diventano elementi preziosi per confermare analisi o suggerire spiegazioni per lo studio della grammatica » (366).

(18) L. Vanelli : « La varietà friulane occidentali: tra conservazione e innovazione » (1990) [381-402].

Reprise du même sujet qu'avant à l'aide de cinq 'scénarios' qui vont de la description de la frontière linguistique entre le frioulan et le vénète jusqu'à l'analyse de quelques traits morphologiques et syntaxiques typiques des environs de Pordenone et Meduno. Présentation et interprétation concomitante de quelques textes littéraires modernes provenant de la région.

(19) P. Benincà et L. Vanelli : « Aspetti sintattici del Portogruarese tra veneto e friulano » (1984) [381-402].

Examen des résultats d'une petite enquête faite à et aux environs de Portogruaro à l'aide d'un questionnaire approprié pour la détection des particularités de la morphologie et de la syntaxe du pronom personnel clitique (de toutes les personnes), tant dans les propositions principales que subordonnées. Il en résulte que le comportement linguistique des locuteurs des localités examinées se situe à mi-chemin entre les pôles du frioulan (pur) d'un côté et du vénète (pur) de l'autre.

Arrivé au terme de ce rapide survol critique nous ne pouvons que souligner encore une fois le grand intérêt de ce volume-recueil thématique[6]. Ce qui est toutefois regrettable, c'est le peu d'envie que ressentent PB et LV de s'occuper de ce qui est écrit (et pensé)

[6] Voir aussi le compte rendu rédigé par S. Heinemann dans ZrP 124 (2008), 665-668.

sur le frioulan en particulier et le rhéto-roman en général *au nord* des Alpes. Notre regret concerne également l'absence complète d'index. La valeur documentaire du présent volume aurait pu profiter énormément de l'ajout de deux index portant sur les *mots* d'un côté et les *noms propres* de l'autre. De cette façon, il eût été facile de s'orienter rapidement dans la forêt des discussions grammaticales, étymologiques et sémantiques, et aussi dans celle des apports méthodologiques des différentes filières de la grammaire générative de date plus ou moins récente. Ajoutons encore qu'à l'aide des moyens informatiques universellement disponibles de nos jours, la confection de tels index est facilement réalisable en peu de temps et à peu de frais.

Hans GOEBL

Elda MORLICCHIO (a cura di), *Lessico Etimologico Italiano (LEI) – Germanismi* (vol. I, fascicoli 1-5; ted. **Abschied** – germ. ***blanka**), Wiesbaden, Reichert, 2000-2008, 948 colonne.

Chi non apprezza il LEI creato da Max Pfister, molto probabilmente, non è un buon romanista e sicuramente non può essere un buon italianista poiché esso rappresenta un approccio lessicografico all'etimologica profondamente radicato nella nostra disciplina. Tuttavia, fautori di altre discipline guardano spesso con perplessità a questa tradizione fondata nell'ormai lontano 1929 da Walther von Wartburg con il primo volume del *Französisches Etymologisches Wörterbuch*. Una tradizione, questa, che mira all'esaustività del lessico, che lemmatizza gli etimi invece degli esiti e che raggruppa certi strati etimologici per pubblicare il suo immenso materiale in serie parallele. Come già era stato fatto nel FEW, anche nel LEI i germanismi vengono trattati in volumi separati grazie alla squadra riunita e coordinata da Elda Morlicchio. I primi 5 fascicoli del *LEI-Germ* pubblicati tra il 2000 al 2008 stupiscono per l'abbondanza delle varianti diacroniche e diatopiche raccolte nonché per la densità e l'acutezza dei commenti finali. D'ora in poi le ricerche storiche sul contatto germanico-romanzo potranno costruirsi su nuove fondamenta e nei prossimi anni vedremo, spero, belle tesi dialettologiche, onomasiologiche e perfino cognitive. Premesso questo, è chiaro che le annotazioni che seguono sono quelle di un lettore appassionato.

Dal punto di vista macro strutturale la selezione delle voci trattate dipende dalla data della prima attestazione:

> «[...] saranno quindi inclusi tutti gli elementi germanici documentati in fonti successivi a Isidoro (a. 630), nonché i *germanismi indiretti*, ossia quelle voci che risalgono a forme germaniche ma sono entrate nell'Italoromania attraverso la mediazione di lingue non germaniche, soprattutto dal francese antico e dall'occitanico». (*LEI-Germ*, *Introduzione*, v)

Il materiale documentato prima del 630 è incluso nei volumi dedicati agli etimi latini. Dal punto di vista micro strutturale è prevista una tripartizione dell'articolo.

> La distinzione fra le tre sezioni contraddistinte dai numerali I., II. e III. è basata, per i germanismi, sui seguenti principi. Sotto I. sono presentate le voci germaniche di tradizione diretta che risalgono per esempio al gotico o al longobardo, sotto

> II. sono raccolte le forme che risalgono al latino merovingio o carolingio e che di norma sono penetrate in Italia con l'amministrazione carolingia. Le forme sotto III., infine, sono le voci di trasmissione indiretta, entrate in epoche diverse in italiano, in genere attraverso il galloromanzo o l'iberoromanzo. Nella sezione III. sono presentati anche i prestiti dall'inglese[1] o da altre lingue germaniche moderne. (*LEI-Germ*, *Introduzione*, v)

La tripartizione è basata quindi su due criteri diversi: quello della trasmissione diretta e quello della continuità storica dell'idioma germanico di contatto. Il primo criterio che contraddistingue la sezione I. parte da una prospettiva strettamente italianistica; esso presuppone l'esistenza di un certo ambiente bilingue sulla penisola italiana e segue il principio dell'etimologia prossima. La sezione II. include invece prestiti emersi da trasmissione indiretta, trasferiti cioè dal latino. L'etimologia è quindi remota sia nel tempo che nello spazio e parlare di 'germanismi' è giustificato solo in prospettiva romanistica.[2]

La sezione III., infine, raggruppa esiti di entrambe le vie di trasmissione. Se vista da una prospettiva italianistica, potrebbe risultare strana questa scelta di unire prestiti dalle lingue latina, francese, occitana, inglese, tedesca e via dicendo sotto l'etichetta comune di 'germanismi' solo perché i loro significanti hanno la stessa radice, senza tuttavia essere direttamente apparentati tra loro. Così in sezione III. sotto *PANC si può trovare, ad esempio, il tedeschismo ticinese-lombardo *baŋkaráws* 'far piazza pulita' < ted. austriaco *Bank heraus!* "fuori la panca" (516) accanto all'anglo-americanismo *banca in casa*, «calco dall'inglese *home banking*» (513) e al francesismo *banchisa* 'larga massa di ghiaccio costituita dal congelamento dell'acqua di mare lungo le coste nelle regioni polari; banca di ghiaccio' < fr. *banquise* (513).

Gli slavismi indiretti trasferiti dal tedesco sono invece discussi secondo il principio dell'etimologia prossima e classificati come 'germanismi': ad es. ted. PEITSCHE 'frusta' (711) o ted. PEKESCHE 'soprabito lungo e largo' (712), entrambi di origine slava.

Mentre la sezione I. documenta i prodotti di contatti superstratici, i germanismi diretti riuniti nella terza sezione dell'articolo derivano da idiomi non estinti e rappresentano quindi diversi scenari di contatto adstratico, soprattutto in contesto alpino.

La accennata struttura dell'articolo raduna, comunque, i prestiti autoctoni e quindi caratteristici dell'italoromanzo e grazie alla ricchezza dei materiali disponibili, permette di ricostruire non solo il contatto linguistico tra lingue germaniche e parlate italoromanze ma anche quello 'intragermanico' che si è prodotto nella penisola italiana. Viene sottolineato ad esempio «come il processo di longobardizzazione del lessico gotico abbia ridotto la reale entità della presenza dell'elemento gotico nell'Italoromania» (sotto *BAIRA 'attrezzo per trasportare qc.'; 75). Simile pare la storia della ampia famiglia di it.

---

[1] E va precisato, in modo poco chiaro: «Ad eccezione dei prestiti dall'inglese entrati esclusivamente da questa lingua, che saranno raccolti in un volume a parte» (*LEI-Germ*, *Introduzione*, v, n. 1).

[2] Ovviamente il *LEI-Germ* è fondamentale per la storia dei contatti germanico-romanzi in generale, perché discute, se necessario, anche problemi situati al di là del contesto italoromanzo; si veda ad esempio l'argomentazione a favore dell'origine francone del francese antico *berser* 'andare a caccia' e l'ipotesi di Kluge / Seebold che spiegano invece il tedesco *pirschen* in senso opposto come francesismo (< francese antico *berser*).

banda (282-359), risalente al gotico BANDWO 'segno', entrato secondo Johannes Kramer «in italiano attraverso il greco bizantino» e consecutivamente «attraverso il lat.longob. *bandum* glossato *vexillum* (Paolo Diacono, ThesLL 2,1715), per cui nell'Italoromania le forme in *band-,* già introdotte dai Goti, sono rafforzate dalle attestazioni del longobardo» (358). La diffusione del tipo lessicale nelle lingue romanze occidentali (occitano, francese, catalano, spagnolo) e in particolare delle sue accezioni semantiche ('vessillo, gruppo di persone', 'lato, luogo') meriterebbe essere riesaminata a partire dai dati *LEI-Germ.*

La particolare struttura tripartita degli articoli offre poi il grandissimo vantaggio di isolare (indipendentemente dall'origine germanica) una parte molto importante del lessico dell'epoca carolingia troppo spesso trascurato dalla storiografia delle lingue nazionali. È ovviamente in veste mediolatina che numerosi termini di origine francone hanno contribuito ad una convergenza lessicale delle lingue romanze tramite l'amministrazione carolingia. Il *LEI-Germ* si rivela fondamentale per chiunque si interessi di questa ristrutturazione politica e culturale così importante per la storia europea. Si leggano ad esempio gli articoli franc[one] a[ntico] BANNAN 'ordinare, convocare in tribunale' – lat. medievale BANNIRE (516-565) e gotico BANDWJAN 'dare un segno, indicare' II (tipo it. *bando*; 248-281), due famiglie, del resto, difficilmente separabili.

A volte, come nel caso appena accennato di BANNAN / BANNIRE il materiale corrispondente viene lemmatizzato sotto due etimi accoppiati, di cui uno francone antico e l'altro latino medievale, ad esempio:

> b[asso] franc[one] a[ntico] *BISUN(N)I n. 'cura' – lat. mediev[ale] BISONIUM 'impedimento; necessità' (858).

Un'apertura d'articolo simile suggerisce un contatto linguistico diretto tra basso francone e italo romanzo, che però va escluso per motivi storici. Ancora più problematica è la coppia francone antico *BANSTU 'unione' – latino medievale BASTARDUS (521) in funzione di lemma. Il fatto che la prima forma «rappresenterebbe [...] un raro caso di ingevonismo nel francone» (563) merita senza dubbio essere citato; tutte le forme italiane (e romanze) risalgono però alla forma latina suffissata che costituisce l'unico etimo diretto e che sarebbe, quindi, un lemma sufficiente. La stessa osservazione vale anche per altre coppie (ad es. franc.a. *BASTJAN 'intrecciare (col filo)' – lat.med. BASTIRE [600]; ted.a. *BAUSJA 'cattiveria' – lat.carol. *BAUSIA 'frode, tradimento' / lat. carol. BAUSIARE 'ingannare, tradire' [643]; b.franc.a. *BIHORDŌN 'recintare' – fr.a. *behorder* [754]; b.franc.a. *BIRSON 'andare a caccia' – fr.a. *berser* [833]). In questi casi la prima entrata lemmatizzata serve dunque a individuare una famiglia lessicale.

Impossibilitato a continuare la lettura dell'articolo *BLANKA-, interrotto crudelmente dalla fine del fascicolo 5, alla colonna 948, non mi resta che augurarmi un *vivant sequentes*!

Thomas KREFELD

Dacoromania

Academia Română: Institutul de Lingvistică «Iorgu Iordan – Al. Rosetti», *Gramatica limbii române*, Bucureşti, Editura Academiei Române, 2005; vol. I, *Cuvântul*, XVI + 712 páginas; vol. II, *Enunţul*, 1036 páginas.

Esta obra – conocida bajo la sigla GALR – nace con la vocación de sustituir a la anterior gramática académica de 1963 – conocida a su vez bajo la sigla GA – como obra de referencia en el campo de la gramática rumana. La GALR es producto de un colectivo de veinte autores coordinados por Valeria Guţu Romalo. Los autores son investigadores del Instituto de Lingüística "Iorgu Iordan – Al. Rosetti" de la Academia Rumana, de la Facultad de Letras de la Universidad de Bucarest y de la Facultad de Letras de la Universidad "Transilvania" de Braşov. Tres de las autoras participaron ya en la GA; en concreto, Elena Carabulea, Fulvia Ciobanu y Magdalena Popescu-Marin. Pană Dindelegan (2006)[1] nos informa de las condiciones materiales en las que se ha llevado a cabo la elaboración de la gramática, entre las que destacan la brevedad temporal (algo más de tres años) y la diferencia de edad entre los colaboradores. La misma Pană Dindelegan resalta el hecho de que se ha formado un grupo de investigadores jóvenes deseosos de seguir renovando la gramática rumana.

La obra se organiza en dos volúmenes: vol. 1: La palabra, y vol. 2: El enunciado. Al final del segundo volumen aparecen la bibliografía general [vol. 2, 1005-1018], la indicación de las fuentes primarias [vol. 2, 1019-1023] y un índice de materias [vol. 2, 1024-1036].

La GA, que también estaba divida en dos volúmenes dedicados respectivamente a la morfología y a la sintaxis, fue la obra de referencia de la gramática rumana desde el momento de su aparición, porque suponía la síntesis de toda la investigación anterior y porque se tomó como modelo para todos los manuales de enseñanza preuniversitaria (Rădulescu Sala / Sala 2007)[2]. Sin embargo, en los últimos tiempos esa función de referencia de la GA entraba en conflicto con la constatación de los avances en el campo de la teoría gramatical y de la descripción del rumano, así como con los cambios experimentados por la lengua durante las últimas cuatro décadas (Pană Dindelegan, *op.cit.* 6). Por ese motivo la Academia Rumana se propuso elaborar una nueva gramática académica que ofreciera una descripción completa, coherente y actualizada de la lengua rumana.

La GA de 1963 había tenido una primera edición en 1954 y supuso con respecto a ella un notable avance. En concreto, en la edición de 1963 se suprimieron los capítulos dedicados a la fonética, al léxico y a la formación de palabras. Por otra parte, la edición de 1954 contenía comentarios diacrónicos que incluían la lengua de los siglos XVI-XVIII, mientras que en la segunda edición se decidió limitar la perspectiva diacrónica a la lengua literaria moderna, es decir, desde el siglo XIX hasta la actualidad; dentro de ese período se intentaba diferenciar lo que se estaba desarrollando de lo que estaba desapareciendo, lo que era productivo de lo que ya no lo era y se intentaba también descubrir las tendencias del desarrollo. La edición de 1963 tomaba como punto de referencia

---

[1] Gabriela Pană Dindelegan, «Gramatica limbii române», *Limba română* 55 (2006), 6-9; p. 9.

[2] Marina Rădulescu Sala / Marius Sala, «Les grammaires du roumain: de Heliade-Rădulescu à la grammaire académique», *Revue Roumaine de Linguistique* 52 (2007), 437-448; p. 443.

normativo la lengua culta de Bucarest (cf. Graur 1963)[3]; esta referencia a Bucarest ha desaparecido de la GALR.

Como ejemplo de dinamismo de la lengua en 1963 Graur intuía que la construcción *clasa întâia* 'primera clase' (con artículo en *întâia*) se generalizaría más pronto o más tarde, aunque en el capítulo correspondiente el texto de la gramática se limitaba a observar que «a veces», cuando el numeral *întâi* determina a un sustantivo femenino que lo precede, aparece con el artículo. Por su parte, en la GALR [vol. I, 307] se reconoce que tras el sustantivo tenemos actualmente variación libre *clasa întâi/întâia*.

La GALR es una gramática de la lengua culta y tiene intención normativa. Se traza como objetivo lograr una descripción actualizada desde el punto de vista teórico y adecuada a la lengua de hoy y pretende también dar cuenta de la dinámica y la diversidad de la lengua culta. Para ello el corpus tomado como base para la gramática se ha ampliado, a diferencia de lo que sucedía en la GA, con la inclusión de material oral. En la introducción Valeria Guţu Romalo incide en la relevancia otorgada al aspecto dinámico de la lengua, es decir, a la evolución del sistema lingüístico.

La descripción se lleva a cabo desde una perspectiva funcional: el hecho gramatical no se analiza solo como elemento de un sistema, sino como un aspecto del acto comunicativo. En este nuevo contexto teórico era evidente que la lengua oral debía encontrar su espacio. En las gramáticas anteriores la lengua hablada era una *terra incognita*, con la única excepción de las alusiones a las variantes dialectales (Turculeţ 1989)[4]. La entrada de la lengua oral en la GALR ha dado lugar a la aparición de capítulos nuevos dedicados al diálogo [vol. 2, 779-817] y a las relaciones entre la lengua escrita y la lengua hablada [vol. 2, 828-863]. Esta perspectiva es también la responsable de la amplitud otorgada a una sección inexistente en la GA como es la dedicada a la organización del discurso [vol. 2, 635-955]. Esta novedad es la que enfatiza Rodica Zafiu con el título de su descripción de las novedades de la obra: «De la gramática al discurso» (Zafiu 2006)[5].

En el prefacio [vol. 1, VII-XII] Valeria Guţu Romalo indica que se ha hecho el esfuerzo por unificar en lo posible la terminología, adaptándola a la terminología tradicional, y por dar un cierto carácter unitario a una obra escrita por un grupo de veinte autores. Pană Dindelegan (2006) explica el modelo gramatical adoptado: como era esperable en una gramática académica, el modelo no se inclina por «la solución de la modernidad excesiva» del tipo GB, programa minimalista o HPSG, sino que adopta una solución intermedia incorporando los aspectos teóricos y terminológicos que ya son lugares comunes entre la mayoría de usuarios actuales.

En la introducción al primer volumen Valeria Guţu Romalo insiste en la doble perspectiva palabra/discurso que estructura toda la obra. El primer volumen ofrece una clasificación de las partes del discurso acorde con la tradición gramatical rumana: sustantivo, adjetivo, pronombre, numeral, verbo, adverbio, preposición, conjunción e interjección. Como se refleja en la siguiente tabla, la estructura general del primer volumen de la GALR sigue bastante de cerca la de la GA.

---

[3] Al. Graur, «Cuvînt înainte», in: Academia Republicii Populare Romîne (ed.), *Gramatica limbii romîne*, Bucureşti, Editura Academiei Republicii Populare Romîne, [2]1963, vol. 1, 5-9; p. 8.

[4] Adrian Turculeţ, «Rumänisch: Grammatikographie», in: *LRL* vol. 3, 1989, 481-491; p. 488.

[5] Rodica Zafiu, «De la gramatică la discurs», *Limba română* 55 (2006), 12-13.

GA (1963)	GALR (2005)
Morfología	*La palabra*
Nociones generales de morfología	Las unidades de la lengua
—	Clases de palabras
El sustantivo	El sustantivo
El artículo	—
El adjetivo	El adjetivo
El pronombre	El pronombre
El numeral	El numeral
El verbo	El verbo
El adverbio	El adverbio
La preposición	La preposición
La conjunción	La conjunción
La interjección	La interjección

Tab. 1– Estructura del primer volumen

En la introducción Guţu Romalo discute brevemente la mezcla de criterios (léxico-gramaticales vs. semántico-funcionales) que rige esta clasificación de las partes del discurso. El primer volumen se ocupa básicamente de la descripción morfológica, pero da cabida también a algunos aspectos sintácticos (las posibilidades combinatorias de las palabras) y deja para el segundo los aspectos funcionales y semánticos. La ausencia de un capítulo para el artículo en la GALR se explica en Rădulescu Sala / Sala (*op.cit.* 445).

A pesar de la similitud de la estructura general, los capítulos dedicados a cada una de las partes del discurso en la GALR se diferencian sustancialmente de los capítulos correspondientes de la GA. Bastará comparar el contenido del capítulo dedicado al sustantivo [*cf.* Tab. 2 – *El sustantivo*]:

GA (1963)	GALR (2005)
Nombres comunes / Nombres propios	Preliminares: características morfológicas / sintácticas / semánticas
El género de los sustantivos El número de los sustantivos Los casos del sustantivo La declinación	*La flexión del sustantivo* El género del sustantivo El número del sustantivo El caso del sustantivo La determinación del sustantivo La expresión de las categorías gramaticales del sustantivo La clasificación en declinaciones Declinación de los sustantivos comunes compuestos
—	*Posibilidades combinatorias del sustantivo común*
—	*Clases semántico-gramaticales de sustantivos*
—	*Relación del sustantivo con otras clases léxico-gramaticales*

Como puede apreciarse la GA ofrecía una aproximación meramente morfológica, mientras que en la GALR se da cabida ya en el primer volumen a determinados aspectos sintácticos y semánticos. El apartado dedicado a la relación del sustantivo con otras clases léxico-gramaticales contiene información relativa a la formación de palabras (paso de sustantivos a otras clases léxico-gramaticales y paso desde otras clases a la de sustantivo).

En la segunda mitad del siglo XX la teoría gramatical se ha reorientado desde el sistema hacia el uso y siguiendo esta tendencia la GALR introduce en su análisis la perspectiva discursivo-pragmática (diferencias entre la lengua hablada y la escrita, tipos de discurso, diferencias de estilo, diferencias de situación de uso, intenciones comunicativas, análisis del diálogo, deícticos, actitud del hablante, organización de la información...). De hecho, el segundo volumen está dividido en dos grandes partes, una dedica a la organización estructural (estructura y función) y otra a la organización discursiva. Esta reorientación se hace patente si comparamos la estructura del segundo volumen de la GALR y la GA, tal y como se hace en la siguiente tabla:

GA (1963)	GALR (2005)
Sintaxis	*El enunciado*
Nociones generales de sintaxis	Introducción
Sintaxis de la proposición	*Organización estructural-jerárquica*
Nociones generales	—
Clasificación de las proposiciones según la intención comunicativa	El enunciado Relaciones sintácticas Tipos de enunciados en función de la intención comunicativa
Afirmación y negación	—
Clasificación de las proposiciones según la estructura	Estructuras sintácticas Grupos sintácticos Construcciones sintácticas
Las partes de la proposición Nociones generales El sujeto El predicado El atributo El complemento El elemento predicativo suplementario La coordinación de las partes de la proposición	Las funciones sintácticas El predicado y la predicación El sujeto y la relación con el predicado Complementos Circunstanciales El atributo La aposición
La sintaxis de la frase	—
Nociones generales	—
Las proposiciones principales	—
La coordinación	—
La subordinación	—

Fenómenos y procedimientos sintácticos comunes a la frase y a la proposición	*Organización discursiva*
—	Aspectos de la construcción del discurso Deixis Anáfora Modalidad Afirmación Negación Conectores frásticos y transfrásticos
Elipsis Repetición El anacoluto Palabras y construcciones parentéticas	Estructuras sintácticas anómalas Construcciones parentéticas El anacoluto La elipsis La repetición Imbricación
—	Tipos de discurso
El orden de las palabras y de las proposiciones	La organización de la información en el enunciado
El acento, la entonación, la pausa y el ritmo	La organización prosódica del enunciado
La puntuación	Las implicaciones sintácticas de la puntuación

Tab. 3 – Estructura del segundo volumen

Zafiu (2006) destaca como novedad que en el segundo volumen se incluyen varios capítulos de síntesis que se ocupan de fenómenos semánticos que atraviesan toda la gramática y que se expresan por medio de procedimientos diferentes: la negación, la modalización, la comparación, la pasiva y la impersonalidad.

Rădulescu Sala (2006)[6] explica una innovación que ha podido llamar la atención de quienes estuvieran acostumbrados a la clasificación de la GA. En concreto se trata de la aparición de nuevos complementos. Por un lado, el complemento directo se ha escindido en dos: complemento directo y complemento secundario. El complemento secundario es un complemento en forma de nominativo = acusativo dentro de una estructura que ya tiene un complemento directo (p. ej. *l-am învăţat pe Ion un cântec* 'le he enseñado a Ion una canción', donde *pe Ion* es el complemento directo y *un cântec* es el complemento secundario). Por otro lado, el tradicional complemento indirecto se ha escindido en tres: complemento indirecto, complemento preposicional (p. ej. *lui Ion nu-i pasă de nimic* 'Ion no se preocupa por nada') y complemento posesivo (p. ej. *şi-a încredinţat cartea tiparului* 'ha dado su libro a la imprenta').

En general, la GALR nos ofrece un tratamiento del material mucho más detallado que el de la GA, lo cual se refleja en la extensión total de la obra: hemos pasado de las

[6] Marina Rădulescu Sala, «Complementele în GALR», *Limba română* 55 (2006), 9-11.

1025 páginas de la GA a las 1748 de la GALR. En casos concretos, como puede ser el del tratamiento de los pronombres de respeto, el aumento es espectacular, ya que pasamos de la extensión de una página en la GA [§ 149] a siete páginas en la GALR [vol. I, 212-218]. De acuerdo con la reorientación de la teoría gramatical a la que se aludía antes, buena parte de la información nueva se concentra en el espacio dedicado al comportamiento discursivo de los pronombres de respeto. La GALR pone de manifiesto que el sistema de los pronombres de respeto del rumano es el más complicado de todas las lenguas románicas y que incluso se está ampliando actualmente hacia un cuarto grado de respeto con la recuperación de formas antiguas como *Domnia Voastră*.

Desde el punto de vista formal la GALR podría beneficiarse de algunas mejoras. Una gramática de estas características desempeña una importante función como obra de consulta y necesita de los instrumentos necesarios para que la consulta sea fácil. Por un lado, habría que ampliar el índice de materias. Valga el siguiente ejemplo: en el índice de materias aparece el término *coordinación* y se indican las páginas respectivas del primer capítulo del segundo volumen [vol. II, 19-24, 35]; sin embargo, no aparece el término paralelo *subordinación*, que se estudia justo en las páginas precedentes [vol. II, 16-19]. Además, en la indicación de las páginas hay errores o inexactitudes: p. ej. la coordinación adversativa no se trata en la página 24, sino en la 23; la coordinación conclusiva no aparece en las páginas 24-25, sino en las páginas 23-24; los pronombres de respeto no se tratan solo en las páginas 212-215, sino en las páginas 212-218 (la indicación es correcta en la entrada *pronume / ~ de politeţe* pero no en la entrada *politeţe / pronume de ~*).

Por otro lado, la GALR no contiene un índice de palabras, que sí aparecía en la GA [vol. 2, 555-574]; también tiene un amplio índice de palabras la obra de Mioara Avram (1997)[7], que facilita mucho las consultas rápidas. Igualmente el sistema de reenvíos dentro de la GALR dificulta la tarea del lector: los reenvíos se indican en negrita con el número de volumen, seguido del título del capítulo y la numeración interna de cada capítulo (p. ej. «vezi **I, Prepoziţia 3.1.1.1B**»), de tal manera que para encontrar el sitio es necesario acudir al índice. Era mejor el sistema de la GA en la que los apartados estaban numerados correlativamente a lo largo de los dos volúmenes, de modo que los reenvíos eran del tipo «vezi § 67».

Es cierto que «[l]a linguistique roumaine n'a pas eu un Nebrija, ni une Accademia della Crusca, ni l'Académie française» (Rădulescu Sala / Sala 2007: 439), sin embargo esta nueva gramática académica es un hito fundamental en la gramaticografía rumana y constituye un excelente punto de partida para la investigación del futuro.

Fernando SÁNCHEZ MIRET

---

[7] Mioara Avram, *Gramatica pentru toţi*, Bucureşti, Humanitas, ²1997.

Magdalena POPESCU-MARIN (coord.), *Formarea cuvintelor în limba română din secolele al XVI-lea – al XVIII-lea*, Bucureşti, Ed. Academiei române, 2007, 412 pages.

La recherche des XX^e et XXI^e siècles sur la formation des mots (Fdm) en roumain a une histoire caractérisée par des vicissitudes et des ruptures, ce qui la rend difficile à suivre pour les non-initiés. Le point de départ est évidemment Alexandru Graur avec sa proposition, en 1947, d'une œuvre collective sur la Fdm en roumain[1]. Douze ans après parut dans le cadre de l'Institut de Linguistique de l'Académie Roumaine le premier volume d'une série d'études préparatoires, les *Studii şi materiale privitoare la formarea cuvintelor în limba română* (SşiM)[2]. Les derniers volumes de ces SşiM n'avaient pas encore paru qu'on pouvait saluer la parution du premier volume de la série *Formarea cuvintelor în limba română* (FCLR), publiée par les mêmes éditeurs et avec, en grande partie, les mêmes collaborateurs. Cette série se voulait un inventaire complet et systématique de la Fdm en roumain (« un inventar complet al procedeelor şi al elementelor de formare, atît al celor productive, cît şi al celor neproductive », Avram in FCLR 1, 1970, XII), mais elle s'arrêta après la parution des volumes sur la composition, la préfixation et la dérivation verbale[3]. Pour les aspects historiques de cette publication on avait fait usage des matériaux recueillis en vue d'une histoire de la langue roumaine (avec un chapitre sur la Fdm) en plusieurs volumes qui ne devait finalement jamais voir le jour[4]. Le manuscrit original de ce chapitre semble avoir disparu[5], mais il fut reconstitué dans ses grandes lignes, actualisé et augmenté pour servir de base à cette nouvelle étude de la Fdm en roumain entre le XVI^e et le XVIII^e siècle (FCLR 16-18), élaborée par une équipe de linguistes (Eugenia Contraş, Cristina Gherman, Finuţa Hasan, Rodica Ocheşeanu, Magdalena Popescu-Marin) sous la direction de Mme Popescu Marin.

On voit donc qu'il s'agit de trois publications – en partie des mêmes auteurs – qui ont des buts différents[6] : SşiM, série de matériaux préparatoires, réunit des études concernant la synchronie et la diachronie[7], mais sans plan d'ensemble systématique et sans

---

1 Mioara Avram dans FCLR 1 (1970), XVI.

2 Vol. 1 (1959) et vol. 2 (1960) éd. par Alexandru Graur et Jacques Byck, vol. 3 (1962) éd. par A. Graur, vol. 4 (1967) et vol. 5 (1969) éd. par A. Graur et M. Avram, vol. 6 (1972) éd. par M. Avram.

3 Vol.1: F. Ciobanu / F. Hasan, *Compunerea*; vol. 2 (1978) : M. Avram et al. : *Prefixele* ; vol. 3 (1989) : Laura Vasiliu, *Sufixele: 1. Derivarea verbală.*

4 M. Avram, v. n. 1.

5 Pour l'histoire de ce projet (sous la direction de Alexandru Rosetti) qui ne fut pas réalisé, v. Popescu-Marin dans le volume ici présenté [5]. Pour un panorama plus vaste de l'histoire des études sur la formation des mots en roumain, cf. Iancu Fischer, « Rumänisch : Wortbildungslehre » dans LRL 3 (1989), 53.

6 Il va sans dire que la recherche sur la Fdm en roumain n'est pas limitée à ces trois publications. Cf. ces dernières années les contributions de C. Dimitriu, Cristina Florescu, Cristian Moroianu, Laura Vasiliu dans Marius Sala (coord.), *Studii de gramatică şi de formare a cuvintelor. În memoria Mioarei Avram*, Bucureşti 2006, et l'article de Laura Vasiliu « Histoire interne du roumain : formation des mots » dans RSG 3 (2008), 2710-2721.

7 On trouve ainsi dans le premier volume (1959) des articles traitant de la formation

prétendre à l'exhaustivité[8]. FCLR devait présenter la totalité de la Fdm du point de vue de la synchronie actuelle, mais on a aussi pris en considération des aspects historiques et diachroniques (comme l'étymologie des affixes, les dates de leur intégration dans le système du roumain etc.), même si ces derniers n'étaient pas au centre de l'attention.

Enfin, FCLR 16-18, le volume à discuter ici, présente l'histoire de la Fdm en roumain du XVI[e] jusqu'au XVIII[e] siècle : des premiers textes roumains jusqu'au début de la période de transfert massif non seulement de lexèmes mais aussi de structures lexicales productives qui venaient des langues romanes occidentales, le français et l'italien surtout. Il s'ensuit que la liste des affixes et des types de Fdm discutés ici est considérablement plus courte que celle de FCLR : pour les préfixes – sans les variantes morphologiques – on n'en compte que 16 (74 dans FCLR), ce qui fait voir les dimensions de la ré-occidentalisation qui a eu lieu depuis la fin du XVIII[e] siècle.

Le choix de la période considérée – les siècles qui précèdent la ré-occidentalisation – nous semble particulièrement approprié non seulement pour mettre en relief les adstrats spécifiques à l'histoire du roumain mais aussi pour contribuer à la recherche sur les divergences et les convergences au sein de la famille des langues romanes résultant du manque de contact (ou du peu de contact) entre le roumain et ses langues sœurs : le roumain a-t-il continué et développé l'héritage latin (éléments matériels et procédés de la Fdm) d'une manière différente des autres langues romanes ? Ou, pour parler d'une façon plus générale : quelle pouvait être l'évolution du système de la Fdm d'une langue qui avait presque complètement perdu le contact avec les membres de sa famille (y compris l'osmose avec le latin moyen) ?

La riche documentation des attestations est fondée sur trois types de sources : les éditions modernes des textes de l'époque, des manuscrits inédits dont disposent l'Académie et son Institutul de Lingvistică (cf. les sigles *Calendar*, *Carte*, *DVS*, *LSR* etc. dans la bibliographie) et des matériaux recueillis dans le Dictionnaire de l'Académie et dans des études spécialisées [6]. On constate avec plaisir – parce que ce n'est pas toujours le cas dans des publications comparables – que presque toutes les attestations sont accompagnées d'une indication exacte de la source (avec la date). Pour donner un exemple : pour *păcătos* on ne renvoie pas seulement aux *Scrisori de negustori* éditées en 1925 par Nicolae Iorga, mais on donne aussi l'année du texte (1778) où se trouve l'attestation. Occasionnellement le lecteur aura toutefois des problèmes à situer une attestation dans le temps et dans le système des types de texte : pour « *măidănel* IM în ILRLV » [99] le sigle ILRLV conduit à Gheorghe Chivu et al., *Istoria limbii române literare. Epoca veche (1532-1780)*, Bucureşti 1997 ; pour les informations ultérieures (source et date de l'attestation) il faut avoir l'ILRLV sous la main.

Pour citer les attestations prises dans les textes (dans leur grande majorité écrits en graphie cyrillique) on a opté pour une transcription interprétative [6]. Je n'ose juger si et dans quelle mesure cette décision a eu des conséquences pour l'étude de la Fdm ; de toute façon, on a ainsi bloqué l'accès à la forme du texte original[9].

---

des mots dans *Psaltirea Hurmuzaki* et dans *Cartea cu învăţătura* de Coresi.

[8] On remarque par exemple, en comparaison avec FCLS et FCLR 16-18, l'absence d'études sur les préfixes *întru-*, *de-* (*des-*, *dez-*), *sub-* etc.

[9] Cf. plusieurs articles de Johannes Kramer et sa position strictement négative à propos de la transcription interprétative dans l'édition des anciens textes roumains (LR

L'articulation de l'étude suit des principes sémasiologiques ; ce sont d'abord les catégories formelles traditionnelles qui constituent les sections principales : préfixation, suffixation, dérivation régressive (dérivation zéro), composition, « schimbarea valorii gramaticale » (changement de la classe de mots = conversion)[10]. À l'intérieur de ces sections, les affixes sont traités dans l'ordre alphabétique ; dans les chapitres sur la composition et sur la conversion ce sont les classes des mots formés et – ensuite – les classes des éléments constituants et leur sérialisation qui déterminent l'articulation. En mettant ainsi l'accent sur l'histoire des procédés formels de la Fdm on sert utilement la recherche étymologique et les études sur l'histoire du lexique. Mais le chercheur qui s'intéresse à l'histoire des procédés de Fdm qui étaient à disposition pour désigner certaines classes sémantiques (comme les noms de qualité, les noms altérés, les noms collectifs...) aura beaucoup de peine à recueillir les éléments dont il a besoin[11].

Dans la présentation, l'un après l'autre, des procédés et des éléments de formation, on distingue clairement entre les emprunts (avec l'indication, le cas échéant, de la date d'emprunt), les calques d'après ces emprunts et les formations indépendantes à l'intérieur du roumain. Il va de soi que les conclusions sur la productivité (forte ou faible, croissante ou en diminution) d'un procédé pendant l'époque considérée sont basées exclusivement sur ces dernières. Pour chaque affixe sont indiqués successivement : l'étymologie, les variantes et les modalités de leur délimitation, l'inventaire des formations attestées (séparément pour les classes de mots), les préférences de l'affixe pour des lexèmes ayant une provenance étymologique commune (latine, slave, turque...)[12].

44, 1995, 200-203; BA 21, 1996, 751-757; BA 22/23, 1997, 201-212).

[10] Il serait plus correct, selon moi, de subsumer soit la dérivation régressive (*a urî* → *ură*) soit la dérivation à l'aide (exclusive) de morphèmes grammaticaux (il s'agit, en général de verbes : *adevăr* → *adevăra*) sous la catégorie de *Schimbarea valorii gramaticale* ou *conversion* : dans les deux cas, on se trouve face à une base lexicale (*ur-*, *adevăr-*) qui est insérée dans deux paradigmes morphologiques différents – sans qu'on puisse toujours dire quel est le lexème primaire et quel est le lexème dérivé. Cf. Anna M. Thornton dans Grossmann / Rainer 2004 (v. n. 13), 501 *sqq.*

[11] Il pourrait consulter l'article général de Laura Vasiliu dans RSG 3, 2710-2721, qui réunit les points de vue formels et les aspects onomasiologiques.

[12] On ne voit pas toujours l'utilité de ce dernier point de vue : dès qu'un affixe (ou un autre procédé de Fdm) sort du domaine du lexique hérité, des emprunts et des calques, pour fonctionner indépendamment dans le système de Fdm, ses possibilités de se lier à un lexème sont, en principe, soumises à des critères sémantiques et morphologiques, mais pas à celui de la provenance étymologique du lexème base. C'est ainsi que *-os* < lat. -OSU est ajouté tantôt à des bases héritées du latin (*gustos*, *luminos*...), tantôt à des bases d'étymologie slave (*drăgostos*, *nisipos*), hongroise (*tăroasă*), grecque (*fricos*), incertaine *(ghibos*) ou commune avec l'albanais (*bucuros*) [164 *sqq.*]. Il faut pourtant reconnaître qu'une préférence pour la combinaison d'éléments d'une même provenance étymologique indique parfois leur appartenance commune au même secteur dans la diastratie, la diaphasie ou les registres spécialisés. Dans ces cas, il serait également intéressant d'observer la fin de ces types d' 'accouplage étymologique'. Cf. pour plusieurs langues européennes modernes le cas des formations savantes avec des éléments d'origine grecque : fr. *hémérothèque*, *œnothèque*, *otite* / **journalothèque*, **vinothèque*, **oreillite* ; mais plus récemment *mappothèque* (TLF), *BD-thèque* etc. Des formations comme fr. *espionnite*, allem.

L'analyse sémantique des formations est limitée à l'indication de grandes classes sémantiques. On trouve ainsi pour *-ărie* [135] : état, situation ; impôt ; lieu de dépôt ou de fabrication de l'objet désigné par la base lexicale, l'instrument de l'action. Ou pour *-iş* [144 *sq.*] : action et son résultat ; moyen pour exécuter l'action ; lieu caractérisé par une action. On peut regretter l'absence d'une discussion approfondie problématisant l'unité d'un suffixe qui connaît une polysémie si riche et étudiant la genèse de cette polysémie. Mais, pour être juste, une telle discussion n'aurait pas trouvé place dans les 300 pages de cette publication (+ bibliographie + env. 100 pages d'un index très riche des formes et des mots).

Au premier plan de la présentation figurent plutôt les aspects formels et matériels de la Fdm en roumain dans la période qui précède les aspirations de la société roumaine à une assimilation toujours plus forte à l'Europe centrale et occidentale, à ses cultures et à ses langues. C'est justement cette caractéristique qui paraît aussi dans les considérations finales consacrées surtout aux points de vue quantitatifs : le nombre des éléments et des procédés de Fdm et les relations quantitatives entre les affixes selon leur origine étymologique. Mais au-delà des résultats qui concernent les aspects matériels, quantitatifs et formels, le travail présenté ici, élaboré sur la base d'un matériel très riche et bien documenté, pourrait aussi constituer un point de départ pour des études sémantiques plus approfondies ainsi que pour une présentation comparative et historique, sans nul doute intéressante et désirable, de la Fdm dans les langues romanes[13].

Gerhard ERNST

Subventionitis, it. *scandalite*, roum. *lenevită* semblent rester connotées comme plaisantes – justement parce qu'elles transgressent la règle de l' 'accouplage étymologique'. Cf. Wolfgang Schweickard, « Zum übertragenen Gebrauch des Suffixes *-ite* im Italienischen » dans ZrP 109 (1993), 136-147 ; Simona Fabellini, « Neologitis oder kommunikative Thrombose ? Die medizinischen Suffixe *-ite* und *-ose* im Französischen », in : G. Bernhard, D. Kattenbusch, P. Stein, *Namen und Wörter. Freundschaftsgabe für Josef Felixberger zum 65. Geburtstag*, Regensburg 2003, 41-60. Pour le roumain, Mioara Avram s'est occupée de ce problème dans « Un sufix la modă în mass-media : rom. *-ită* şi corispondentele sale », in : SCL 50 (1999), 85-100.

[13] De telles recherches pourraient tirer profit des importants travaux qui existent pour l'italien et l'espagnol, même s'ils mettent l'accent sur la situation actuelle : Franz Rainer, *Spanische Wortbildungslehre*, Tübingen 1993 et Maria Grossmann / Franz Rainer (ed.), *La formazione delle parole in italiano*, Tübingen 2004. Pour les aspects historiques et diachroniques on utilisera avec profit les articles contenus dans RSG 3 (2008) qui étudient la Fdm séparément pour chacune des langues romanes.

Ibéroromania

Emili CASANOVA / M. Teresa ECHENIQUE (ed.), *El deler per les paraules. Les aportacions de Germà Colón a la romanística*, València, Universitat de València (Publicacions de la Universitat de València, 154), 2008, 319 páginas.

> «En noviembre de 2004, la sede valenciana de la Universidad Internacional Menéndez Pelayo (UIMP) tuvo a bien acoger el homenaje que la Universitat de València rindió al ilustre filólogo Germà Colón en un curso que llevó por título *La obra y el mundo de Germán Colón*.» [9]

Así comienza la *Presentación* [9-10] de M. Teresa Echenique Elizondo, coeditora junto con Emili Casanova de este libro que reúne diversas contribuciones de discípulos, colegas y amigos, congregados en 2004 en el *Alma Mater* valenciana para tratar sobre la fecunda labor de dicho «romanista dedicado en cuerpo y alma a la Universidad en su doble vertiente, docente e investigadora» [9]. Doble es también su adscripción onomástica personal (*Germà*/*Germán*), tal como se muestra ya en el pasaje inicial del libro, conforme a su también doble adscripción sentimental a las lenguas catalana y española, que testimonia otro pasaje –ahora del propio homenajeado– inserto en el primero de los capítulos de esta obra colectiva: «A ningún catalanohablante le cedo un ápice en pasión por mi lengua materna, pero pocos me superarán en admiración por la espléndida lengua española» [12-13]; tomado de *El español y el catalán, juntos y en contraste* (1989, pág. 10). *Germà* o *Germán*, como escribe su nombre de pila el profesor Colón en sus múltiples publicaciones, ya en catalán o en español, presenta en esta colectánea de homenaje tres facetas, si hacemos caso del primer capítulo de la obra, que se articula por orden alfabético de autores, orden que guía también nuestra reseña.

Creemos bien acertada la observación de Pedro Álvarez de Miranda [«La contribución de Germán Colón al conocimiento histórico del léxico español (con especial atención a los aspectos metodológicos)»]: «Los organizadores del curso [...] han tenido en cuenta [...] tres facetas de Germán Colón [...]: el Colón –digámoslo así– hispanista, el Colón catalanista y el Colón romanista» [11]; si bien el mismo autor resuelve inmediatamente que la condición de romanista subsuma a las otras dos. Se trata, pues, de un romanista integral, una de las figuras señeras de la *romanística*, justamente la etiqueta que acoge el subtítulo de la obra reseñada, y que el DRAE define sencillamente como 'filología románica'. Por otra parte, no menos acertado nos parece el retrato que del Colón romanista ofrece el título: *El deler per les paraules*, su pasión por el léxico romance.

De vuelta al primer capítulo [11-27], vale la pena acudir a una cita más que Álvarez de Miranda toma del maestro: «No se pueden estudiar dos lenguas románicas sin que se interfieran las otras hermanas» [12]. Se trata de un lema que ha guiado siempre a Colón, de manera que su estudio del léxico español no se desliga del de sus congéneres románicos, tal como se deja ver en su libro recopilatorio *Para la historia del léxico español* (2 vols., 2002). Álvarez de Miranda pondera elogiosamente los dos capítulos sobre «Occitanismos» y «Catalanismos» contenidos en el segundo tomo de la *Enciclopedia Lingüística Hispánica* (1967), que, aun si realizados con premura, demuestran un modélico *modus operandi* etimológico: así, en sus consideraciones acerca de «*la primacía del étimo inmediato sobre el étimo mediato a la hora de etiquetar el préstamo*» [14, con cursiva en el original], tal como

en el galicismo *cadete* (del XVIII), tomado del francés *cadet*, que a su vez proviene del gascón *capdet* (< CAPITELLU); así también, en su seguimiento de *rosicler*, 'color rosado, claro y suave de la aurora' (según la primera acepción del DRAE), y su mediato origen francés (*rouge clair*, por mediación del catalán *rogicler*); y en tantos otros estudios. El autor de este primer artículo destaca en su conclusión que la experiencia de haber trabajado entre las décadas de los 50 y los 60 a las órdenes de Wartburg en la elaboración del *Französisches Etymologisches Wörterbuch* fue clave en la forja del Colón lexicógrafo.

Antoni M. Badia i Margarit, «Vocabulari general i lèxics particulars» [29-48]. Los límites entre el vocabulario general y los léxicos particulares son imprecisos, afirma Badia. Y lo ejemplifica con una muestra de léxico relativo al oficio de carpintero: *martell* y *(es)tenalles* son voces conocidas del común de catalanohablantes, en tanto que muchos de estos no serán capaces de distinguir entre *serra* y *xerrac*, a diferencia de un profesional. El profesor Badia evoca las dificultades que conllevó, en la elaboración del diccionario normativo del Institut d'Estudis Catalans[1], la inclusión de no pocos términos de léxicos particulares, que en opinión del autor contribuyó a la hechura de un «diccionari *general* massa *terminològic*» [38]. El capítulo recorre ámbitos y ejemplos de léxicos particulares como el de la medicina, la gastronomía, la música, la religión y hasta el fútbol; todo ello, rebozado en amenidad y erudición. Ahora bien, desconcierta al lector, tal como el propio autor advierte que sucedería entre sus oyentes durante la intervención oral que origina este texto [47], la elección del tema en cuestión, ya que no ha sido nunca objeto de atención especial ni de Badia ni del homenajeado.

Cesáreo Calvo, «L'italià a l'obra de Germà Colón» [49-56]. A pesar de no ser el ámbito italiano (o italorrománico, con toda su riqueza de variedades) uno de los objetos centrales de estudio para Colón, el autor de este capítulo ha hallado más de una veintena de trabajos en que aquel tiene un papel más relevante que otros ámbitos romances. Pone de relieve una serie de estudios que tienen como denominador común el concepto de «selecció lèxica», ligado a la comparación de obras originales en alguna lengua románica y una o varias traducciones a otras lenguas: tal como en las del *Tirant lo Blanch* o el Quijote (algunas de ellas, al italiano); tal como en las 900 frases en italiano incorporadas en las *Sententiarum variationes seu synonima* de Stefano Fieschi (*Stephanus Fliscus*, en latín), de finales del XV, que acompañaban a un manual de aprendizaje de latín, y que conocieron ulteriores adaptaciones al castellano, al francés y al catalán; todas ellas, editadas por Colón y su hijo Andrés en 2003.

Siguen dos artículos de un mismo autor, Emili Casanova. El más extenso (de los dos y de todo el libro) es el primero: «Germà Colón, anotador lingüístic de textos. Índex d'aportacions etimològiques i interpretatives a propòsit dels Furs» [57-102]. Muy en la línea metodológica de Casanova, este nos ofrece un minucioso inventario de anotaciones de Colón a la edición en nueve volúmenes (1970-2002), en colaboración con el jurista Arcadi Garcia, de esta magna obra. El segundo se titula «Germà Colón, la veu del lèxic valencià» [103-122], y contiene una valiosísima edición, en forma de apéndice [107-122], de diez escritos publicados por Colón en el suplemento cultural *Valencia* del diario *Levante* entre 1954 y 1956, que nos revelan a un jovencísimo articulista o ensayista ya muy bien formado: presto, por ejemplo, a orientar los usos literarios de sus compatriotas valencianos: *El escritor valenciano y su lengua literaria*, con nueve entregas que siguen a la inicial: *Palabras olvidadas y fósiles lingüísticos*.

[1] El DIEC, en su primera edición de 1995. Por los comentarios del autor se colige que la segunda, de 2007, es posterior a la redacción del texto.

Glòria Claveria / Marta Prat, «Índex del lèxic estudiat en l'obra de Germà Colón» [123-140]. Las autoras enmarcan su artículo en la labor llevada a cabo en el seno del *Seminari de Filologia i Informàtica* de la Universidad Autónoma de Barcelona, una de cuyas tareas en los últimos años ha sido la informatización del *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico* (*DCECH*) de Corominas/Pascual; y uno de sus frutos visibles, el impagable CD-ROM (*Índex del lèxic estudiat en l'obra de Germà Colón*, 2005; del que toma su título el artículo que aquí reseñamos), herramienta elaborada por estas mismas dos autoras (Claveria y Prat) en colaboración con Laura Muñoz y Joan Torruella. El CD venía adjunto a otro libro de homenaje al Colón romanista: *Germà Colón: les llengües romàniques, juntes i contrastades*; editado por Glòria Claveria y Cristina Buenafuentes (2005), asimismo en el seno del susodicho Seminario. En el artículo que ahora nos ocupa, se ofrecen ejemplos de búsqueda, que ilustran la utilidad del CD para conocer la historiografía de las voces estudiadas por Colón a lo largo de su dilatada obra: así, la de una de sus palabras dilectas, el tipo léxico-semántico catalán *enemic* y aragonés *enemigo*, 'padrastro, pellejo de la uña'.

Rolf Eberenz, «La obra romanística de Germán Colón» [141-160]. Uno de sus múltiples discípulos del ámbito universitario suizo aporta aquí su visión sobre la labor del romanista, en sintonía con el espíritu general de la obra. Los distintos epígrafes de este capítulo hablan claramente de la variedad de intereses de Colón en el campo de la romanística. Tras una contextualización de *La lingüística románica a mediados del siglo xx* (apartado 1), con la llegada del sabio al mundo universitario: 2. *La posición tipológica del catalán* («Por su léxico [...] coincide la mayoría de las veces con las soluciones de las Galias, y no tanto con las de Hispania» [146], cita tomada de *El léxico catalán en la Romania* (1976, pág. 60); 3. *Catalán y occitano: historia de unas relaciones privilegiadas*, en que se alude entre otras a su ingeniosa indagación sobre voces compuestas basadas en un doble imperativo, como *alzaprime* o *cantimplora*; 4. *Historia léxica de latinismos*, como *manipular*, *copia* o *traducir*; 5. *Los préstamos entre las lenguas románicas*, como el hispanismo francés *entresol* (< *entresuelo*) o el galicismo castellano *fresa*; 6. *Análisis léxico de traducciones de época*, venero filológico provechosamente explotado por Colón, como ya hemos señalado más arriba; 7. *Lexicografía histórica comparada*, como en las *Sententiarum variationes* de Fliscus, ya antes mencionadas también; 8. *Trabajos morfosintácticos: el pretérito perifrástico del catalán y fenómenos análogos en otras lenguas romances*; punto que se aparta de lo léxico y en el que se observa cómo «en la Edad Media no sólo el catalán sino también el francés y el occitano usaban esta fórmula» [155].

Antoni Ferrando, «Germà Colón: el compromís intel·lectual amb el País Valencià» [161-178]. Según el autor, la romanística llega al País Valenciano gracias a las aportaciones de dos filólogos eminentes: Manuel Sanchis Guarner y Colón, al que (desaparecido el primero) considera hoy el filólogo valenciano más universal, y del que realiza un seguimiento biográfico, con especial atención a sus vínculos valencianos: los primeros años en su ciudad natal, Castellón de la Plana; los estudios en la Universidad de Barcelona; la tesis doctoral sobre el habla de Castellón; las estancias en la Universidad de Lovaina; el lectorado y su carrera académica en «su otra ciudad», Basilea. Entre sus trabajos, destaca los dos grandes proyectos «valencianos» en colaboración con otros autores: los *Furs de València* y el *Llibre del Consolat de Mar*; sus doctorados *Honoris Causa* por las universidades de Valencia (1984), Alicante (1990) y Jaume I de Castellón (1993); la Fundación *Germà Colón Domènech*, depositaria de la biblioteca de nuestro romanista y constituida en el seno de esta última Universidad en 2001. Concluye

Ferrando que «Colón no es mereix sinó el reconeixement, la gratitud i l'estima dels seus paisans» [176].

M. Lourdes García-Macho, «La obra lexicográfica de Germán Colón» [179-197]. La autora se centra especialmente en los estudios que Colón ha realizado sobre Antonio de Nebrija: la repercusión del gramático en Europa; voces contenidas en la obra del nebrisense (*salvado* < latín SALIVATU, el italianismo *jirafa*, el andalucismo *flamenco*, el catalanismo *sémola*, entre otras); el estudio del *Diccionario latino-español* o *Lexicon* (1492) [1979], así como de su adaptación al catalán, el *Diccionario latín-catalán* y *catalán-latín* de Nebrija y Gabriel Busa (1507) [1987]; ambos, en colaboración con A. J. Soberanas. Se ocupa asimismo de la edición de otras obras lexicográficas de finales del xv como el *Liber Elegantiarum* de Joan Esteve (1489), o el vocabulario latino-español de la *Gramática* de Andrés Gutiérrez Cerezo (1485). Su vertiente de etimólogo asoma seguidamente en relación con los diccionarios castellanos de Corominas (*DCELC*, *DCECH*) y con los estudios de etimología española, así como en forma de indagaciones particulares sobre determinadas voces, tal que el español *basilea* 'horca' en cierto artículo (1960) que lo lleva a considerar los nombres de su ciudad de acogida (*Basel*, *Basilea*) y del *basilisco* (*Basilisk*).

Lluís Gimeno Betí, «Colón, dialectòleg» [199-216]. Desde sus primeras investigaciones, como la tesis doctoral (de 1952) sobre el habla de Castellón, Colón ha cultivado el estudio de lo diatópico. Por ese mismo tiempo (1953) dio a conocer, junto a Badia, el proyecto de un *Atlas lingüístic del domini català* (*ALDC*) [*Atles*, segons la normativa actual], pero, como es sabido, ni uno ni otro pudieron llevar adelante esta ambiciosa empresa, que en los últimos años va viendo la luz a cargo de Joan Veny y Lídia Pons. Gimeno destaca, además, los estudios consagrados al valenciano (su contribución al VII CILR, celebrado en Barcelona en 1953); la fructífera combinación de diacronía y diatopía en el estudio del léxico romance; la edición de textos, como el ya citado *Diccionario latín-catalán* y *catalán-latín* de Gabriel Busa, adaptación del *Lexicon* de Nebrija, cuya selección de formas como *mardà* 'macho de la oveja' o *ruella* (variante de *rosella* 'amapola') hace pensar a los editores (Colón y Soberanas) en que la patria de Busa se habría de buscar en la zona centromeridional de Cataluña.

José Ramón Gómez Molina, «Castellano y catalán en contacto» [217-228]. El contacto entre estas dos lenguas en territorio valenciano ha atraído la atención del autor, quien ofrece de su propia investigación realizada en los últimos veinte años [hay que tomar como año de referencia el 2004] sobre corpus orales y escritos de ambas lenguas casos de interferencia morfosintáctica y léxica que se apartan de la línea general de esta obra colectiva, de las aportaciones estrictas del homenajeado. En cambio, vuelve sobre una faceta cultivada por Colón, y poco antes tratada en el libro, el siguiente artículo.

Milagro Laín, «Colón y los estudios sobre Nebrija» [229-247]. En este, tras destacar virtudes de Colón como filólogo (la «ingrata pero necesaria *peregrinatio ad fontes*»), persona («su humildad») y usuario de la(s) lengua(s) («su garbo en el uso del idioma, es decir, de los idiomas») [229], la autora señala la temprana atención del romanista a Nebrija y la ya mencionada edición (junto a Soberanas) del *Diccionario latino-español* o *Lexicon* (1492 [1979]), cuya importancia para la historia del léxico español se manifiesta a través del tratamiento de voces como *gacela* u *orzuelo*. Subraya asimismo la modernidad del lexicógrafo Nebrija y atiende a otras pesquisas de Colón sobre la obra nebrisense, como la *Tertia Quinquagena* o las *Introductiones latinae* (el llamado *Antonio* por antonomasia). Y vuelve de nuevo esta parte del libro sobre estudios como los de

las *Sententiarum variationes* de Fliscus y la adaptación al catalán del *Lexicon* llevada a cabo por Gabriel Busa. Por otra parte, *El año 1992* le sirve a la autora de epígrafe para glosar un par de trabajos de este «año de grandes conmemoraciones nebrisenses» [242]: «Nebrija y los sustantivos de doble imperativo», abundantemente citado a lo largo del libro, y «Proyección internacional del Diccionario de Lebrija», sobre la resonancia de Nebrija en Europa. Tampoco es nueva la referencia al Vocabulario latino-español de la *Gramática* de Andrés Gutiérrez Cerezo (1485), discípulo de Nebrija.

Brigitte Lépinette, «Las aportaciones de Germán Colón al estudio de la lengua francesa» [249-264]. Texto que, en palabras de la autora, «vendrá a completar en este volumen otros dedicados al italiano, al español y sobre todo al catalán» [249]. Ocupa una buena parte del capítulo la reseña de varios trabajos de Colón sobre el francés: entre ellos, el consagrado a la etimología/historia de *rosicler* –ya citado– y las indagaciones sobre las traducciones del Quijote a lenguas como el italiano y el francés, mencionado asimismo en otras partes del libro. La colaboración en el *FEW* bajo la tutela de Wartburg, a lo que se refiere ya el primero de los autores (Álvarez de Miranda), demuestra la solvencia de Colón en el ámbito de la etimología "galorromance" (concepto de mayor abarcadura que "francés") y un andamiaje metodológico bien sólido, que preconiza, entre otros criterios, el de separar los datos filológicos objetivos de los subjetivos comentarios del redactor y de la discusión (de manera bien distinta a como se presentan los materiales en los diccionarios de Coromines).

Doris Ruiz Otín, «El español en la obra de Germán Colón» [265-274]. Precisamente de la atención de nuestro estudioso a los diccionarios de Coromines se trata en este otro capítulo: «La[s] obra[s] que he tenido como constante referencia han sido los diccionarios [etimológicos] de Corominas. Casi siempre me he alejado de su manera de ver, pero no sería justo desconocer que sin ellos hubiese carecido de sugerencias importantes [...]» (citado de *El español y el catalán, juntos y en contraste*, 1989, pág. 16][2]. Dos artículos-reseñas de Colón sobre el *DCELC* y el *DCECH*, publicados respectivamente en 1962 y 1981, dan pie a confrontar la práctica etimológica del reseñador con respecto a la del etimólogo barcelonés. Así, en cuanto al escaso interés que Coromines demuestra por las voces de etimología evidente, cuya documentación histórica debiera –según Colón– ser mejor atendida, de lo que se beneficiaría, por ejemplo, la interesante historia semántica de *melancolía*. Y asimismo, en el igualmente escaso interés del etimólogo catalán por los derivados y compuestos, que contrasta con la atención del romanista valenciano a voces como *entresuelo* (en que *suelo* = 'piso'), de donde el hispanismo francés *entresol* (sobre cuyo estudio por parte de Colón había llamado ya la atención Rolf Eberenz en su artículo).

Abelard Saragossà, «Notes sobre la metodologia investigadora de Germà Colón» [275-287]. Ofrece una personal visión sobre el *modus operandi* del sabio, tema recurrente en el libro. Vale la pena transcribir los esclarecedores epígrafes y subepígrafes del artículo: 1. *Entre les visions generals i els fets puntuals*: 1.1. *Una mirada ampla*; 1.2. *La base de les dades empíriques*; 1.3. *L'altra cara de la generalitat: estudi de fets puntuals.* 2. *Condicions de l'estudi històric del lèxic*: 2.1. *Erudició documental*; 2.2. *Coneixements extralingüístics*; 2.3. *Necessitats bibliogràfiques.* 3. *Més característiques metodològiques.* 3.1. *Ord*[r]*e, rigor i sistematicitat*; 3.2. *Treball constant i reflexió crítica.* En su último

[2] Pasaje que reproduce la autora en la pág. 267 y de nuevo cuatro páginas después [271, nota 6] con la adición de una frase que no transcribo.

apartado (4. *Des d'un passat difícil cap a un futur incert*) Saragossà reflexiona sobre la sociedad valenciana y el empleo del catalán del País por parte de sus escritores, y apunta una nutrida serie de dudas sobre ciertos usos sintácticos (por ejemplo, *¿gens de culpa* o *cap culpa*?). Y aventura que sin la dictadura franquista otras circunstancias acaso hubieran permitido a Colón ejercer su docencia y maestrazgo en una universidad valenciana.

Manuel Seco, «Germán Colón y la lengua española» [289-304]. Tras un introito particularmente afectuoso y sentido, Seco retrata a Colón como romanista de primera fila, «el mayor romanista que tenemos en España» [291], con una querencia especial por el catalán y el español (y vuelve a reproducirse aquí cierto pasaje célebre y celebrado de Colón: «A ningún catalanohablante le cedo un ápice en pasión por mi lengua materna, pero pocos me superarán en admiración por la espléndida lengua española [...])». Destaca su preferencia por el "glotónimo" *español* sobre *castellano* (con la salvedad de la fase inicial, propiamente *castellana*, de la lengua). Entre los trabajos que Seco elogia, se hallan: los «Catalanismos» de 1967; su primer libro (*Die ersten romanischen Übersetzungen des Don Quijote*), tantas veces citado a lo largo del volumen, sobre las traducciones de la obra señera de Cervantes; su segundo libro (recopilatorio) *El léxico catalán en la Romania* (1976). Así también, los estudios de voces en particular, los trabajos sobre Nebrija, los arabismos, «la falacia del mozárabe» [302], etc. Y una invitación cordial a «estudiar la larga, clara y sólida enseñanza desplegada en sus escritos sobre la lengua española por nuestro romanista, maestro de romanistas» [302].

Joan Veny, «Germà Colón, etimòleg» [305-319]. No menos próxima y humana es la semblanza que de nuestro romanista nos allega Veny, quien de manera didáctica se acerca a la etimología y nos hace ver su lado lúdico e instructivo: coincidimos con el dialectólogo mallorquín en que conocer el origen y la historia de las palabras fomenta el amor por ellas. Un espigueo etimológico basado en el catalán sirve a Joan Veny para llevarnos hasta el Colón etimólogo, su contribución al sólido edificio del *FEW*, su rebuscar en la documentación –en los datos empíricos–, su conocimiento de la dialectología y la lingüística románicas. Con tal bagaje, Colón arroja luz sobre voces como la valenciana *calbot* (< **colbot* < **colpot*, derivada de *colp* 'golpe'), o sobre los continuadores antiguos y modernos del latín SOLANU y OPACU en aragonés y en catalán; instruye sobre el sentido del tipo léxico-semántico *traduir* ('pasar de una lengua a otra') propio de los humanistas del XV e inexistente en el étimo latino TRADUCERE. Veny no esconde la actitud crítica de Colón en relación a Coromines, ni las réplicas en torno a múltiples etimologías (*corder* no sería mozarabismo, sino aragonesismo, en catalán occidental; tampoco el valenciano *roder*, que sería galicismo, de *rôdeur*).

En suma, las contribuciones de esta colectánea de homenaje constituyen un caleidoscopio de miradas sobre la vasta obra de Colón. La bibliografía de referencia, distribuida por artículos, permite comprobar de un simple vistazo los trabajos particulares del homenajeado que cada autor ha atendido, aun si tal distribución obliga a constantes reiteraciones de referencias bibliográficas. Casi otras tantas reiteraciones temáticas, sin duda inevitables, bien se podrían tomar por su lado bueno, pues invitan a la revisión y la (re)lectura contrastadas de aspectos cuya insistencia indica significativamente puntos de común interés entre los distintos autores: Nebrija, «Occitanismos» y «Catalanismos», el estudio del léxico romance a partir de traducciones de obras literarias... En definitiva, lugares comunes en la obra y el mundo de Germà/Germán Colón.

José Enrique GARGALLO GIL

Josefa DORTA (ed.), *La Prosodia en el ámbito lingüístico románico*, la página ediciones, Santa Cruz de Tenerife, 2007, 432 páginas.

Nell'introduzione al volume [7-13] curato da Josefa Dorta viene sottolineato il dato di fatto che gli studi sull'intonazione sono stati trascurati fino al XX secolo perché non considerati di pregevole interesse linguistico. Gli studi tradizionali si concentravano esclusivamente sulla sillaba e sulla parola, col risvolto di escludere l'intonazione basata invece sull'analisi soprasegmentale. L'influsso della scuola di Praga (Mathesius, Trnka, Trubetzkoy, Jakobson, Karcevskij) spingeva in ambito segmentale allo studio dei fonemi e delle loro relazioni sistematiche (regole combinatorie, frequenza e interfaccia fonomorfologica). André Martinet aveva statuito che l'intonazione non costituiva affatto un fenomeno linguistico, in quanto non attribuiva ad essa alcun carattere discreto. Tale posizione non è più condivisa dagli studi recenti e un passo in avanti per gli studi sulla prosodia è stato fatto quando l'intonazione, considerata ormai fenomeno complesso (studiato da diverse prospettive grammaticali, semantiche, pragmatiche o sociolinguistiche) è stata analizzata soprattutto in una prospettiva fonetico-fonologica. Ciò è senz'altro dovuto, secondo la curatrice del volume, allo straordinario progresso della fonetica sperimentale nel XX secolo che ha facilitato l'analisi e la quantificazione dei dati prosodici, ma anche all'imponente progresso nell'elaborazione di modelli teorici a base fonetica e fonologica che ha permesso la sistematizzazione dei dati nell'ambito di una teoria (IPO, AM, ecc.).

È così che i lavori sull'intonazione hanno progredito notevolmente negli ultimi anni, ma in alcuni casi essi sono parziali in quanto basati su un corpus ridotto e poco rappresentativo, senza coordinazione tra loro e fondati su modelli teorici divergenti [8]. Per lo spagnolo, ribadisce Dorta, essi si riferiscono, tuttavia, a numerose varietà e mettono in relazione l'intonazione con vaste tematiche quali il discorso, la grammatica e la semantica.

In questo quadro nasce il progetto AMPER *Atlas Multimédia Prosodique de l'Espace Roman* che studia l'intonazione e l'accento in un'ampia prospettiva teorica e che si basa su una metodologia uniforme che consente di adottare un'analisi comparativa a livello inter- e intralinguistico. Quest'atlante è concepito in maniera tale che lo si potrà consultare in rete per le diverse lingue e varietà (cf. <http://w3.u-grenoble3.fr/dialecto/AMPER/amper.htm>). Già allo stato attuale è possibile consultare alcuni dati in relazione all'intonazione al seguente indirizzo elettronico: <http://www.limsi.fr/Individu/rilliard/amper/>.

Lo sviluppo dell'AMPER in ambito iberico è stato favorito e rafforzato dall'organizzazione di alcune giornate scientifiche a carattere nazionale e internazionale, nonché da numerose riunioni presso il Laboratorio di fonetica dell'Università di Barcellona, presiedute da Eugenio Martínez Celdrán, coordinatore nazionale per il progetto AMPER in Spagna e in America latina. In ambito internazionale, due giornate scientifiche sono state celebrate, ad esempio, in Francia, nel centro di dialettologia dell'Università Stendhal Grenoble III, sotto la direzione di Michel Contini, coordinatore internazionale del progetto AMPER, a cui si è aggiunto come vice-coordinatore dall'Italia Antonio Romano (Torino). Ogni progetto nazionale conta poi alcuni sub-progetti che identificano alcune varietà linguistiche, come per esempio l'AMPER-Can coordinato da Josefa Dorta che studia l'intonazione nelle isole Canarie consultabile al seguente indirizzo: <http://webpages.ull.es/users/labfon/proampercan/index.html>.

Com'è noto, il progetto AMPER nasce in Francia grazie a Michel Contini e all'iniziativa del Centro di Dialettologia dell'Università Stendhal di Grenoble, particolarmente dotato di esperienza in ambito geolinguistico sovranazionale. Il Centro di Grenoble era infatti coinvolto negli anni '70 nell'officina continentale dell'*Atlas Linguarum Europae* (ALE) e, alla fine degli anni '80 nel progetto *Atlas Linguistique Roman* (ALiR). Da queste due opere si evince come la geolinguistica aveva trascurato l'ambito prosodico che, come Dorta lo ricorda, gioca un ruolo primario nei processi di comunicazione e nella caratterizzazione delle diverse varietà dialettali [10]. Il progetto AMPER era particolarmente benvenuto in quanto colmava la più grande lacuna dell'ALiR nel quale non si prende in considerazione né l'intonazione, né la prosodia in generale. Josefa Dorta fa presente nell'introduzione che però proprio tali esperienze in officine sovranazionali di geolinguistica si sono rivelate preziose per l'AMPER. Dopo la creazione del progetto si è mirato a creare una rete internazionale di collaborazioni scientifiche, attraverso la quale sono venute a costituirsi alcune squadre nazionali composte di dialettologi e fonetisti. Tali squadre hanno in seguito effettuato le inchieste dialettali nei rispettivi domini di competenza. La prima adesione al progetto è avvenuta da parte dei colleghi portoghesi dell'Università di Aveiro; è seguita l'adesione da parte dei colleghi italiani, spagnoli e rumeni. Questo processo di espansione ha portato alla costituzione di comitati nazionali (Francia, Portogallo, Italia, Spagna, Romanía) e di domini linguistici (galego e catalano) dai quali sono partite le prime campagne di inchieste. Queste ultime dovrebbero ricoprire l'intero spazio romanzo fino a comprendere, a differenza dell'ALiR, i paesi del continente latino-americano. L'obiettivo del progetto, descritto approfonditamente da Dorta nel volume, è il confronto delle strutture intonative in tutte le varietà analizzate. Per fare ciò era necessario mantenere un approccio omogeneo all'analisi dei dati in tutti i diversi domini linguistici. Allo scopo di facilitare l'analisi comparata, sono state messe a punto già nella fase iniziale, strategie comuni per realizzare le inchieste ed elaborare i corpora (scelta degli informatori, analisi sperimentale, codificazione dei dati). L'AMPER diventa dunque l'atlante della nuova generazione, interpretativo come l'ALiR e consultabile in rete. D'altra parte, senza il supporto informatico, e solo attraverso il tradizionale volume, un atlante prosodico sarebbe stato inconcepibile.

Ogni comitato nazionale è poi costituito da specialisti di un diverso dominio romanzo, come per esempio il comitato spagnolo include Eugenio Martínez Celdrán o appunto Josefa Dorta per le varietà parlate nelle isole Canarie. Già nel 2006 le prime inchieste effettuate dal comitato francese, portoghese e galego erano accessibili nel *data base* elaborato a Grenoble da Albert Rillard, ricercatore all'ICP di Grenoble. L'AMPER è quindi la prima impresa scientifica consacrata alla geoprosodia dell'intero spazio linguistico romanzo, ivi comprese anche le sue varietà dialettali. Il libro si apre con un capitolo sulla metodologia elaborata per il progetto AMPER dagli studiosi di differenti domini linguistici romanzi [17-34]. Il contributo dei sei studiosi (M.ª Jesús López Bobo, Carmen Muñiz Cachón Liliana Díaz Gómez, Norberto Corral Blanco, David Brezmes Alonso, Mercedes Alvarellos Pedrero) dell'Università di Oviedo inizia con una comparazione tra l'ALiR e l'AMPER, sottolineando il passaggio tra la dialettologia (l'ALiR) e la prosodia (l'AMPER).

Il corpus di analisi dell'AMPER, descritto dagli autori, comprende frasi che presentano svariati contorni sintattici, con una struttura prosodica comparativa nelle diverse lingue romanze. Questo tipo di analisi necessita di una squadra interdisciplinare che sappia coniugare linguistica e tecnologia allo scopo di ottimizzare i materiali e i risul-

tati nella descrizione dei campioni intonativi relativi a ciascuna zona, e per facilitare l'estrazione dal segnale acustico che conduce alla rappresentazione fonologica sollevata dall'analisi dell'intonazione. Non va dimenticato che le squadre AMPER aggiornano sistematicamente la bibliografia del progetto in base alle ultime tendenze acquisite nell'analisi dell'intonazione e anche in relazione al suo trattamento statistico. Alcune ri-orientazioni metodologiche sono nate all'interno del progetto, è il caso del progetto AMPER-Astur, descritte proprio in questo saggio e denominate AMPER-2006 [21-33]. Esse propongono in pratica l'utilizzazione congiunta nell'analisi dell'oscillogramma e dello spettrogramma e ciò allo scopo di facilitare la segmentazione, l'osservazione di F0 e dell'intensità in un riquadro indipendente o con sovrapposizione allo spettrogramma [21]. L'AMPER-2006 prevede inoltre la realizzazione automatica per ciascun segnale del calcolo degli algoritmi come lo spettro FFT e LCP, la frequenza fondamentale (col metodo delle autocorrelazioni), la frequenza delle formanti e l'intensità. Queste ed altre novità [22-32] contribuiscono a semplificare il compito del ricercatore, rendendo i risultati più precisi, coniugando rigore e semplicità nello stesso programma. Il trattamento statistico (SPSS) dei risultati porta infine informazioni sicure sui limiti sintagmatici, sugli spostamenti accentuali, sulla relazione tra accento e intonazione, ecc. ed è in grado di fornire informazioni di tipo dialettale, fonetico, fonologico, sociolinguistico, sintattico e pragmatico, e risultati sul comportamento dei picchi tonali. Si tratta di soluzioni che possono essere realizzate tutte mediante protocolli automatici.

Nella prima parte del volume curato da Josefa Dorta vengono discussi e rappresentati sei domini linguistici (portoghese, galego, francese, italiano, rumeno e catalano).

Nel contributo di Lurdes de Castro Moutigno, Rosa Lídia Coimbra, António Teixeira, Ana Margarida Vaz dell'università di Aveiro [37-53] viene discussa la relazione tra variazione prosodica e sociolinguistica nell'AMPER. In particolare, vengono esaminate due regioni del Portogallo continentale (Beira Interior e Alentejo) e testata l'eventuale relazione tra variazione prosodica e il livello di scolarizzazione, attraverso i risultati relativi alla frequenza fondamentale, durata e energia delle vocali degli enunciati dichiarativi e interrogativi, con strutture di tipo SN-V-SN o SN-V-Sprep, con e senza estensione aggettivale nei gruppi nominali. Gli autori hanno selezionato quattro informatori, due di sesso femminile e due di sesso maschile, ognuno proveniente da una zona geografica differente del Portogallo continentale aventi soltanto la differenza di un grado di scolarizzazione. Vengono selezionate per ciascun informatore due strutture frasali, con estensione alternata in posizione iniziale e finale di frase. Tale scelta è dovuta al fatto di poter mantenere in posizione finale parole con lo stesso tipo di accentuazione e anche allo scopo di conservare l'accento lessicale più frequente in Portogallo, il proparossitono. Attraverso l'analisi acustica dei segmenti vocalici e ottenuti i valori di F0, energia e durata, vengono elaborati una serie di grafici per ciascuna modalità di struttura frasale. Il parametro della frequenza fondamentale è quello più importante per la metodologia AMPER. Gli autori effettuano tre misure di F0 in ciascuna vocale degli enunciati, una misura iniziale, media e finale e le medie delle diverse ripetizioni permettono di ottenere le curve melodiche per ciascun esempio. Allo scopo di facilitare uno studio comparato, gli autori di questo contributo costruiscono grafici basati sulle medie interne, catturano la parte stabile della vocale e raggruppano nei grafici i parlanti di una stessa regione che differiscono tra loro per un livello di scolarizzazione e per età, mantenendo inalterate le varietà di origine geografica e sesso. I grafici [40-41] mettono in evidenza alcune varietà regionali: si osserva per il primo gruppo nominale nei parlanti di Alentejo un contorno

prosodico ascendente, ma il parlante con scolarizzazione di base presenta una piccolissima discesa tra le due prime vocali. L'ultimo gruppo nominale, incluso sintatticamente nel sintagma preposizionale funzionante come oggetto obliquo del verbo, presenta in tutti i parlanti un movimento prosodico discendente, proprio degli enunciati di tipo dichiarativo. Ciò costituisce nelle due varietà regionali l'indice maggiore di differenziazione per questa modalità.

In maniera simile a quanto è stato fatto per le frasi di tipo dichiarativo, gli autori di questo contributo costruiscono grafici comparativi della frequenza fondamentale per il tipo interrogativo, seguendo criteri analoghi per l'incrocio dei dati [44-47]. In questo caso, le due varianti regionali di Beira Interior e Alentejo mostrano alcune distinzioni diatopiche rispetto alla curva prosodica. Da quest'analisi si delinea chiaramente il quadro prosodico relativo a due regioni del Portogallo continentale, a seconda dei livelli di scolarizzazione e in relazione a due tipi di frase e a due strutture sintattiche.

Il contributo di Jean-Pierre Lai e Albert Rilliard [73-100] verge sull'intonazione dell'occitano parlato nella valle della Viadène, in un villaggio sud-occidentale della Francia a Sainte Geneviève sur Argence. Si tratta di una varietà di occitano centrale (*languedocien*), secondo la descrizione di Pierre Bec (1978), che gli autori differenziano da quella del Gap e di Nizza per alcuni contorni melodici meno differenziati, ma decisamente caratteristici. Gli autori scelgono una frase minima dichiarativa dotata di un ossitono nella parte iniziale che presenta un aumento dei valori di F0 sulla tonica dell'ossitono appunto, seguito poi da un abbassamento degli stessi valori sulle altre vocali. Questa curva si manifesta ben al di sotto della frequenza laringale media, con realizzazione opposta a quella dell'equivalente frase interrogativa che si mostra notevolmente superiore alla stessa frequenza laringale. Dopo un aumento sulla pretonica, il primo abbassamento si situa all'interno della tonica dell'ossitono, seguito da un picco pronunciato a 220 Hz sulla tonica del verbo che segnala l'interrogazione. La curva prosegue con un abbassamento sulla pretonica del parossitono in posizione finale di frase (150 Hz) e una risalita a cominciare dalla tonica fino alla post-tonica (240 Hz) [74].

Altri esperimenti sono condotti secondo il parametro della durata, con ossitono a inizio frase, con un estensione del sintagma verbale e nominale. Quest'inchiesta mostra per questa varietà d'occitano curve melodiche totalmente diverse da quelle tipiche di Nizza o del Gap e serve a dimostrare quanto sia possibile incontrare diversità prosodiche in uno stesso dominio linguistico. La caratteristica più tipica di questa varietà di occitano centrale è il modello melodico che si è venuto a delineare: una caduta per il SN e uno o due risalite nel SV per il modo interrogativo. Nella seconda parte di questo contributo [88-100], i due autori presentano in generale la banca dati dell'AMPER. Viene ribadito che l'organizzazione dell'AMPER segue le raccomandazioni stabilite nei numerosi resoconti delle riunioni del progetto che trattano della raccolta, analisi e trattamento dei dati: la metodologia delle inchieste, modalità di registrazione delle struture sintattiche e accentuali, la codifica delle informazioni quali il punto d'inchiesta, il locutore, la struttura della frase, le ripetizioni ecc. [90]. Come viene già sottolineato nell'introduzione da Josefa Dorta, è primordiale che tutte le inchieste si basino su criteri identici per garantire un confronto adeguato. Il quadro è quindi strettamente definito e consente di verificare la coerenza delle inchieste sulla base dei criteri stabiliti dall'AMPER. Per giunta, l'utilizzazione di una stessa struttura durante le inchieste garantisce la comparabilità dei dati. Il raggruppamento dei dati a Grenoble permette poi una salvaguardia adeguata e consente una consultazione centralizzata. Inoltre, per la banca dati è stata

creata un'interfaccia utente in rete allo scopo di permettere a tutti un accesso tecnico facile e sicuro. Tale interfaccia al momento possiede un numero ridotto di funzionalità, ma è in via d'evoluzione grazie ai suggerimenti ergonomici di ciascun utilizzatore.

Gli autori ripercorrono brevemente gli ultimi due resoconti redatti in occasione delle ultime due riunioni del progetto e da cui è stato possibile stabilire una metodologia comune (2002 e 2006).Viene specificato che il progetto AMPER prevede una ripartizione dello spazio romanzo in otto domini distinti: portoghese, catalano, galiziano, spagnolo, galloromanzo, italoromanzo, retoromanzo ladino friulano e rumeno. Ogni dominio possiede un intervallo di codici a due cifre per indicare i punti di inchiesta. Il resoconto 2006 stabilisce che la ripartizione dei codici utilizza due caratteri che uniscono cifre e lettere allo scopo di rappresentare il maggior numero di inchieste e, soprattutto, gli spazi romanzi d'America. Il codice di una cifra serve a indicare il locutore di un'inchiesta, con una cifra dispari per le donne, pari per gli uomini e il cui valore permette di differenziare il livello di istruzione dei diversi locutori. Il progetto prevede che ciascun punto di inchiesta abbia almeno due rappresentanti, un uomo e una donna. Naturalmente, la struttura sintattica e accentuale delle frasi registrate è un'informazione cruciale. Essa è codificata con tre caratteri che riflettono rispettivamente la struttura del gruppo nominale soggetto, del verbo e del gruppo nominale complemento [92]. Una lettera codifica la modalità della frase ('i' per le interrogative, 'a' per le dichiarative affermative e 'n' per le dichiarative negative). Il progetto AMPER prevede una cifra per indicare anche il numero delle ripetizioni che devono essere necessariamente almeno tre. Vengono fornite in questo contributo anche altre informazioni di tipo geolinguistico e sulla tipologia degli informatori AMPER. Tutte queste informazioni geolinguistiche permettono di suddividere lo spazio dialettale romanzo in maniera gerarchica a partire dai grandi spazi romanzi fino alle zone dialettali nelle quali è condotta l'inchiesta per il progetto. L'utente seleziona nell'interfaccia elettronica le varietà da studiare in un sistema di carte gerarchiche.

Oltre ai cinque grandi spazi romanzi menzionati *supra,* ogni spazio è suddiviso in domini che corrispondono alle grandi divisioni dialettali di ciascuno di essi. In tal modo, ad esempio, lo spazio iberoromanzo è suddiviso in quattro domini, catalano, spagnolo, galiziano portoghese, mentre il galloromanzo è suddiviso in galloromanzo d'Europa e fuori Europa. Sarebbe, tuttavia, in questo caso più esatto distinguere da un lato tra francese e galloromanzo d'Europa, e varietà regionali di francese (in Europa e fuori Europa).

Il dominio portoghese, a sua volta, è suddiviso in tre aree dialettali: Brasile, portoghese insulare, portoghese continentale. Il sardo comprende il nuorese, il campidanese, il logudorese e il gallarese-sassarese, e via di seguito.

L'ultimo livello gerarchico non è una suddivisione, ma la descrizione dei differenti punti di inchiesta in ognuna delle aree dialettali. Per esempio, tra le aree dialettali della divisione occitana (dominio galloromanzo d'Europa), l'area provenzale comporta due punti di inchiesta (Gap e Nizza), mentre il guascone non ne comporta nessuna. È chiaro quindi che le tre tavole gerarchiche descrivono l'insieme del dominio romanzo in 1) *domini* 2) *divisioni* e 3) *aree dialettali.* La quarta tavola (punti di inchiesta) permette invece di inventariare tutte le inchieste realizzate nel progetto AMPER. Lai e Rilliard forniscono anche altri dettagli preziosissimi per la consultazione della banca dati dell'AMPER, ed emerge così l'importanza della 'tavola corpus' che raggruppa tutti

i dati risultanti dall'analisi delle registrazioni: punto d'inchiesta, locutore, struttura sintattica della frase, modalità, numero di ripetizione, trascrizione fonetica, valore della frequenza fondamentale, durata, intensità, ecc. Naturalmente queste frasi raccolte non possono avere che la struttura sintattica delle frasi appartenenti alla lista delle strutture di base stabilite durante le riunioni del progetto AMPER (resoconto AMPER 2006). La tavola CorpusE *(Étendu,* quindi 'esteso') contiene le stesse informazioni rispetto alla tavola precedente, ma frasi la cui struttura sintattica e accentuale non corrisponde alle strutture basilari scelte dal progetto AMPER. Si tratta di aggiunte di parti di corpora supplementari filtrati attraverso gli strumenti AMPER allo scopo di allargare la comparazione delle ricerche. Il progetto mette anche a disposizione un'interfaccia grafica con possibilità di gestione e consultazione della banca dati, messa a disposizione di tutti i membri AMPER. L'interfaccia permette il confronto prosodico nello spazio romanzo tra una o più frasi affermative e interrogative provenienti da una o più aree dialettali e costruite su diverse strutture sintattiche e accentuali. Con questo sistema è possibile ricavare curve di parametri prosodici, tavole di valori corrispondenti alle frasi affermative e interrogative, file di suono originali o risintetizzati.

Nella seconda parte del volume viene discusso e rappresentato il dominio linguistico ispanico: numerose varietà dello spagnolo dalle più settentrionali (attraverso la varietà centrale madrilena) fino alle varietà meridionali della penisola iberica, le Canarie, ma anche le varietà latino-americane (Cuba, Venezuela e Bolivia). La curatrice del volume Josefa Dorta sottolinea a giusto titolo come il compito dell'AMPER sia arduo e richieda un lungo intervallo di tempo, ma la gestione degli incontri scientifici e il terreno analizzato fino a questo momento sono molto promettenti e saranno certamente portati a conclusione. La rete di collaborazioni internazionali stabilita solidamente da questo progetto è una garanzia che può indirizzare solo verso risultati scientifici rilevanti.

Michela RUSSO

Marlos de BARROS PESSOA, *Formação de uma Variedade Urbana e Semioralidade. O Caso do Recife, Brasil*, Tübingen, Niemeyer (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 314), 2003, XI + 334 pages.

Dans ce travail, Marlos de Barros Pessoa tente de reconstruire l'histoire de la langue urbaine de Recife, la plus grande ville du nord-est du Brésil. Dans ce but, il met en relation l'histoire externe de la variété urbaine du portugais de Recife qui n'a été que très peu explorée jusqu'à présent pour le portugais brésilien (PB) avec une analyse linguistique d'un corpus de petites annonces de journaux qu'il identifie comme semi-orales.

L'auteur se fonde clairement sur la linguistique des variétés de Coseriu et sur les recherches concernant la langue parlée dans la Romania d'après Koch et Oesterreicher et d'après la romaniste Brigitte Schlieben-Lange, aujourd'hui décédée et qui fut la directrice de cette thèse. En même temps, le travail se base manifestement sur le projet NURC ('Projeto da Norma Urbana Culta'), lancé dans les années 60, ce que l'auteur précise lui-même dans l'introduction où il détermine l'orientation historique de l'étude [3].

Le texte est divisé en six chapitres auxquels s'ajoutent un appendice et la bibliographie. Dans le premier chapitre, qui sert d'introduction [1-14], Pessoa traite les concepts de norme, standard et langue commune et explique son approche de la formation de la

langue commune, se basant sur une combinaison du modèle de la constitution des langues nationales de Švejcer (1990)[1] et de celui de l'architecture de la langue de Coseriu (adapté à la réalité brésilienne). Dans plusieurs parties, la conception de l'auteur de la 'norma-padrão' n'est pas tout à fait claire : ce n'est que dans un commentaire sur la thèse selon laquelle on ne peut comprendre la formation d'une norme sans une description détaillée du contexte historique que Pessoa explique, en passant, que la norme s'utilise « na acepção de variedade » [3 n. 7]. De même, le fait que l'auteur applique le modèle des dialectes primaires, secondaires et tertiaires de Coseriu (entre autres 1980 ; 1981 et 1988)[2] que celui-ci a exposé en donnant l'exemple de l'espagnol, n'est pas sans poser problème. L'application de ce modèle au portugais du Brésil requiert, à mon avis, une étude exhaustive du modèle en lui-même ainsi que la prise en considération des problèmes de son application à la langue portugaise. Ce modèle de Coseriu ne peut même pas être appliqué et étendu sans réserve pour l'espagnol. La classification non seulement des variétés méridionales péninsulaires de l'espagnol mais également de ses variétés américaines comme dialectes secondaires que l'on peut aussi trouver chez d'autres auteurs (cf. par exemple Lüdtke 1998 ; 1999)[3] n'est pas concevable, si l'on considère que les variétés américaines de l'espagnol sont le résultat de contact linguistique, entre autres des variétés parlées surtout dans le sud de l'Espagne et introduites en Amérique avec les langues indigènes. L'intégration de la question des contacts linguistiques dans le modèle de Coseriu n'est pas sans difficulté et cette question des contacts de langues peut mener à des contradictions en ce qui concerne la terminologie (comme le démontre par exemple l'habitude de désigner les variétés régionales de l'espagnol issues de contacts langagiers comme des dialectes tertiaires, cf. Wesch, 1992 ; Kailuweit, 1996)[4]. La définition originelle de ce terme chez Coseriu qui, dans son modèle, ne prend pas en compte le

---

1 Cf. Aleksandr D. Švejcer, « The Norm: Origin and Development », in : Bahner, Werner / Schildt, Joachim / Viehweger, Dieter (ed.). *Proceedings of the 14th International Congress of Linguists, Berlin 10.-15.08.1987*, Berlin, Akademie, 1990, 125-133.

2 Cf. Eugeniu Coseriu, « "Historische Sprache" und "Dialekt" », in : Göschel, Joachim / Ivić, Pavle / Kehr, Kurt (ed.). *Dialekt und Dialektologie. Ergebnisse des internationalen Symposions «Zur Theorie des Dialekts», Marburg/Lahn, 5.-10. September 1977*, Wiesbaden, Steiner, 1980, 106-122 ; id., « Los conceptos de "dialecto", "nivel" y "estilo de lengua" y el sentido propio de la dialectología », in : *Lengua Española Actual* 3 (1981), 1-32 ; id., *Sprachkompetenz.* Bearbeitet und herausgegeben von Heinrich Weber, Tübingen, Francke, 1988.

3 Cf. Jens Lüdtke, « Español colonial y español pensinsular. El problema de su historia común en los siglos XVI y XVII », in : Oesterreicher, Wulf / Stoll, Eva / Wesch, Andreas (ed.). *Competencia escrita, tradiciones discursivas y variedades lingüísticas: aspectos del español europeo y americano en los siglos XVI y XVII; coloquio internacional, Friburgo en Brisgovia, 26–28 de Septiembre de 1996*, Tübingen, Narr, 1998, 13-36 ; id., « Spanisch als historische Sprache und spanische Sprachgeschichtsschreibung », in : Große, Sybille / Schönberger, Axel (ed.). *Dulce et decorum est philologiam colere: Festschrift für Dietrich Briesemeister zu seinem 65. Geburtstag*, Berlin, Domus Editoria Europaea, 1999, 439-454.

4 Cf. Rolf Kailuweit, « El castellano de Barcelona en torno a 1800. La formación de un dialecto terciario », in : Alonso González, Alegría et al. (ed.). *Actas del III Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española, Salamanca, 22-27 de noviembre de 1993*, Madrid, Arco/Libros, 1996, 737-746 ; Andreas Wesch, « Grammatische und lexikalische Aspekte des Spanischen von Barcelona », *Iberoromania* 35 (1992), 1-14.

contact des langues, en est une autre. Son extension mène, en plus, au conflit concernant la classification des variétés américaines – dans le développement desquelles le contact des langues a incontestablement joué un rôle important – comme dialectes secondaires. Cette interprétation n'est pas non plus sans poser problème : il n'est pas compréhensible que le contact d'un dialecte secondaire ou de plusieurs dialectes secondaires avec d'autres langues historiques ou un ou plusieurs autres dialectes secondaires peut mener à la constitution d'un nouveau dialecte *secondaire* qui se situe au même niveau que le premier. La question des niveaux dans les cas où se produisent des contacts entre des variétés secondaires d'une seule langue ou des contacts entre des variétés de différentes langues pose un problème que Pessoa aurait dû prendre en considération pour le portugais puisqu'il traite de la question des dialectes tertiaires. Selon lui, il n'existe pas qu'*une seule* 'norma-padrão' au Brésil puisque celle-ci y serait représentée par différentes 'normas urbanas cultas regionais' et qu'il s'agirait donc plutôt de dialectes tertiaires [2 n. 2]. Mais d'après Coseriu, un dialecte tertiaire est défini comme la réalisation régionale de la norme socioculturelle, c'est-à-dire de la langue standard qui peut être distinguée au sein de la langue commune, et puisque Pessoa nie l'existence de cette réalisation régionale de la langue standard, on ne peut pas, en effet, considérer les 'normas urbanas cultas regionais' comme des réalisations régionales. À mon avis, l'auteur ne fait, donc, pas suffisamment ressortir le problème de l'application du modèle cité à la langue portugaise : quel est le résultat du 'transport' du portugais en Amérique ? Dans le cas du portugais, quelle variété serait le dialecte secondaire et laquelle serait le dialecte tertiaire ? Si l'on se tient précisément au modèle de Coseriu au moment où on l'applique au portugais, les dialectes tertiaires seraient les réalisations *de la langue standard portugaise* et non pas celles de la langue commune brésilienne ...[5] Il n'est pas possible d'appliquer le modèle des dialectes de Coseriu au portugais sans faire des concessions ou extensions et sans explications détaillées. L'utilisation des termes aurait dû à tout le moins être considérée de façon plus critique et, concernant le concept de la langue commune [22 *sq.*], de manière plus approfondie.

Dans le deuxième chapitre [15-80], Pessoa donne une très bonne vue d'ensemble de l'histoire du Brésil et du PB pour procéder ensuite à une nouvelle périodisation de l'histoire du PB. Il la divise en cinq phases : de 1534 à 1750, période du plurilinguisme et de la formation des 'variedades lingüísticas rurais' ; de 1750 à 1808, période de la koinéisation des différentes variétés ou pré-koinéisation de la 'língua comum' ; de 1808 à 1850, période de la formation des variétés urbaines parallèle à la formation de la 'língua comum' ; de 1850 à 1922, (sub-)période de la stabilisation des variétés urbaines et de la 'língua comum' ; et puis une dernière période (ou plutôt début) de la création d'une

[5] Coseriu (1981, 113) utilise le terme 'langue commune' ('lengua común') dans le sens de 'dialecte secondaire' ('dialecto secundario'), usage que Lüdtke (1993, 28 ; 1999, 448) critique car il ne reflèterait pas suffisamment la différenciation conceptuelle. Pour éviter qu'il y ait des malentendus, il désigne donc lui-même la 'lengua común', dans le contexte de la koinéisation de l'espagnol en Amérique, également comme 'dialecto secundario', tandis qu'il désigne le résultat de la réalisation du standard européen comme 'dialecto terciario' (Lüdtke 1998, 28 ; 1999, 449). En effet, il ne sera pourtant pratiquement plus possible de représenter ainsi les variétés européennes et américaines dans un seul modèle, sans se heurter à des difficultés terminologiques en ce qui concerne la genèse et le statut des variétés au niveau des dialectes secondaires et tertiaires du castillan.

langue littéraire qu'il situe en l'an 1922 [19]. C'est le 18e siècle que Pessoa considère comme particulièrement important pour la formation du 'português brasileiro comum', développement qui s'est encore intensifié avec la légalisation des imprimeries au Brésil au 19e siècle. Quant à la question concernant la familiarité des esclaves avec la langue portugaise ainsi que celle qui y est associée et qui a suscité beaucoup de polémique, à savoir s'il y a eu une créolisation du portugais, Pessoa les traite de manière très concise et ne prend pas position.

Le troisième chapitre [81-152], « A Formação de uma Variedade Urbana na Cidade do Recife », se base sur la vue d'ensemble que l'on a dans le deuxième chapitre et fournit une caractérisation détaillée du portugais parlé dans la ville portuaire de Recife, capitale de l'État fédéré de Pernambuco. Suite à des observations extralinguistiques, un exposé reliant les aspects extra- et intralinguistiques est présenté dans la deuxième partie du chapitre. Celui-ci est centré sur les flux migratoires – selon l'auteur, un facteur déterminant dans le développement de la variété urbaine de Recife – qui, partant de la campagne du Brésil et de l'Europe, surtout du Portugal, atteignaient la ville portuaire à partir du 18e siècle et qui ont entraîné un grand nombre de contacts langagiers. D'après Pessoa, la formation de la variété urbaine de Recife, qui constitue le point de mire de la troisième partie du chapitre, est le résultat de la rencontre et de la superposition de jusqu'à six variétés différentes – sept, si l'on inclut le portugais urbain moderne de Recife – dans un processus de koinéisation qui commença au début du 19e siècle (variété archaïque, variété de prestige, variété peu prestigieuse, langue courante non officielle, variété parlée par les esclaves, variété urbaine instable ou bien non encore consolidée) et qui aboutit à la variété moderne. Les observations concernant la koinéisation sont bien détaillées, mais ne suffisent pas comme point de départ pour comprendre la multitude de processus de contacts linguistiques qui se seront sans doute produits lors de la rencontre et du brassage – au moins partiel – des groupes de locuteurs.

La classification des variétés par l'auteur et, par conséquent, son argumentation concernant la koinéisation ne s'avèrent, en fin de compte, pas satisfaisantes. L'auteur aura dû étayer le classement qu'il établit surtout par des références linguistiques, ce qui est inévitablement problématique, étant donné le manque d'études par rapport au PB. Pessoa compare, par exemple, des observations concernant les variétés historiques trouvées dans des textes contemporains au portugais moderne de Recife. Le manque d'études traitant explicitement du portugais de Recife complique pourtant la description de cette variété moderne.

Pessoa parle d'*une seule* variété orale pratiquée par les esclaves (« variedade oral dos escravos », donc au singulier) qu'il définit comme 'foreigner talk' bien qu'il remarque explicitement qu'il existe « diferentes graus de domínio da língua portuguesa » [123]. On pourrait y objecter que l'expression 'foreigner talk' désigne en règle générale la manière dont on utilise une langue spontanément au moment où l'on parle avec des étrangers ou bien avec des personnes que l'on ne considère pas comme compétentes dans la langue en question et que l'expression n'est, donc, pas forcément bien choisie. De meilleures solutions pour se référer au portugais des esclaves, seraient probablement des expressions comme 'variété d'apprenant', 'variété transitoire' etc. En outre, face au grand nombre de facteurs extralinguistiques et linguistiques qui y jouent un rôle et étant donné le continuum de la maîtrise linguistique des esclaves que l'auteur évoque d'ailleurs lui-même, on ne peut sûrement pas parler d'*une seule* variété orale pratiquée par les esclaves.

À mon avis, les observations concernant les connaissances linguistiques des esclaves faites dans le sous-chapitre « Atitudes lingüísticas de senhores em relação ao português de escravos » [122 *sq.*] restent approximatives. L'interprétation de témoignages comme « fala bem claro », « fala desembaraçada », « fala às vezes viciosa » ou « fala [...] atravessada » ne suffisent sûrement pas – contrairement à ce que pense l'auteur – pour pouvoir réellement se faire une idée de « como teria sido falada a língua portuguesa pela massa de escravos » [123]. On ne peut par exemple pas être certain que le témoignage 'fala desembaraçada' indique vraiment la présence d'une « mistura de língua africana » [123] comme l'interprète l'auteur ou s'il doit être interprété comme 'il/elle parle aisément, couramment'. De même que selon moi, il n'est pas sûr que 'vicioso' se réfère exclusivement à des écarts de la norme du portugais (du point de vue des personnes blanches), même si cela est probable, ou s'il pourrait aussi indiquer un manque de clarté dans l'expression. En fin de compte, l'existence de qualifications comme 'vicioso' ne permet pas et ne justifie pas de conclure indubitablement – comme le fait l'auteur – que « sem, dúvida, esses falantes se encontravam num estágio intermediário – uma espécie de interlíngua – entre o domínio de suas línguas africanas e a aquisição do português » [123 n. 77].

Le chapitre 4 [153-220] sert de base au cinquième chapitre qui a pour sujet la 'semi-oralidade' dans les petites annonces de journaux de la première moitié du 19e siècle. Pessoa y reconstitue, comme il le dit [153], le rôle de la 'semi-oralidade' dans le Brésil du 19e siècle sous un angle purement culturel, en excluant explicitement les phénomènes linguistiques. Pour ce faire, il décrit d'abord les circonstances socioculturelles de l'usage du portugais parlé du 18e siècle, particulièrement la « situação da educação do século XVIII, porque acreditamos que é aí que tudo se origina » [158]. Ensuite, il expose l'histoire, le caractère et les domaines de la conversation pour caractériser la 'oralidade urbana' et après, il traite la langue écrite du 19e siècle. Après cela, l'auteur expose les concepts de l'oralité et de la scripturalité ainsi que de la proximité et de la distance d'après Söll/Hausmann (1985)[6] et Koch/Oesterreicher (1990)[7] et décrit en détail la 'semi-oralidade' brésilienne au 19e siècle, considérant entre autres le rôle de la lecture à haute voix, du théâtre et du sermon.

Dans le cinquième chapitre [221-279], Pessoa présente les résultats de l'analyse d'un corpus de petites annonces de journaux de Recife de la première moitié du 19e siècle. Après une caractérisation un peu courte des textes du corpus – l'auteur aurait surtout dû expliquer beaucoup plus précisément la sélection des 154 textes finalement traités – il analyse les aspects pragmatiques, textuels, morphosémantiques et syntaxiques des textes. Dans le contexte de l'analyse textuelle, il tient aussi compte de la ponctuation puisqu'il la considère comme « elemento representativo da oralidade » [250] permettant de conclure à des aspects prosodiques. Après l'analyse des aspects de la 'semi-oralidade' suivent des observations par rapport aux caractéristiques du PB ou bien à celles trouvées dans le corpus, c'est à dire à des aspects que l'on peut associer à la formation du PB. À mon avis, le fait d'analyser la 'semi-oralidade' dans le type de texte des petites annonces pour en tirer des conclusions concernant l'oralité de la population *brésilienne*

---

[6] Cf. Ludwig Söll / Franz Josef Hausmann, *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, Berlin, Schmidt, 1985.

[7] Cf. Peter Koch / Wulf Oesterreicher, *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen, Niemeyer, 1990 (version esp. mise à jour *Lengua hablada en la Romania: Español, Francés, Italiano*, Madrid, Gredos, 2007).

est par principe problématique puisque les auteurs des textes sont en effet inconnus. Si l'on peut faire une distinction entre les locuteurs *brésiliens* et les immigrants *portugais*, par exemple, ce n'est par principe possible qu'en prenant en considération les caractéristiques linguistiques des textes potentiels du corpus. Pourtant, la trop grande concision dans l'exposé des critères de sélection appliquée à la création du corpus d'analyse ne permet malheureusement pas de conclure de quelle façon l'auteur a procédé, mais une sélection se basant sur des aspects linguistiques impliquera inévitablement que l'on cherche et juge les textes en se fondant sur ce qui est déjà connu ou bien attendu. La question de savoir dans quelle mesure l'application de critères linguistiques à la sélection des textes a influencé les observations auprès de la constitution des textes et de la 'semi-oralidade' reste posée. L'examen des textes d'annonces dans l'appendice – il est remarquable que les textes du corpus soient directement mis à disposition pour la recherche – révèle aussi des phénomènes indiquant probablement différents degrés d'oralité, ce qui rend encore plus souhaitable l'opération – impossible, si l'on est réaliste – d'identification de l'origine exacte des textes : d'où exactement proviennent les auteurs des textes ? Qui a mis les annonces par écrit ?

Dans le chapitre 6, l'auteur tire ses conclusions [281-286], notamment celle concernant la pertinence des textes du corpus pour l'analyse réalisée ainsi que les observations auprès du développement de nouveaux types de textes et les remarques concernant le rapport évident entre la dynamique du PB, la variété de Recife et le développement de la société. Le travail se termine par l'appendice [287-313] et la bibliographie [315-334].

Pessoa se sert des possibilités fournies par l'histoire externe des langues de façon exemplaire. Toutefois, son analyse linguistique – ou probablement l'exposé de celle-ci – aurait pu, quelquefois, être plus détaillée et explicite. Avec ce travail, le début de l'exploitation des sources historiques pour l'analyse de la 'semi-oralidade' est enfin fait pour le PB. La thèse de Pessoa représente indubitablement un pas important pour l'analyse de la langue parlée au Brésil, également du point de vue historique, et, avec cela, du portugais brésilien en général.

Carsten SINNER

Galloromania

Emmanuel GRÉLOIS / Jean-Pierre CHAMBON, *Les noms de lieux antiques et tardo-antiques d'*Augustonementum/*Clermont-Ferrand. Étude de linguistique historique.* Préambule par Max Pfister. Préface par Gabriel Fournier, Strasbourg, Société de Linguistique Romane (Bibliothèque de Linguistique Romane, 4), 2008, XVIII + 233 pages.

Grâce à l'étude exhaustive de l'historien Emmanuel Grélois sur la topographie médiévale de Clermont-Ferrand, non publiée, et grâce aux connaissances inégalées de Jean-Pierre Chambon dans les domaines de la toponymie, de la dialectologie et de l'étymologie, les auteurs ont mis sur pied un inventaire commenté des noms d'origine antique (au sens large du terme) qui se trouvent ou se trouvaient sur le sol de la ville de Clermont-Ferrand. Par cette collaboration heureuse, ils ont réussi à révolutionner la toponymie occitane.

Leur méthodologie est en effet impeccable. Chacun de leurs 41 articles – et des 16 articles de l'appendice – est construit sur le même schéma lexicographique : pour commencer, un plus ("+") placé devant le nom indique que 30 parmi les 57 entrées n'ont jusqu'ici jamais fait l'objet d'une discussion scientifique. L'en-tête qui suit reflète la forme la plus récente du toponyme, pourvue de l'étiquette de la langue ou de l'état de langue auquel elle appartient (par ex. « Mfr. » = moyen français). La prononciation actuelle n'a pas été oubliée, si elle existe encore. Le symbole de croix marque les 34 noms disparus. Un bref descriptif topographique précède ensuite la petite carte qui nous signale l'endroit désigné par le nom.

La documentation comporte des attestations souvent très précoces, débutant au IX^e^ ou au X^e^ siècle, exceptionnellement dès le V^e^ [58] ou le VI^e^ siècle [32]. Cette continuité de la tradition étonne. Ainsi, Sidoine Apollinaire, évêque et écrivain de l'Antiquité finissante, connaît la *villa* de *Cuticiacum* en 471, plus tard *Cussat*. Grégoire de Tours parle vers 594 d'un monastère nommé *Cantobennicus*, aujourd'hui *Chanturgue*. On nous facilite la lecture des très nombreuses attestations anciennes par leur classement en *formes latines* (A), *formes occitanes* (B) et *formes empruntées par le français* (C), ces dernières apparaissant en général au XV^e^ siècle, rarement au XIV^e^ siècle déjà, à la suite de l'influence française sur l'Auvergne. Parmi les sigles et les commentaires introductifs, l'abréviation « (orig.) », fréquente, est particulièrement précieuse puisqu'elle augmente de beaucoup la fiabilité de la forme citée.

La longueur de la partie documentaire varie passablement. Elle fait parfois état d'une unique attestation, mais remplit le plus souvent plusieurs pages à la typographie serrée. L'étendue des dépouillements archivistiques force l'admiration. On nous présente des contextes très larges ainsi que toutes les occurrences du nom dans une source donnée. Celle cotée *4 G 55* aux Archives départementales, de 1242, renferme dix fois l'hydronyme *Champanelle* [26-27], les deux dernières étant classées à part car il s'agit apparemment de rajouts (« apr. 1242 »). Les textes d'occitan et de moyen latin demandent certes quelque connaissance de la part du lecteur, mais ces difficultés ne sont pas insurmontables.

Les auteurs ne se limitent pas aux riches matériaux médiévaux extraits des archives, mais ils ont continué leur recherche dans les sources modernes, imprimées ou non. Ils ne négligent pas non plus l'usage actuel. On peut, de la sorte, suivre pas à pas la transformation de *Albas Peiras* (dès 1220 environ) en *Beaupeyras* (dès 1641 ; n° 3). Les toponymes complexes complètent le tableau. Sous *Gandaillat* (n° 20), les auteurs mentionnent l'existence de sept composés, comme *lo Poi* [hauteur] *de Gandaliac* ou *Sotz lo Trei* [carrefour] *de Gandaliac*.

Suit la localisation du référent, souvent délicate à établir dans les cas où le nom n'apparaît plus au cadastre du XIX^e^ siècle. Leur argumentation consciencieuse présente tous les détails souhaitables. Les contextes médiévaux, prudemment interprétés, leur permettent de procéder à des rapprochements géographiques judicieux.

Le paragraphe intitulé « étymologie – histoire du mot » ne laisse rien dans l'ombre. Se basant sur les formes anciennes, les auteurs discutent pertinemment l'étymologie du nom et l'origine retenue nous semble des plus convincantes. On ne saurait trop louer la clarté de leur exposé. Ils arrivent parfois même à préciser ou à corriger la chronologie de certaines des évolutions phonétiques de l'occitan. On sait que l'apport de la toponymie à la grammaire et à la lexicographie historiques n'est nullement à négliger[1].

Un fait important retient l'attention : lorsqu'une *villa* est dissoute, son terroir est ensuite divisé entre les communes/paroisses adjacentes. Par exemple, le territoire de *Cussat* (n° 14) semble avoir été réparti entre Ceyrat, Chamalières et Beaumont, comme en témoignent leurs confronts irréguliers [63]. À *Pressat* également (n° 32), trois communes sont en compétition à la suite de la destruction de l'église *Lize Faite*, c.-à-d. Aulnat, Lempdes et Gandaillat [131]. Le phénomène nous a frappé depuis longtemps en Suisse romande : la commune vaudoise de Colombier illustre ce phénomène à trois reprises : *Pentherens* et *Penthérens* (dans la commune voisine de Vullierens), *Bois d'Ayens* et *Ayens* (à Clarmont), *Raulens* (également à Saint-Saphorin-sur-Morges)[2]. Le terroir de *Cornaux* (canton de Fribourg) a été rattaché à Rueyres-les-Prés et à Morens[3].

On peut regretter à plusieurs reprises que les auteurs renvoient à une de leurs études antérieures sans en résumer le contenu, ce qui rend la compréhension parfois difficile. C'est d'ailleurs en contradiction avec la volonté des auteurs évoquée à la p. 7. Le cas se présente par ex. sous *Beaupeyras* (n° 3), non seulement pour la localisation mais encore « pour l'histoire détaillée du mot »[4]. On nous prive là d'un élément – ou plutôt de deux éléments – de la démonstration scientifique.

---

1 Un exemple particulièrement impressionnant de la germanistique : Lutz Reichardt, *Der zentralschwäbische Mundartraum. Dialekthistorisches Register*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 2004. Cette compilation constitue le résultat des dix livres de l'auteur sur les noms de lieux de la région.

2 *Colombier en pays de Vaud fête ses mille ans 987-1987*, Colombier, Administation communale, 1987, carte dépliante. Cf. *Glossaire des patois de la Suisse romande, Rapport annuel*, 90-91 (1988-1989), 43.

3 Wulf Müller, « Die Personennamen in den cour-Toponymen des Freiburger Seelandes », in : *Personenname und Ortsname. Basler Symposion 6. und 7. Oktober 1997*, Heidelberg, Winter, 2000, 94.

4 Leur recherche, tout à fait remarquable, a paru dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, 83 (2005), 915-928.

Dans quelques rares cas, on aimerait voir une solution étymologique différente : si, pour l'hydronyme *Artière* (n° 2), on part du gaulois **artu-* "pierre", il faudrait postuler un dérivé **Artu-aria* et non **Art-aria*[5]. Il vaudrait donc mieux penser avec Dauzat au celtique primitif **arto-* "ours". – Pour *Bourgnon* (n° 4), le trait saillant de l'endroit concerne la présence d'une source, et ceci dès les premières attestations : *la font*[6] *de Borgno* en 1220. Le s. m. *bornhon* "ruche d'abeilles" offre une motivation nettement moins probable qu'un dérivé en *-on* de *borno/borgno* "creux, cavité" (Mistral ; FEW 1, 567a). Le mot se trouve aussi en Suisse romande avec *bòrna* 1 "trou" et *bòrna* 3 "cours d'eau", ce dernier avec un sens proche de celui de "source" (GPSR 2, 518-519).

Dans leur « Essai de synthèse » [153-177], les auteurs s'occupent d'abord du mode de formation des noms. Parmi les 20 déanthroponymes, 17 ont été dérivés à l'aide du suffixe -ACUM ; les trois autres représentent des emplois adjectivaux, par ex. *Bouys* < BABUDIUS [154-155], d'ailleurs parallèle à *Bavois* dans le canton de Vaud < BABUDIAS [25][7]. Plus intéressant encore est le constat négatif : il n'y a ni dérivés en -ANUM ni formations en -ANICUM, les deux étant plus tardifs que -ACUM. On a là sans doute la confirmation linguistique de la fondation précoce des *villae* clermontoises dès le 1er siècle, démontrée par l'archéologie [156].

L'étymologisation des 16 délexicaux ne présente pas toujours le même degré de difficulté [158-160]. Si *Columbier*, *Trimolet* ou *Vinzel* se laissent facilement interpréter, d'autres comme *Croix Pailloux* < SPELAEUM "caverne" (n° 13) ou *Rivaux* < AUREA VALLE (n° 34) surprennent par leur caractère inattendu. Le type *Monteix* < MONTENSE, qui survit dans l'odonyme *rue* (ou *boulevard*) *du Puy Monteix*, se rencontre aussi dans le nom de la ville bas-valaisanne de *Monthey* [98] et dans celui du hameau neuchâtelois homographe[8]. La bonne solution a été trouvée naguère par Aebischer[9].

D'autres procédés concernent l'emploi des ethniques JUDAEICUS et JUDAEUS dans *Montjuzet* (n° 26), vers 1220 *Monjuzec*, et dans *Fontgiève* (n° 18), en 1242 *Font Juzeva*, mais leur message historique ne fait pas l'unanimité des chercheurs. La présence d'une communauté juive à Clermont à la fin de l'Antiquité est cependant probable. – La répartition spatiale des toponymes antiques frappe par sa dissymétrie [165-167] : ceux-ci se concentrent au nord-ouest de la ville [carte 164].

Les noms d'origine gauloise forment une petite minorité [167-169]. En plus des quelques exemples mentionnés, on n'oubliera pas que SPELAEUM est la traduction de **balma* "caverne", mot prélatin, qui nous a laissé la *rue des Beaumes* voisine [55]. **Borna* "trou ; source", également prélatin, constitue la base de *Bourgnon* (n° 4). Dans *Chanturgue* (n° 7), ce n'est peut-être pas seulement le **Cantobennu* qui est gaulois, mais encore le

---

5 Cf. *Arduenna* = Ardennes.

6 Imprimé *Font* en nom propre.

7 Le cas se trouve déjà dans Jean-Pierre Chambon, « Une récente synthèse critique de la toponymie helvétique : le *Dictionnaire toponymique des communes suisses* (DTS) », *ici*, 70 (2006), 607.

8 Wulf Müller, « Les lieux-dits du Landeron : origine et histoire », in : *Le Landeron. Histoires d'une ville*, Hauterive/NE, G. Attinger, 2001, 63.

9 Paul Aebischer, « L'origine du nom de Monthey », *Annales valaisannes*, 1952, 17-20.

suffixe *-ikon* latinisé en -ICUM[10]. *Caplacus* < CAPU + LACU (n° R. 4) pourrait très bien être la traduction de *Pennolocus* < **pennos* "tête" + *locos* "lac", à en juger d'après les trois attestations gauloises du *Chablais* suisse. Relevons aussi le composé authentiquement gaulois d'*Augustonemetum* avec son *-o-* de liaison typique[11].

Les auteurs ont très bien vu que « les toponymes apportent leur lot d'éléments remarquables à l'histoire et à la description de l'ancien occitan » et ils ont bien fait d'aligner ces résultats [169-177]. – L'appendice réunit 16 noms susceptibles de nous fournir des indices archéologiques, mais qui dépassent soit la fourchette chronologique choisie soit les limites géographiques de la ville [179-210]. L'intérêt de ces formes parfois considérable justifie pleinement cette manière de faire. *Les Sandots* (n° A. 14) perpétuent le souvenir de XENODOCHIUM "maison d'accueil des pèlerins, etc." non continué dans les langues romanes, mais dont la présence de l'article prouve son origine tardive. *Lo Vic* aussi (n° A. 16) ne remonte pas directement à l'Antiquité – on pense à VICUS "bourgade" – mais laisse plutôt entrevoir le sens "quartier d'une ville" [210].

Quelques détails. Le français hexagonal ne se comprend pas partout. L'acronyme *Z. U. P.* [66] se trouve heureusement dans les dictionnaires. – De temps en temps, on repère le sigle « cop. Baluze » [par ex. 142]. Ce chartiste du XVIII^e^ siècle aurait mérité d'être cité en bibliographie : Etienne Baluze, *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne justifiée par chartes, titres, histoires anciennes et autres preuves authentiques*, tome second, Paris 1708. – Les titres suivants manquent à la bibliographie : Chambon à paraître c [121] ; Dobelmann 1944 [193] ; Marichal 1939 [189] ; Vieillard-Troiekouroff 1976 [104]. – On lit parfois de nos jours que le gaulois *-duron* correspond au latin *forum*. Cette idée chère au celtisant Lambert est citée à la p. 169. Mais il suffit d'ouvrir un dictionnaire étymologique du latin pour voir qu'il n'existe aucun lien de parenté.

L'« Avant-Propos » [XVII *sq.*] renseigne sur la genèse de l'ouvrage et « La présentation lexicographique » [1-8] explique la méthode choisie. Une bonne douzaine de noms prometteurs mais finalement trompeurs ont été exclus du corps du livre avec indication des raisons. – Les p. 211-217 renferment différents index et les p. 219-233 contiennent la bibliographie très complète de cet ouvrage à la typographie soignée.

Dans sa « Préface », l'éminent spécialiste de l'histoire de l'Auvergne Gabriel Fournier brosse une image d'ensemble impressionnante de la colonisation de Clermont-Ferrand [XI-XV]. Le « Préambule » de Max Pfister, quant à lui, ne tarit pas d'éloges [IX *sq.*] : il salue notamment « la refondation de la toponomastique occitane » rendue possible par le « dépouillement exhaustif des sources » et par le respect scrupuleux des évolutions phonétiques. Ce « coup de maître » digne enfin du XXI^e^ siècle devrait être « la première pièce de mosaïque pour un dictionnaire étymologique des toponymes auvergnats ».

Wulf MÜLLER

---

[10] Paul Russell, *Celtic word-formation : the velar suffixes*, Dublin, 1990, 14, 69, 72. On comparera encore *Aventicum* = Avenches/canton de Vaud, *Turicum* = Zurich, *Avaricum* = Bourges, *Autricum* = Chartres.

[11] Ce détail manque chez Pierre-François Fournier, « Les noms de la ville », in : *Nouvelles recherches sur les origines de Clermont-Ferrand*, Clermont-Ferrand, Institut d'études du Massif Central, 1970, 548-571.

Marie-José DALBERA STEFANAGGI / Roger MINICONI, *Nouvel Atlas Linguistique et Ethnographique de la Corse*, Ajaccio / Paris, Éditions A. Piazzola / Éditions du CTHS, 2008, vol. 2, Le lexique de la mer (précédemment publié par CNRS éditions, 1999), [non paginé, introduction, 556 cartes, index].

En 2002 un gigantesque incendie détruisait l'entrepôt des Belles-Lettres situé dans l'Eure où il semble qu'était stockée – parmi trois millions d'ouvrages – la collection des Atlas Linguistiques et Ethnographiques de la France par Régions publiée par CNRS-éditions. En effet, si quelques rares titres apparaissent encore au catalogue de cet éditeur, la plupart sont notés « épuisés », dont les deux volumes de l'Atlas corse. Le premier, publié en 1995, a probablement été raisonnablement distribué, mais le second est pratiquement resté confidentiel. Il est donc heureux que les éditions du Centre des Travaux Historiques et Scientifiques aient pris l'initiative de reprendre le flambeau et de sauver cette belle collection, que le CNRS, de toute façon, avait renoncé à mener à son terme.

La Corse disposait déjà de deux atlas. L'ALF-Co, réalisé à la suite de l'*Atlas Linguistique de la France*, comprenait 3 000 questions et un réseau de 44 points d'enquête. Seules 799 cartes (4 fascicules) en ont été publiées en 1914-1915. Une polémique s'était en effet élevée à leur sujet entre P. E. Guarino et M. Roques à propos de la nasalité de certaines voyelles transcrites par Edmont. Apparemment d'ordre technique, cette querelle reflétait un différend sur une possible francisation du dialecte, et donc sur l'appartenance linguistique de l'Île à la France. Les dix volumes (2 000 cartes) de l'*Atlante Linguistico Etnografico Italiano della Corsica* de Bottiglioni, parus en 1933-1942, constituent une réponse 'italienne' à la première entreprise. Cet atlas s'oppose, par sa transcription normalisante, aux notations impressionnistes de la tradition française.

En 1975, la Corse rejoint, en même temps que la Basse-Bretagne et après le Pays Basque, le chantier des *Atlas Linguistiques et Ethnographiques de la France par Régions* lancé par Albert Dauzat en 1939. La responsabilité, confiée au début à Mathée Giacomo-Marcellesi en est passée en 1981 à Marie-José Dalbera-Stefanaggi, alors enseignante de langue corse dans la toute nouvelle université de Corte. Le projet est couplé en 1986 avec celui d'une Banque de Données Langue Corse commandée et financée par la Collectivité territoriale de Corse. Contrairement aux autres ouvrages de la collection, qui utilisaient le système Rousselot, les transcriptions sont faites en Alphabet Phonétique International. Le premier volume comprend 200 cartes phonétiques et 70 cartes interprétées.

Le présent ouvrage traite du lexique de la mer. Les 14 points d'enquête sont répartis entre les prud'homies (organisations de pêcheurs propre aux ports méditerranéens) de Bonifacio, d'Ajaccio, de Balagne et de Bastia, garantissant ainsi une juste répartition entre les données des différents ports enquêtés. Les pêcheurs représentent une population allogène tant par son mode de vie que par son histoire, et ces organismes sont garants d'une certaine cohésion en son sein. Les 900 questions sont réparties comme suit : le milieu physique, la météorologie, l'embarcation, la vie du pêcheur, les engins de pêche, les vertébrés, les invertébrés, les mammifères marins, les oiseaux marins, les algues, les plantes marines, les plantes terrestres. Une centaine de questions supplémentaires ont été exploitées dans cinq des localités du réseau. Les enquêtes, effectuées entre 1980 et 1990, ne sont pas enregistrées. Elles s'appuient sur des dessins ou des photos, 200 pour les poissons et 135 pour les plantes et les animaux marins.

L'introduction de trois pages est suivie d'une carte des prud'homies, d'une table des symboles phonétiques, d'une carte des points d'enquête en écriture officielle et phonétique, d'une liste de cartes, puis des cartes linguistiques proprement dites. Au nombre de 556, celles-ci sont numérotées de 271 à 827, en continuité avec le premier volume. Leur taille relativement réduite a permis d'en placer deux par page. Chacune comporte le numéro de la carte, le titre de l'entrée en français, son nom savant et le numéro de la question. Les réponses à deux questions peuvent être regroupées sur une seule carte, comme la 467 avec le rusclet (q. 446) et le croc (q. 456). En outre, chaque *item* est représenté sous la forme d'un dessin en couleur ou en noir et blanc. En fin de volume figurent un index des mots corses, un index des notions et un index des dénominations scientifiques, chaque entrée étant suivie du numéro de la carte dans laquelle il apparaît. Grâce à son format (32,9 sur 24,7 cm) l'ouvrage est plus maniable que celui du volume précédent (46 sur 32,5 cm) tout en conservant une excellente lisibilité.

Les titres d'un certain nombre de cartes sont incompréhensibles à quiconque n'est pas familier de la pêche et des poissons, mais aussi à ceux qui ne sont pas riverains de la Méditerranée : outre *prud'homie*, que signifient *camboroutière*, *chevrottière*, *entremeaux*, *roumagnole*, *tartanon* ou *tauténière* ? Le dessin du *rusclet* nous fait comprendre la finalité de l'engin, et on apprend que le *senon* (carte 320) signifie "emplacement pour les filets". Étant donné la place libre sur les cartes, des définitions, même succinctes, de ce type auraient été bienvenues.

L'ouvrage est très complet, puisqu'il regroupe tout ce qui touche à la vie maritime. Le projet d'un atlas linguistique des côtes de l'Atlantique, de la Manche et de la mer du Nord, initié par le GDR9 des atlas sous la direction de Patrice Brasseur, a malheureusement été abandonné. Le seul travail aussi complet (Berr, Alan-Gwenog, 1973. *Ichthyonymie bretonne*, Brest, Université de Bretagne Occidentale.), va reparaître sous la forme d'un DVD au cours de l'année 2009, et peut-être ensuite d'un ouvrage imprimé.

Ce bel atlas, le premier réalisé par des Corses, va enrichir notre connaissance des variétés linguistiques de l'Île. On attend avec impatience la publication par le CTHS des volumes suivants dans cette collection. Il reste maintenant, comme pour tous les autres atlas, à analyser et à interpréter des données dont on soupçonne, à première lecture, la richesse des enseignements potentiels. Une comparaison avec les données des côtes italiennes, mais aussi provençales, devrait être également enrichissante. Du travail de recherche en perspective pour les futures générations de géolinguistes.

Jean LE DÛ

Philologie et éditions de textes

Levente SELÁF, *Chanter plus haut. La chanson religieuse vernaculaire au Moyen Âge (essai de contextualisation)*, Paris, Champion, 2008, 650 pages. (Nouvelle bibliothèque du moyen âge, 87).

La poésie strophique religieuse de langue romane a retenu par le passé l'attention de quelques chercheurs, mais, les *Cantigas de Santa Maria* mises à part, elle a le plus souvent été délaissée au profit de la poésie profane. C'est donc avec intérêt que nous nous sommes penché sur cet ouvrage qui traite de l'histoire du genre à travers les littératures occitane, française et galégo-portugaise (l'italienne n'étant évoquée qu'à l'occasion[1]), des XII^e^ et XIII^e^ siècles selon l'auteur [15], mais en remontant au XI^e^ siècle avec les trois pièces lyriques copiées à la suite du *Sponsus*, et en débordant sur la première moitié du XIV^e^, voire au-delà, puisque le corpus rassemblé par Mölk & Wolfzettel court jusqu'à 1350, que le répertoire de Naetebus inclut l'ensemble du XIV^e^ siècle au début duquel semble se rattacher également *Li romans dou lis*. L'auteur qui recourt à la documentation critique et aux éditions les plus récentes ne perd pas de vue les précieuses indications que nous fournit la ramification de la tradition manuscrite, avec, dans certains cas, la constitution de recueils spécifiques de chansons pieuses, et n'hésite pas à affronter les multiples problèmes que pose un corpus aussi étendu et varié, avec des domaines linguistiques dont les disparités apparaissent d'emblée en termes d'étendue et d'histoire, avec des milieux de production et d'inspiration très différents les uns des autres en dépit de leur communauté de religion. L'auteur aborde ainsi le rapport avec la littérature hymnique et paraliturgique, interroge naturellement la désignation dans les rubriques comme dans les pièces concernées, l'intertextualité qui lie souvent ces compositions à des pièces profanes, les milieux sociologiques qui ont permis la production et la diffusion de ces pièces (curiaux, seigneuriaux, cléricaux et bourgeois): « Ce sont avant tout le lecteur et l'auteur médiévaux qui m'intéressent, leur perception du texte et de la notion de ce "genre", le poème religieux » [55]. Il en présente la fonction, les motifs mais aussi les formes spécifiques (quatrains monorimes, strophe d'Hélinand...) ou empruntées à la poésie courtoise ou paracourtoise ainsi que les particularités prosodiques (hétérogonie).

L'auteur est amené à apporter des précisions ou corrections utiles au répertoire de Mölk et Wolfzettel, ainsi que des compléments, comme les pièces lyriques des *Cantiques* Salemon, dont le texte venait d'être édité par T. Hunt[2] [381-395, 527-529] et quelques autres qui avaient échappé à l'attention des romanistes. Il donne ainsi en excursus une étude de l'*Anticlaudien* français assortie de la transcription d'une ballade anonyme et d'une strophe isolée présentes dans l'une des versions (Paris BNF, nouv. acq. fr. 10047) non enregistrées dans les répertoires de Raynaud–Spanke, Mölk & Wolfzettel ou Linker: *Bien doy de loial sentement* et *Noblece est amours et noble sont se gent*[3]. Il nous donne en outre à découvrir en appendice les chansons du ms. 43 de la Bibliothèque de la

---

1 Nous n'avons pas compris les raisons du rejet de la poésie catalane (les compositions anonymes auxquelles il est fait allusion – de toute évidence les pièces éditées en 1977 par B. Spaggiari – sont écrites dans un occitan plus ou moins imprégné de catalanismes).

2 Voir c.r. G. Roques, *ici* 71 (2007), 239 *sq.*

3 On devait avoir *Noble(s) est a.*

Faculté de Médecine de l'Université de Montpellier dont il a découvert l'existence dans le cadre de ses recherches, manuscrit qui contient en plus d'une version de RS 47a, 2017a (partielle) et 2114, trois inédits : la « Chanson de saint fransois » *Moult sot bien saint fransois ameir*, la « Chanson de tribulation » *Cuer por coi te desconfortes*, malheureusement parvenue en mauvais état, et la « Chanson d'amour » *Amours ne veult ameir*[4]. Intitulée « Vers un répertoire métrique général des strophes du Moyen Âge », la conclusion générale ouvre des perspectives de recherche de l'auteur qui reprend le flambeau d'un projet que nous avions conçu avec Thierry Glon il y a une dizaine d'années, projet auquel Selaf travaille avec constance et efficacité, avec des collaborations diverses, dont la base sera consultable sur le site de *Mezura* (*Ars metrica*) animé par l'auteur[5].

L'étude est accompagnée d'un index des ouvrages cités et d'un index des noms propres, avec une bibliographie abondante. Le second appendice donne la liste des seules chansons religieuses occitanes : un véritable index des pièces citées, élargi aux différents domaines traités, fondé sur les références qui leur sont données dans les répertoires de Pillet-Carstens revu par Frank pour le domaine occitan, Raynaud revu par Spanke, Mölk & Wolfzettel ou Naetebus pour le domaine français, dans l'édition de Mettmann pour les *Cantigas de Santa Maria*, aurait eu une bien meilleure utilité. Pour finir cette recension, nous ferons quelques remarques[6].

- 82 : l'homogonie du *Dit des alliés* de Godefroy de Paris n'est pas en soi pertinente puisqu'elle est induite par la structure à *coblas unissonans* (qui, précisons-le, était en ce début de XIV^e^ siècle essentiellement associée à la poésie des *puys*) : on ne peut par conséquent y voir une exception véritable au principe d'hétérogonie observable dans les autres pièces en strophes d'Hélinand
- 133 *sq.* : ce paragraphe consacré aux serventois aurait dû faire état des recherches étymologiques d'Y. Malkiel (« The Derivation of Old French *servantois*, Old Provençal *sirventes* », *Medium Aevum* 54, 1985, 272-274)
- 213 : Frank n'a jamais dit (ni nous-même[7]) que *Par vous m'esjau done du firmament* était une « version provençalisée d'une chanson française » ; le romaniste l'ayant écartée, il ne peut, si l'on relit son introduction, qu'entrer dans la catégorie des « pastiches composés "à la manière" provençale », ou dans celle des « pièces provenant de ces régions intermédiaires entre le Nord et le Midi dont les caractéristiques linguistiques sont, pour ce qui concerne la critique textuelle, si fuyants » (Frank, *Répertoire métrique* I, XXII, § 21) ; il ne fait cependant nul doute que c'est dans la première catégorie que Frank aurait rangé ce texte s'il avait jugé utile d'être plus précis, comme la

---

4 Tous ces textes mériteraient une véritable édition critique, ce que l'auteur ne prétendait pas faire.

5 http://irodalom.elte.hu/mezura/

6 Nous ne relevons pas les coquilles et fautes de style qui entachent parfois l'ouvrage, ni les problèmes de typographie bien qu'ils affectent parfois les textes édités (ainsi p. 493 où l'auteur annonce avant n. 47 qu'il indique les abréviations en italique, italique qui n'apparaît pas ; p. 324 et 325, trois cas de retour à la ligne omis : RS1310 : 37-38, RS1287 : 7-8, RS599 : [2-3] ; p. 595-598 : interligne omis entre les couplets ; le refrain est signalé par « RR » p. 311, par un retrait et des caractères gras p. 543, par « Refrain » puis « R » en caractères gras p. 595-597, par « R » en caractère gras p. 600).

7 L'auteur pense en fait à la p. 13 de notre *Architecture lyrique médiévale* (Montpellier, 1989).

démonstration de J. H. Marshall a pu l'établir dans son c.r. de *Französierte Trobadorlyrik* de M. Raupach et M. Raupach (1974), paru dans *RPh* 36 (1983), 83-93, aux pp. 85-86

- 260 : il n'est guère admissible de considérer, comme le fait Wulstan et comme le fit Anglès, que des *cantigas de Santa Maria* puissent être des *contrafacta* de pièces licencieuses : il est beaucoup plus vraisemblable de concevoir l'influence inverse ; dans le cas de *S'anc vos ame* (PC 461,215c), cf. notre réponse à S. Marcenaro pour le c.r. qu'il a donné d'un ouvrage collectif de D. Billy, P. Canettieri, C. Pulsoni et A. Rossell, *La lirica galego-portoghese. Saggi di metrica e musica comparata* (Roma, Carocci editore, 2003), dans la *Revue critique de Philologie Romane,* VII (2006) [paru 2007], 119-127, aux pp. 122-124
- 261 : le rapprochement de *aya* et *alha* nous laisse sceptique
- 295 : l. 16, lire RS83, non RS80
- 334 : l. 7 a.f., lire Gillebert
- 338 : dern. l., corr. « Dame plaine de biauté »
- 366-369 : la liste des imitations religieuses de troubadours contient de nombreuses lacunes, la référence au répertoire de Frank et le nom des philologues ayant signalé l'imitation étant souvent omis ; *Qui la ve en* [non *eu*] *ditz* est un *descort*, non une *estampida* ; RS 935 se trouve dans C 138 et U 91 (non « B_ 138, PB_ 89 ») ; après Topsfield, Chaguinian rapproche la pièce de Bernart de Venzac d'une *canso* de Raimon de Miraval (PC 406,4)[8] ; il faudrait ajouter Cerveri PC 434a,8 que Chaguinian a rapproché d'Arnaut de Marolh PC 30,5[9]. *Par vous m'esjau* (PC 461,42a) n'a rien à voir avec *Pos de chantar* de Guilhem IX : il s'agit d'un *contrafactum* d'une chanson d'Audefroi le Bastart (RS 1534a) que nous avons signalé en 1989[10]
- 372 : l'utilisation des mêmes rimes dans Peirol 366,15 et Perdigon 370,15 cesse d'étonner si l'on observe que les *coblas singulars* (catégorie ici inadaptée) qui les constituent selon Frank sont tissues de liens complexes mais rigoureusement organisés
- 373 : à l'imitation probable de la chanson pieuse de Bernart d'Auriac par Folquet de Lunel, on rappellera que ces troubadours connaissent un autre rapport d'intertextualité formelle, avec les sirventès PC 57,2 et PC 154,6 imités d'une *canso* de Sordel, sur un modèle strophique très proche qui ne diffère que par la disposition des rimes dans les *pedes* (des rimes alternées et non embrassées)
- 378 : selon Gresti, ce n'est pas RS 415 qui a été imitée par Arnaut de Maruelh mais le second qui a inspiré le trouvère anonyme (sinon un inconnu dont la pièce ne nous serait pas parvenue)
- 487 : lire Brioude, non Brionde
- 544 : on corrigera dans la transcription « amaneurs » en « amanevis » (v. 6)
- 546-551 : la liste des pièces de *l'Anticlaudien* présente diverses fautes d'analyse ; n° 1, B 133vB : le premier vers est un décasyllabe ; n° 13, A 26vA, n° 15, C 33v, n° 20,

---

[8] *Les Albas occitanes*, étude et édition par Ch. Chaguinian, transcription musicale et étude des mélodies par J. Haines, Paris, Champion, 2008, 263.

[9] *Op. cit.*, pp. 334-336.

[10] *L'Architecture médiévale* cit., 13.

B 153vA et n° 21, C 36v : le premier vers est un octosyllabe ; n° 18, A 28rB : la n. 16 implique que la strophe est un neuvain (ababbabab) ; n. 16 : certaines pièces sont à écarter, soit RS 371 et 829 qui sont en octosyllabes, et RS 1622 qui mêle octo- et heptasyllabes ; n° 19 B153rA et C35v : l'incipit est un hexasyllabe ; n° 21, B (incomplet) : l'incipit est un heptasyllabe ; n° 23, C 37r : décasyllabes ; n° 24 : le second vers est un décasyllabe de même que le troisième (césure lyrique avec hiatus)

- 573 : la forme du poème d'Arnaud de Villeneuve n'est pas celle de la « danse » (l'auteur pense à la *dansa* des troubadours), mais celle de la *ballata* italienne (cf. P. Larson, « Ancora sulla ballata "Molto à ch'io non cantai" », *Medioevo Letterario d'Italia*, 1, 2004, 51-72, aux pp. 64-67)
- 595 : n° 2 v. 1 Mout ou Moult ?
- 598 : n° 4, supprimer l'accent de « desconfortés » ; la forme de cette chanson doit en fait être rapprochée de celle d'un groupe de chansons anonymes ou d'attribution douteuse (MW 1385, 1386 et 1387) de structure *a*b*a*bb*a*b*a*b, mais ici, la rime *a* n'est pas réalisée ; il faut sans doute redistribuer les vv. 7-8 de la façon suivante : « ainz porteroies en pais/ tribulations pour ce (?)/ honte, doulour *et* mallaise »
- 601 : le n° 767a étant déjà présent dans le répertoire de Raynaud-Spanke, il faudrait attribuer à cette nouvelle pièce le n° 767 bis
- 614 : ajouter H. Spanke, *Eine altfranzösische Liedersammlung, der anonyme Teil der Liederhandschriften KNPX*, Halle, Max Niemeyer, 1925
- 616 : il faut ajouter M. C. Battelli, « Les *chansons couronnées* nell'antica lirica francese », *Critica del Testo* 2/2 (1999), 565-617, auquel renvoie sans nul doute les notes en bas de page 421.

Dominique BILLY

Jaume RIERA i SANS / Pere CASANELLAS i BASSOLS / Armand PUIG i TÀRRECH (ed.), *Bíblia del segle XIV. Èxode. Levític*, Barcelona, Associació Bíblica de Catalunya – Publicacions de l'Abadia de Montserrat (Corpus Biblicum Catalanicum), vol. 3, 2004, CXL + 248 + 248* páginas.

Antoni COLL i CASALS / Pere CASANELLAS i BASSOLS / Pau ALEGRE i NADAL / Carme CAPÓ i FUSTER / Albert ROSSICH (ed.), *Lo Nou Testament. Traducció de Josep Melcior Prat*, Barcelona, Associació Bíblica de Catalunya – Publicacions de l'Abadia de Montserrat (Corpus Biblicum Catalanicum), vol. 38, 2008, CXC + 433 páginas.

Es difícil de entender que hayamos tenido que esperar al año 2004 para disponer de una edición del texto medieval de la Biblia en catalán. Pensemos que fue en las primeras décadas del s. XX cuando surgió un gran interés por el conocimiento y edición de las versiones romances de la Biblia. En los años veinte del siglo XX se publicó el texto castellano de la Biblia de Alba, en los años treinta siguió una parte del texto castellano a partir de mss. escurialenses y en la década de los noventa vieron la luz ediciones de la mayor parte de los manuscritos bíblicos castellanos. Del texto catalán medieval del AT sólo se había publicado en el s. XX el *Càntic dels càntics* (1906). En 1910-1911 J. Gudiol

publicó el texto catalán del Ms. de los *Evangelis del Palau* y en 1970 Th. Montgomery y S. Baldwin publicaron el NT castellano del ms. Esc. I.i.6. Así llegamos al siglo XXI con pocos textos bíblicos castellanos inéditos: el AT Esc. I.i.6 y el NT de BNM 9556, amén de la necesaria revisión de las ediciones más antiguas. En catalán, en cambio, el panorama apenas había cambiado: no teníamos otra edición del AT que la parcial de Foulché-Delbosch de *Ct*. Y no por falta de iniciativas ni de entusiasmo.

Casi 100 años separan los primeros intentos contemporáneos de dar a la luz una edición de los textos bíblicos medievales en catalán del momento en el que se ha publicado el primer volumen de la *Bíblia del s. XIV*. En 1906 R. Foulché-Delbosch leía ante el *Primer congrés internacional de la llengua catalana* el inicio del *Génesis* (*Gn* 1-2,3) y en ese mismo año publicó en Barcelona su edición del *Càntic dels càntics* según lo transmite el Ms. BNF esp. 3. Eran las primeras muestras de una edición propiciada por el *Institut d'Estudis Catalans*, de la que se ocupaba el erudito francés. Se cree que antes de 1914 preparó para la imprenta otros libros (el Pentateuco íntegro y *Josué* probablemente), pero todo ese material se perdió.

Tras alguna otra iniciativa que no llegó a cuajar, la *Associació Bíblica de Catalunya* en 1997 puso en marcha el *Corpus Biblicum Catalanicum (CBCat)*. El proyecto actual es ambicioso, muy ambicioso. No se conforma con editar los textos más antiguos en lengua catalana, sino que en los 42 volúmenes previstos se propone dar entrada a los textos bíblicos catalanes hasta el año 1900 (canónicos, apócrifos o reelaboraciones del texto bíblico, caso de algunos textos poéticos medievales), las traducciones del NT al hebreo realizadas a partir de versiones catalanas y un estudio sobre la historia de la Biblia en latín en la zona catalana entre los siglos IV y XV que conformará el primer volumen del *Corpus*.

Como todo proyecto colectivo de gran alcance tiene sus defectos y sus virtudes y deberá valorarse a medida que se publiquen sus distintas partes. Era evidente que no podían publicarse todos los volúmenes a la vez ni en un período corto de tiempo, puesto que la mayor parte de la investigación es de nuevo cuño y los textos inéditos. Se optó por el orden cronológico: publicar en primer lugar la Biblia del s. XIV, pero dejando como último volumen de esta parte el que es el primero de la Biblia del s. XIV según el orden natural: el que contendrá el estudio general de estas primeras versiones y el texto del libro del *Gènesis*. De este modo, el primer volumen que tenemos en las manos es el que contiene los libros del *Èxode* y el *Levític*, además de una amplia introducción, anticipo de la introducción general prevista.

La presentación firmada por A. Puig i Tàrrech y P. Casanellas delimita el grado de participación y de responsabilidad de los distintos editores en la obra y explica con detalle la historia y prehistoria del proyecto. Concretamente, en este volumen han intervenido A. Puig i Tàrrech como autor del estudio introductoria; la trascripción de los textos es de Jaume Riera i Sans y el aparato crítico, la anotación y el glosario que acompañan al tomo han sido elaborados por P. Casanellas.

En el estudio, Puig i Tàrrech presenta sumariamente los manuscritos en los que se conserva el texto editado (Bibliothèque Nationale de France, esp. 2-3-4 conocido como ms. Peiresc; BNF esp. 5 o ms. Colbert y British Library, Egerton 1526) y analiza la presencia en ellos de dos traducciones: la más antigua, a la que denomina traducción del siglo XIV (*Ex* y *Lv* según los ms. Colbert y Peiresc y *Lv* 2,2-18,2 según Egerton); y la segunda traducción, a la que denomina traducción bíblica incompleta, copiada en Egerton (*Ex* 1,1-*Lv* 1-2,2 y *Lv* 18,2-27,34). Puig i Tàrrech aborda el estudio de ambas

traducciones destacando especialmente la libertad con que el traductor se enfrenta a su texto, las paráfrasis, las glosas, la presencia de binomios para traducir un término latino o las actualizaciones, elementos todos ellos que no son exclusivos de las traducciones bíblicas, sino que están presentes en todas las traducciones de textos de una lengua culta a las lenguas romances.

La traducción del s. XIV combina, según Puig i Tàrrech, la literalidad con la libertad en la versión, y con aportaciones interpretativas que modifican el texto [XX], aunque alguno de los ejemplos citados se deba tal vez a un error en el original. Junto a una interpretación cristiana del AT, se señala la moralización hacia la que apuntan algunos pasajes sobre conductas sexuales (violación de una muchacha, incesto, castigo a los que prostituyen a las hijas). Dedica un apartado a señalar los errores de la traducción: innovaciones o mejoras en el texto obra del traductor, cambios que se justifican por el contexto o la interpretación sintáctica del pasaje (que tal vez no deban ser considerados errores, p. e. *Ex* 1,10 coincidente con las versiones castellanas de Esc. I.i.7 o Alba)[1], confusiones debidas a malas lecturas paleográficas y lo que considera errores claros, que implican modificaciones en la interpretación teológica del texto. Alguno de estos «errores» tal vez no sea otra cosa que el resultado de una tradición peninsular del texto bíblico, ya que se encuentran también en todas las versiones castellanas, incluso en las que traducen desde el hebreo (p. e. *Lv* 1,7).

Para aproximarse al texto latino que está tras esta traducción se consideran únicamente las variantes positivas, no los errores como esperaríamos, y estas «lecciones correctas» no siempre son significativas (presencia o ausencia de una conjunción, errores en los nombres propios, etc.). El texto latino original tendría su base en el texto parisino, con influencia del que transmitieron las vulgatas catalano-lenguadocianas, siendo evidente la presencia de contaminación textual, dado que los manuscritos andaban plagados de anotaciones bíblicas procedentes de otros ejemplares que se incorporaban al cuerpo del texto en copias sucesivas. Es importante señalar que muchas de las anomalías notadas por Puig i Tàrrech en el texto subyacente se encuentran también en la tradición castellana, en especial en los textos vertidos desde el latín (Esc. I.i.4, Esc. I.i.6, Esc. I.i.8: *Ex* 12,50; *Lv* 11,2; 16,20, etc.). Puig i Tarrech considera que en esta traducción existe también influencia del texto hebreo, que el traductor de origen converso conocía tal vez a través de fuentes orales, recurriendo al mismo cuando deseaba mejorar el sentido de la traducción [XXIX]. Su conocimiento del latín era regular, tenía un buen uso de la lengua y evitó los puntos donde podría haber una confrontación teológica entre la interpretación cristiana y la judía. Sin duda, todas estas apreciaciones deberán confrontarse con lo que se desprenda del estudio del resto de los libros [XXXI]. Por el momento, Puig i Tàrrech sugiere que los traductores fueron «laics conversos, que treballaren amb una bona Vulgata com a text base i que dugueren a terme la traducció assessorats potser per diverses persones, tant del món cristià com del món jueu» [XXXIII]. No hay una respuesta concreta sobre quiénes fueron y para quién trabajaron, falta documentación en la que apoyarse, por lo que todas las posibilidades están abiertas: pudo surgir del entorno del rey Pere III (iniciativa «pública»), de los dominicos (eclesiástica) o de algún converso adinerado (privada).

---

[1] Todas las referencias a textos bíblicos castellanos proceden de la base de datos dirigida por A. Enrique-Arias 2008, *Biblia Medieval*. http://www.bibliamedieval.es (consultada en abril de 2009).

La segunda traducción presente en los manuscritos parisinos es la que se llama en esta edición «*Traducció incompleta del s. XIV*» y corresponde al texto de *Ex* 1,1-*Lv* 2,2 y *Lv* 18,2-27,34 según se copia en Egerton. Puig i Tàrrech la describe como caracterizada por su literalismo, por la preferencia hacia soluciones más cercanas a las del texto latino [XXXVIII] y por su rechazo a los hebraísmos; en este punto es de señalar que en las lecturas que hemos contrastado con la tradición castellana, la «*traducció incompleta*» se separa siempre de ellas (al contrario de lo que sucedía con la «*traducció del s. XIV*»). Estas elecciones la singularizan frente a la versión anterior, que se percibía como poco correcta. Los traductores de la «incompleta» buscarían aproximarse a un mejor texto latino, desestimando las lecturas poco documentadas en la tradición. Del examen de estos pasajes se desprende un «lleuger predomini del text catalanollenguadocià sobre el text parisenc» [XXXIX], frente a la tendencia inversa observada en la «*traducció del s. XIV*». Eso sí, también hay que considerar la presencia de contaminaciones: el traductor poseía más de un ejemplar latino o bien manejaba uno con correcciones marginales [XL]. Puig i Tàrrech no considera que esta versión fuera una traducción completa: «És una hipòtesi possible, però no gens plausible» [XLII]; se inclina por un traductor que se cansa de construir un texto nuevo, que es «inconstant i dubitatiu» pero que cuando actúa «se singularitza notablement en relació a la versió anterior» [XLII]. El responsable de esta versión no sería un grupo de traductores, sino un clérigo, «preocupat per oferir una traducció bíblica autèntica» [XLIII].

El análisis de la tradición manuscrita [XLIII-LV] considera los tres testimonios (Peiresc = P, Colbert = C y Egerton = E) y plantea unas hipótesis de trabajo limitadas al estudio de *Ex* y *Le*, que «hauran de ser verificades posteriorment sobre els altres llibres bíblics» [XLIV]. Entre el original de la «*Traducció del s. XIV*» y la copia de P, C y E transcurren unos cien años, mientras que entre la «*Traducció incompleta del s. XIV*» y E mediarían unos sesenta o setenta años. Durante este tiempo han podido producirse muchas copias intermedias, con los subsiguientes errores, lagunas e interpolaciones, no siempre fáciles de explicar. Así pues, a partir de un texto bíblico de base parisina, pero con influencia de las vulgatas locales se elaboraría el original de la «*Traducció del s. XIV*» que sufriría una revisión que se denomina P_1. Sus modificaciones son pequeñas pero empeoran el texto oscureciéndolo y tanto P como C heredan sus intervenciones. C, por su parte, «depèn de P en un estadi intermedi» [XLIX], en el que sufrió otra revisión, denominada C_1, que lo convierte en un testimonio más fiable, puesto que sus intervenciones suponen un reajuste del texto a partir del de la Vulgata [LIII] y mejoran el texto en opinión de Puig i Tàrrech.

Para la «*Traducció incompleta del s. XIV*» sólo contamos con el testimonio de E, un manuscrito muy correcto, al que no afectó la intervención de P_1, y tampoco se encuentran en él las lagunas que menudean en PC. Según Puig i Tàrrech, «El conjunt de E, doncs, és millor, perquè l'original del qual es copia és de bona qualitat» [L]. Aporta como innovaciones una división de capítulos singular en el *Ex*, sin correspondencia con otras fuentes. La actualización lingüística que se advierte se atribuye al último copista de esta versión, el «March» que firma el colofón de E en 1465.

Aquí termina la intervención de Puig i Tàrrech, dentro de la división del trabajo que se han impuesto los editores del volumen. En el capítulo II se inicia la intervención de P. Casanellas y de J. Riera. La transcripción de los textos ha sido realizada por J. Riera i Sans, con el rigor con el que acostumbra a rubricar sus trabajos. El texto ha sido revisado profundamente, tal y como lo evidencian las enmiendas señaladas en la fe de erratas. Hasta donde nos ha sido posible verificar la transcripción de Riera con los originales

(no faltan las indicaciones de cambio de columna que permiten acudir siempre que se desee a los originales para controlar la disposición de un pasaje), el trabajo se demuestra impecable.

P. Casanellas ha llevado a cabo la última parte del trabajo de edición: la anotación y el glosario. El glosario se ha situado tras la bibliografía (sumaria y rigurosa), como primer apéndice [LXXV-CXXXVI]; tiene como función ayudar a la comprensión del texto bíblico, recogiendo aquellos términos no documentados en los diccionarios generales, que lo están en significados distintos, o que han caído en desuso. Un lector habituado a los textos medievales puede conocer perfectamente el significado de buena parte de estas formas y considerar su presencia más que excusable en el glosario (y un buen número de ellas lo son, sin duda), pero existen casos en los que la entrada es pertinente para un buen entendimiento del texto, tanto para un lector especializado como para un lector culto que sin ser un especialista quiera acercarse al texto bíblico. Este glosario sigue la tradición acrisolada en las ediciones de textos catalanes antiguos, que se cerraban con pequeños glosarios, que tan útiles han sido para el trabajo de los lexicógrafos. Es un avance del índice general de términos que acompañará a la edición de la Biblia y que, limitado a *Ex* y *Le*, puede consultarse ahora en la URL http://www.abcat.org/cbat (vid. apéndice II).

En el apéndice III, dedicado a las abreviaturas, consta un apartado destinado a los símbolos empleados en el texto y las notas [LXVIII], que sería de gran utilidad si se hubiera reproducido también en un punto de libro para manejar a lo largo de la lectura. El último de los apéndices contiene la correspondencia entre la numeración de los libros bíblicos según la Vulgata y según el texto hebreo, cuyas discrepancias son fuente de más de una confusión en los estudios dedicados a traducciones bíblicas.

Para la presentación del texto se ha escogido el planteamiento de la edición sinóptica, de larga tradición en las ediciones bíblicas, con el texto dispuesto a cuatro columnas. En la primera se recoge el texto latino de la conocida como Vulgata Stuttgartiense, cuyo aparato se ha completado con las lecturas procedentes de un grupo considerable de vulgatas catalano-languedocianas, aportación que no es de menor calado que la edición anotada del texto catalán y tras la que están la tenacidad y los amplios conocimientos filológicos de P. Casanellas. En el resto de columnas se distribuyen las transcripciones de los tres manuscritos catalanes mencionados: Peiresc, Egerton y Colbert. La disposición en paralelo al texto latino permite la rápida comparación entre el texto latino subyacente y sus resultados en romance, dispuestos en la doble página que el lector tiene ante sus ojos. Para facilitar las referencias, la página de la derecha lleva el número que le correspondería y la de la izquierda el mismo seguido por un asterisco (p. e. *Ex* 1,1-10 se lee en las págs. 2-2*). En la edición del texto catalán se han seguido las normas habituales en las ediciones de obras catalanas medievales, las de «Els Nostres Clàssics», fundamentalmente, y en el apartado «Criteris de edició» se da una explicación detallada y muy rigurosa de estos criterios [LVII-LVIII].

El aparato crítico de esta completa edición consta de cuatro secciones, dos correspondientes al texto latino: (S) para el de la Vulgata Stuttgartiense, (C) para las vulgatas catalanas y otras dos al texto catalán: (a) para las enmiendas al texto y (n) para su anotación. Este último apartado acoge comentarios relativos a las relaciones entre los distintos testimonios y versiones, señalándose entre otros particulares los pasajes mal traducidos (p. e. *Ex* 4,9), los que se apartan de la Vulgata (*Ex* 22,13), las palabras

empleadas con sentido distinto al presente en los diccionarios de referencia (*Lv* 4,9), etc., aludiéndose al texto hebreo (*Lv* 16,2) o a las interpretaciones targúmicas (*Ex* 22,8) si es pertinente. En la anotación P. Casanellas aporta su experiencia como biblista y sus amplios conocimientos del latín y del hebreo bíblicos. Alguna nota puede considerarse excesiva, pero no puede objetarse en modo alguno que se esquiven pasajes difíciles, siendo los cuatro aparatos de notas, en su conjunto, de una gran riqueza.

El mayor defecto de esta edición de la *Bíblia del s. XIV* es que no tengamos aún sobre la mesa el resto de los volúmenes. Los textos de *Ex* y *Lv* son una muestra del excelente trabajo que está por llegar. Desafortunadamente, no se están cumpliendo los plazos que habían previsto sus promotores y aún no ha aparecido ningún otro volumen del texto del s. XIV. Lo que está fuera de duda es la continuidad del proyecto: están en preparación otros 13 volúmenes del texto de los siglos XIV y XV y en 2008 se ha publicado el que es el volumen 38 del *Corpus Biblicum Catalanicum*: la edición del texto catalán del NT según la traducción realizada en el s. XIX por Josep Melcior Prat.

Esta edición de *Lo Nou Testament* se ha planteado del mismo modo que la de la Biblia del s. XIV, con la colaboración de un grupo de investigadores que han compartido la responsabilidad de llevarla a buen puerto. Se ha hecho cargo de la transcripción del texto Antoni Coll, firman el estudio introductorio Pau Alegre, Carme Capó, Antoni Coll i Pere Casanellas, el glosario es de Antoni Coll y Pere Casanellas y ha sido revisado por Albert Rossich. P. Casanellas es el responsable de la anotación del texto y, lo mismo que en el volumen del *Ex* y *Lv*, su amplia formación filológica imprime un sello de rigor; la presencia de este investigador en los dos volúmenes hasta ahora publicados del *CBCat* les dota de unidad.

El estudio introductorio se ocupa de la vida y obra de Josep Melcior Prats y de su relación con la Sociedad Bíblica Británica y Extranjera (BFBS), del proyecto que ésta impulsaba para publicar la Biblia en lengua catalana y de su abandono tras recibir una carta que desestimaba su utilidad: «El mateix dia que el Subcomitè Editorial acusava recepció de Levític i Nombres, és a dir, el dia 12 de setembre del 1833, també acusava recepció d'una carta d'un corresponsal anglès que feia saber que un amic seu espanyol li escrivia des de Bordeus sobre la necessitat de fer la versió catalana de la Bíblia: la considerava innecessària, argumentant que tots els catalans capaços de llegir sabien llegir tan bé o millor el castellà que el català» [CI]; esta opinión fue suficiente para que la BFBS decidiera no imprimir nada más que el NT en catalán.

En la introducción se detallan los criterios de edición, las características del aparato crítico y de la anotación, concordantes con las del volumen antes comentado, lo mismo que el glosario; el vocabulario completo puede consultarse en la URL http://www.abcat.org/cbat. La bibliografía se limita a las obras citadas (sean manuscritas o impresas), no pretende ser exhaustiva. Cambia la distribución del texto respecto del volumen del AT reseñado: aquí el texto del NT se presenta a dos columnas, sin ofrecer en paralelo el texto latino subyacente. Para la edición se ha tomado como texto base el de la tercera reimpresión (1836), última realizada en vida del traductor y se señalan las variantes, a menudo reducidas a cuestiones gráficas, de las ediciones de 1832, 1835, 1888 y las del ms. C (Cambridge, Bible Society, BSMS, 120), autógrafo del traductor que recoge sólo una parte del texto [XCII].

En suma, tenemos delante dos volúmenes de una empresa de largo alcance. Su interés y utilidad están fuera de dudas y ambos han sido resueltos con rigor. Cada editor escoge

un criterio para organizar su trabajo y, en este caso, todas las decisiones editoriales y las que marcan las características de la anotación o del glosario están perfectamente definidas en la introducción y se siguen al pie de la letra. Esperamos disponer pronto del resto de los volúmenes del *Corpus Biblicum Catalanicum*.

Gemma AVENOZA

Luis M. GIRÓN-NEGRÓN / Laura MINERVINI, *Las Coplas de Yosef. Entre la Biblia y el Midrash en la poesía judeoespañola*, Madrid, Gredos (Biblioteca Románica Hispánica IV, TEXTOS, 29), 2006, 390 páginas.

Ésta es sin duda alguna una obra excelente: por su interesante contenido, por la cuidada presentación bilingüe del texto aljamiado y su transcripción, y por la calidad científica de los investigadores responsables de su edición, estudio y aparato crítico. El prólogo nos revela en apretada y clara síntesis la intención y la finalidad de la obra: el estudio y edición de las venerables *Coplas de Yosef*, un acercamiento histórico-literario al poema medieval, sus paralelos literarios, aspectos lexicográficos y fuentes religiosas, junto a la valoración filológica y lingüística de las fuentes tanto manuscritas como impresas de esta «joya de las letras hispánicas» [9] del legado judeoespañol con una proyección fecunda y exquisita en la diáspora sefardí, sin olvidar las profundas interrelaciones que se pueden descubrir en el plano de la lengua con el castellano bajomedieval.

Aunando los esfuerzos, en un principio por separado, sobre el manuscrito Neofiti 48 (V), del siglo XV, conservado casi íntegro en los fondos de la Biblioteca Apostólica Vaticana, ambos estudiosos llevan a cabo la rigurosa y exhaustiva recopilación de toda la tradición manuscrita e impresa del poema, su inserción dentro de las diversas tradiciones histórico-literarias – «la exegética panjudía, la josefina medieval, las letras castellanas premodernas, la literatura sefardí» [10] –, y su dimensión prosódica, estilística y crítico-literaria. Tales contenidos conforman el primero de los dos estudios introductorios. En el segundo se aborda el análisis de la lengua del poema del manuscrito-base vaticano en sus aspectos gráficos, fonéticos, morfosintácticos y léxicos, «todo enmarcado sistemáticamente por su apreciación comparada a la luz de la dialectología iberorrománica premoderna y la historia multisecular del judeoespañol en sus variantes» [10].

A tan minuciosos y precisos estudios siguen la edición del texto en aljamía hebrea [124-193] y su correspondiente transcripción en caracteres latinos, el aparato crítico que recoge todas las variantes del ms. V y un magnífico *corpus* de notas que pretende, por una parte, «una comparación minuciosa con su fuente bíblica y las reelaboraciones exegéticas que lo vertebran» [10], respaldadas por referentes hebreos, judeohelenísticos, árabes y latinos; sin escatimar «glosas aclaratorias sobre problemas textuales y aspectos lexicográficos con referencias continuas a otros paralelos iberorrománicos» [10], y por otra parte, selectas calas «sobre rasgos estilísticos, prosódicos y demás aspectos literarios» [10]. El estudio y la transcripción de todos los fragmentos conocidos dispuestos en tres apéndices con sus correspondientes aparatos críticos [327-363], incluyendo dos textos fragmentarios hasta ahora inéditos, así como el que editara González Llubera en 1935, el único testimonio medieval de la fecunda literatura josefina, completan tan ejemplar estudio sobre *Las Coplas de Yosef*, cuyo asunto, la vida del patriarca José, que gozó de una larga tradición literaria en la España medieval, fue tema muy estimado tanto por judíos y cristianos como por musulmanes.

Dentro de los innegables méritos que tiene esta nueva y completa edición del afamado poema quiero resaltar su gran aportación al campo de la romanística, al revelar al especialista en literatura medieval castellana – y no sólo al interesado lector de nuestra historia literaria – su dimensión midrásica, ese estilo de interpretación judía que comprende un vastísimo *corpus* de comentarios rabínicos sobre la Biblia hebrea, al que sólo un hebraísta puede acceder, rastrear y relacionar con la dimensión narrativa agádica de la literatura hebrea sobre historias y personajes bíblicos.

Y sin menoscabo alguno de la gran validez de este concienzudo estudio crítico-literario, conviene hacer unas pocas observaciones por si en su momento resultan de utilidad a la hora de elaborar una segunda edición. La primera observación tiene que ver con la transcripción de alguna letra hebrea, como la del 'tet' sin punto diacrítico inferior [32]. La segunda está relacionada con la acentuación del apellido *Meliá* [379], cuando en realidad hay que suprimirlo. La tercera se refiere al empleo de palabras o sintagmas un tanto forzados y chocantes, como *examinación* [16], *coautor boricua* [11], *la España premoderna* [18], el machacón empleo de *abocarse*, y el uso de *era común* como si hubiera algún escrúpulo cristológico. La cuarta y última observación recoge esas expresiones, desde mi punto de vista, no muy acertadas ni precisas de *clerecía rabínica* [47], y *clérigo rabínico* [47] en el caso de Sem Tob, tan sólo por emplear en un escaso número de obras – los *Proverbios morales*, las *Coplas de Yosef*, la *Lamentación del alma ante la muerte*, *El pecado original*, y el planto *¡Ay, Iherusalem!* –, variantes métricas de la cuaderna vía, verso propio del Mester de Clerecía. Clérigo y rabino, iglesia y sinagoga, no son sinónimos, y su combinación y mezcla confunden más que aclaran. No vendría mal matizar estos conceptos pensando sobre todo en el lector no familiarizado con la cultura y religión judías.

Obra, en fin, de gran calidad científica y de obligada consulta, vaya pues, nuestra más sincera felicitación.

Mª. Fuencisla GARCÍA CASAR

Portraits de troubadours. Initiales du chansonnier provençal A (Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. lat. 5232), publiées par Jean-Loup LEMAÎTRE et Françoise VIELLIARD, avec la collaboration de L. Duval-Arnould et le concours du Centre Trobar (« Studi e Testi », 444), Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2008, LIII + 126 pages.

Cet ouvrage fait suite à un premier volume consacré aux miniatures des chansonniers *IK* dans le cadre d'une heureuse initiative du Centre Trobar mis en place en 2001 par le Conseil général de la Corrèze, visant à constituer un corpus des lettres historiées illustrant les chansonniers de troubadours. Ces deux volumes renferment la quasi-totalité de ces miniatures, les huit vignettes de *trobairitz* du chansonnier *H* étant également reproduites dans le présent. Ces miniatures étaient connues des rares spécialistes qui se sont intéressés de près aux mss, mais la plupart des philologues n'ont eu accès qu'à peu d'entre elles, à travers des reproductions de qualité souvent médiocres, carences auxquelles ce projet entend précisément remédier, avec un résultat à la hauteur.

L'introduction de F. Vielliard présente la structure du chansonnier qui procède à un classement par genres perturbé au moment de la reliure des cahiers, avec une hiérarchie

des troubadours en trois rangs selon le nombre de pièces recueillies et la consécration ou non d'une représentation. La *vida* des dix troubadours de second rang (non illustrés d'une lettre historiée) fait l'objet d'une transcription [XXIV *sq.*]. Le ms. lui-même est décrit par L. Duval-Arnould (description physique, contenu, histoire) qui apporte une précision utile sur l'interprétation de la mention relative à son premier possesseur identifié, Marco Barbarigo, où *condam domini Francisci* est à interpréter comme « fils de feu le seigneur Francesco », non « autrefois au seigneur Francesco » [XXXVI]. J.-L. Lemaître a contribué avec une présentation des instructions données en marge du chansonnier suivie d'une description des différentes initiales, souvent complétée d'une description plus succinte des représentations données dans *IK*. Une table de concordance entre les trois chansonniers apparentés *AIK* vient clore cette section consacrée à l'étude du corpus, sous un titre du reste qui diffère complètement de celui retenu pour la table des matières.

Il nous semble bon ici d'ajouter une précision à l'introduction de F. Vielliard à propos de la place faite à Bertran d'Alamanon dans la section consacrée aux *cansos* [XXII-XXIII] : pour bénéficier du traitement des troubadours de premier rang, ce troubadour n'en a pas moins une lettre historiée de taille plus réduite, puisque celle-ci figure en regard de quatre lignes seulement au lieu de sept habituellement, ce qui signale à nos yeux clairement un caractère de subordination : comme le signale naturellement F. Vielliard, Bertran n'est représenté dans la section des *cansos* que par son *planh* sur la mort de Blacatz, anomalie qui s'explique par la précession de celui qu'en fit Sordel, copié à la suite des quelques *cansos* de ce troubadour réunies dans cette section du chansonnier. Cette question de la taille des lettrines est également négligée par L. Duval-Arnould [XXXV] : on aurait en effet aimé le voir préciser que les miniatures sont ordinairement, sans considérer l'appendice éventuel constitué par la hampe des P (n° 14) et Q (n° 27 et 30), au regard de sept lignes, et que seules sept lettrines, sur un total de 45, sont sur huit lignes (n° 1, 12, 19, 31, 32, 33 et 36), alors que trois sortent de ce canon, à savoir celle précisément de Bertran d'Alamanon, plus celles des deux *trobairitz* (qui se succèdent dans le ms. sans pour autant terminer la section des *cansos*) qui sont sur six lignes, ce qui indique là encore un caractère de subordination dont on ne peut que penser qu'il repose sur un critère sexiste. Ces précisions ne sont pas davantage données dans l'article consacré par J.-L. Lemaître aux instructions données aux miniaturistes, où il est seulement question d'« une hauteur moyenne de 7 à 8 lignes » [XL], et la description de chaque initiale historiée [XLI *sq.*] ne donne pas de précisions sur cette donnée, sauf pour Bertran d'Alamanon (n° 26) et en partie pour Bernart de Ventadorn (n° 14) à propos de la hampe du P de la première chanson transcrite (où il faut du reste lire « 13 lignes » et non « 10 »).

Cette édition accompagne chaque image de la *vida* du troubadour représenté lorsqu'elle a été effectivement copiée dans l'espace réservé, ce qui est le cas le plus fréquent, donnée en vis-à-vis lorsque sa dimension le permet, suivie des références à l'édition de Boutière-Schutz et à celle de Favati, avec indication de l'édition la plus récente des œuvres du troubadour ; lorsque celle-ci est d'un moindre intérêt, l'édition critique plus ancienne est rappelée, avec parfois de une à trois études. Contrairement au premier volume qui reproduisait directement le texte de Boutière-Schutz, le texte est donné d'après une nouvelle lecture de *A*. Aucune traduction ne les accompagne, ce qu'on peut d'autant plus regretter que le public visé n'est sans doute pas exclusivement la communauté savante, alors que le sirventès du Roi Richard donné en entier en ancien français (copié dans le ms. dans l'espace réservé à la *vida*) est lui-même accompagné d'une

traduction[1] [90-91]. Selon l'introduction [xxx], le texte n'a pas été amendé, des notes éclaircissant les fautes éventuelles, mais on peut relever quelques entorses à ce principe, où le texte a bien été amendé, tandis que la note indique la forme erronée du ms. [8, 12]. On regrettera que ne soit pas donnée la liste des pièces de chaque troubadour considéré dans la partie qui lui est consacrée par le chansonnier, et que l'incipit de la pièce dont la lettrine est le début ne soit pas indiqué.

Outre une bibliographie, l'ouvrage est complété de tables : table alphabétique des troubadours, table des noms de lieu et de personne, table des principales matières figurées sur les lettrines et table des manuscrits cités. L'ensemble forme un document de travail du plus haut intérêt dans le domaine iconographique, et l'on ne peut que féliciter et remercier les concepteurs du projet pour une contribution importante dans la diffusion de ce précieux patrimoine. Nous terminons sur quelques remarques ou précisions.

- XII : *La Fleur inverse* de J. Roubaud est donné comme « la présentation la plus stimulante des troubadours », mais un renvoi à *La Poésie lyrique des troubadours*, pour ancien que soit l'ouvrage, ne nous aurait pas semblé déplacé
- XVII : *I Trovatori nel Veneto e a Venezia* est depuis paru sous le titre *I trovatori nel Veneto e a Venezia*, Atti del convegno internazionale - Venezia, 28-31 ottobre 2004, a cura di G. Lachin, Presentazione di F. Zambon, Roma-Padova, Editrice Antenore, 2008 (Medioevo e Rinascimento veneto, 3)
- XXII et *passim* : *Alvernhe* est systématiquement écrit *Alvernha*
- XLI *sq.* : on relève un certain nombre de divergences dans la transcription des noms des troubadours par rapport à la section des « portraits » qui constituent le corps de l'ouvrage, où la forme concorde le plus souvent avec la table des « portraits » [LV-LVI] et la table alphabétique [107-108] : *Marcabrus*/ *Marcabruns* (n° 3), *Helyas*/ *Helias* (n° 7), *Gaucelm*/ *Gaucelms* (n° 12), *Bellenoi*/ *Belenoi* (n° 23), *Leidier*/ *Ledier* (n° 29), *Richartz*/ *Ricartz* (n° 37), *Castelloga*/ *Castelloza* (n° 39), *Berguedan*/ *Bergedan* (n° 43) ; la première forme est sans doute le plus souvent l'erronée, mais elle se retrouve dans les deux tables pour le n° 23 et dans la table alphabétique pour le n° 7
- 4 : l'édition, certes moins bonne du point de vue philologique mais qui n'est pas dépourvue d'intérêt de R. V. Sharman (*The Cansos and sirventes of the troubadour Giraut de Borneil : a critical edition*, Cambridge etc., Cambridge University Press, 1989) méritait d'être mentionnée
- 8 : dans la bibliographie, il faut lire : *El trobar « envers »*, non *en vers* (Milone 1998)
- 26 : on préférera maintenant à l'édition italienne de L. Rossi celle, française, du même auteur, qui en est la refonte, enrichie du glossaire exhaustif de H.-R. Nüesch : Cercamon, *Œuvre poétique*, éd. critique, Paris, Champion, 2009 (*Cfma*, 161)
- 28 : précisons que le *Bernard de Ventadour* de M. Lazar a bénéficié d'une reproduction en fac-similé par l'association Carrefour Ventadour en 2001 (carrefour@ventadour.net), avec un préambule de G. Brunel-Lobrichon qui fournit des compléments bibliographiques dont une note brève précise l'intérêt
- 64 : on peut à présent consulter l'édition de P. Di Luca, *Il trovatore Peire Bremon Ricas Novas*, Modena, Mucchi, 2008

---

[1] Qui eût du reste mérité une relecture formelle : *je vous promet, s'il font.*

- 76 : l'apparat donne *chan* comme faute pour *chans*, mais il s'agit d'une troncation de *chansos* (*dire en sas chan*) ; il n'y pas de § 13 dans Boutière-Schutz où le texte figure en note au § 12
- 90 : l'espace réservé à la transcription de la *vida* du Roi Richard serait de 25 lignes de réglure, mais il est question de 36 lignes p. XXVIII.

Dominique BILLY

François SPALTENSTEIN / Olivier BIANCHI (ed.), Martin STEINRÜCK / Alessandra LUKINOVICH (dir.), *Autour de la césure*. Actes du colloque Damon (3-4 novembre 2000), Berne *et al.*, Lang (Echo, Collection de l'Institut d'Archéologie et des Sciences de l'Antiquité de l'Université de Lausanne), 2004, XXIII + 215 pages.

Dans leur avant-propos, A. Lukinovich et M. Steinrück évoquent la difficulté d'appréhender la notion de césure dans la poésie antique [23-30] : celle-ci tombe en effet généralement à l'intérieur d'un pied, et constitue davantage un facteur d'union que de désunion ; une autre difficulté réside dans l'existence parallèle des ponts ; une troisième encore des différentes structures métriques en cause qui nécessiteraient une véritable mise à plat. Les différences liées aux langues sont naturellement évoquées, mais l'essentiel des contributions concerne la versification grecque, seul l'article de F. Spaltenstein portant sur le latin (saturnien) [95-107]. L'ouvrage donne une annexe de taille avec la refonte des tables statistiques d'O'Neill relatives au positionnement des mots dans l'hexamètre selon leur structure métrique [135-215].

La réflexion que la philologie ancienne peut mener sur cette question aussi vaste qu'épineuse ne peut laisser le romaniste indifférent, bien que les versifications en langue romane soient très éloignées de la poésie antique, en particulier du fait de la perte de la quantité. Nous nous étonnerons pour notre part de ce que la question de la différence fondamentale entre deux types de césures, soit celle de l'hexamètre dactylique et celle du pentamètre dactylique pourtant tous deux associés dans le distique élégiaque, ait été éludée. Celle du pentamètre n'est pourtant pas fondamentalement différente de celle de ce que nos collègues hispanistes ou italianistes ont coutume d'appeler des *versos compuestos* ou *versi composti*, et que les versificateurs français ou occitans ont pu connaître au moyen âge, alors que, *mutatis mutandis*, celle de l'hexamètre partage certaines de ses caractéristiques avec l'*endecasillabo* italien et ses diverses imitations.

Si l'ouvrage intéresse le romaniste, c'est davantage par la présence inattendue d'un article consacré à la prosodie du vers français : « L'analyse informatique du rythme de la parole : pertinence pour l'étude de la césure en métrique », de B. Zellner Keller, O. Bianchi et E. Keller [109-33]. L'objectif des auteurs est l'étude des structures rythmiques de la prose et de l'alexandrin. Basée sur l'analyse instrumentale de la parole avec une expérience de lecture spontanée ou préparée de textes composites, mixant prose et vers en des dispositifs présentant ou non les caractéristiques typographiques du vers, cette étude qui s'inscrit dans un projet plus vaste fournit des observations intéressantes, même si les travaux du Laboratoire « Parole et Langage » de l'Institut de phonétique d'Aix n'ont pas semblé devoir retenir l'attention des auteurs.

Dominique BILLY

RICHARD DE FOURNIVAL, *Le* Bestiaire d'Amour *et la* Response du Bestiaire, édition bilingue, publication, traduction, présentation et notes par G. Bianciotto, Paris, Champion, 2009, 414 pages.

Richard de Fournival fut un des grands intellectuels du milieu du 13e siècle. Fils d'un médecin de Philippe Auguste, également astrologue, demi-frère de l'évêque d'Amiens, sa ville natale, où il effectua l'essentiel de sa carrière de clerc de haut niveau, auquel des bulles pontificales accordèrent le droit d'exercer la chirurgie, il fut aussi chancelier de l'église de cette ville. Possesseur d'une riche bibliothèque, qui fut à la base de la bibliothèque du Collège de Sorbonne, il a laissé une œuvre variée, écrite en latin et en français. On trouvera rassemblées ici [15-27] les informations les plus actuelles sur sa vie et sa culture.

De fait, l'auteur français n'était pas inconnu ; le *Bestiaire d'Amour* et la *Réponse de la Dame* furent édités par Hippeau dès 1860. Et surtout C. Segre leur avait consacré, en 1957, une thèse admirable débouchant sur une édition critique, fondée sur les 17 mss connus (auxquels 5 se sont depuis ajoutés), rigoureusement classés. La vingtaine de chansons du trouvère fut éditée par P. Zarifopol, en 1904, puis par Y. G. Lepage, en 1981, et l'on sait que depuis plus d'une décennie R. Crespo réédite l'une après l'autre chacune des chansons, essentiellement dans la *Romania*. Tous ces efforts, et en particulier ceux de Segre et de Crespo, ont mis en lumière les facettes multiples de l'œuvre de Richard. En outre, ces dernières années des travaux importants ont renouvelé en profondeur nos connaissances sur les Bestiaires et sur Richard.

G. Bianciotto a donc entrepris de donner à lire le *Bestiaire d'Amour* et la *Response du Bestiaire*. L'introduction de son édition est d'abord une synthèse personnelle des travaux antérieurs, connus et jugés directement, auxquels GB apporte aussi quelques enrichissements. Le fait ne concerne pas seulement l'histoire littéraire, où la place de Richard se trouve sérieusement revalorisée, mais a des conséquences aussi pour l'examen de la tradition manuscrite. Les deux innovations majeures par rapport aux travaux de Segre, qui restent fondamentaux pour l'étude des sources, sont la place respective de l'œuvre de Richard en face de la version longue du *Bestiaire*, attribuée (à tort) à Pierre de Beauvais, et en face du *Bestiaire d'Amour en vers*, attribué (à tort) à Richard. Dans les deux cas, c'est incontestablement le texte de Richard qui est la source d'œuvres secondaires. En conséquence loin d'être à la fin d'un cycle, son *Bestiaire d'Amour* ouvre au contraire une voie nouvelle, d'où le succès qu'il a rencontré[1]. La *Response* est aussi la preuve du succès du *Bestiaire* et l'édition des deux textes ensemble, comme l'avaient fait Hippeau puis Segre, est pleinement justifiée.

Pour l'édition du *Bestiaire*, il ne pouvait être question de refaire le travail admirable de Segre. Mais à partir du classement de son prédécesseur, GB a choisi de donner la parole à la famille β, avec des arguments probants, à savoir l'homogénéité de cette famille et la qualité du ms. de base, A, le BnF 25566, ms. arrageois qui contient le *Jeu de saint Nicolas* de Jean Bodel, les œuvres d'Adam de la Halle, les *Congés d'Arras*, et qui peut être contrôlé

[1] On me permettra d'ajouter une autre preuve de l'influence du *Bestiaire d'Amour*. « Comme il soit ainsi que amours n'ait ne val ne tertre, ains soit ainsi onnie comme mers sanz onde » du *Roman de Cassidorus*, éd. J. Palermo, p.55, §50, reprend textuellement l'image du *Bestiaire* 33, 17 « en amors n'a ne val ne tertre, et est aussi onie comme mers sans ondes ».

par trois autres mss de bonne qualité [95-112]. En outre A est un des 4 mss qui contiennent la *Response* et c'est lui que Segre avait choisi pour éditer ce texte. Dans ces conditions, les choix éditoriaux paraissent impeccables ; reste cependant le cas du dernier ms. découvert, qui pourrait être aussi le plus ancien, et dont une édition est prévue [100-101].

La langue du ms. de base est soigneusement décrite [114-125]. Le vocabulaire « dialectal » est aussi relevé [124], mais on aimerait que les mots relevés soient un peu commentés. On y trouve quelques mots régionaux. D'abord ceux de Richard de Fournival, repris par l'auteur de la *Response* :

chuigne, chongne "cigogne" (mais pourquoi manque *choinne* 32, 14 ?), *choingnos* "cigogneaux" (mais pourquoi manque *chingnos* 32, 16, qu'il faudrait d'ailleurs justifier[2] en face d'un *chuignos* (cf. Gdf 2, 131c et FEW 2, 665b), qui aurait le même nombre de jambages ?). Le caractère régional des résultats phonétiquement attendus de CICONIA mérite d'être prouvé. Le FEW 2, 665b donne les matériaux les plus convaincants ; il a seulement le tort d'ouvrir son paragraphe par « afr. *soingne* », qui devrait se lire « achamp./abourg. *soi(n)gne, souygne, çoingnes, cioigne* Chace OisM ». Pour le reste il est clair que le type héréditaire couvre au Moyen Âge une aire qui occupe la Flandre[3], l'Artois[4], la Picardie[5], la Champagne[6], la Bourgogne[7], la Lorraine[8] et la Franche-Comté[9]. Si la forme *chuingne* est normale en picard, flamand ou artésien, on notera la variante à vocalisme radical en *-o-*, qui est plus spécifique de l'Est

crisnon "grillon", avec une seule référence (les autres sont à chercher au glossaire), qui semble être donné par la plupart des mss, mais on pouvait aussi signaler les deux

---

2 Interrogé sur l'hésitation entre la graphie du texte *chingnos* (p. 254 l. 2) et celle de l'apparat *chuignos* (p. 353 l. 2), GB a bien voulu me préciser que son ms. de base donne incontestablement la lecture *chingnos* (« le jambage *i* est clairement accentué (comme partout dans le ms.), et la lecture *n* du double jambage est très nette »). Mais alors la présence conjointe dans le même passage (32, 15-17) des graphies *choinne* (var. *ceoigne, chuigne, ciuwigne*), *chuingne, chingnos* (var. *ceoingnaz, chuignos, ciuwignos*), *chuingnot* et plus loin des graphies *chongne* (var. *chuigne, çuigne*) et *choingnos* (94, 1-2) fait ressortir le caractère isolé de ce *chingnos*, et ce d'autant que Gdf 2, 131c ne donne pour le diminutif que des graphies *cuignons, chuignot, chuignos* et que, plus généralement même, *chuigne* n'offre des graphies en *i* seul que dans le lorrain du 15e siècle (*si(n)gne* Dex ds FEW 2, 665b). Dans ces conditions, je suggérerais à l'éditeur de souligner en note le caractère incongru de *chingnos*, qui pourrait être une faute de plume pour *chuignos* (par mélecture de son modèle pour un mot rare) ou *chuingnos* (par omission du *u*), appuyée éventuellement par le mot *c(h)isne* "cygne" et dérivés, beaucoup plus usité.

3 *Chuine* GlDouaiR 310, *chuïne* JacAmArtK 1646, *chuïne* ProvAlainH 229, *chuisnes* DialFrFlamG 1, 12, *chuyn(n)e* ds ZrP 46, 250 (var. des mss G et St).

4 *C(h)uignes* BibleGuiart ds DuvalLectures 47, 83 et 88 cf. GdfC 9, 89b.

5 *Couine* (var. *chuingne*) AldL 132, 6, *cuyne* GlLilleS, *çuines* Hist. des Emp. de Gdf 9, 89b (= version de la Chronique de Baudouin d'Avesnes).

6 Achamp. *soongne* ds FEW 2, 665b.

7 Abourg. *cyoingne* ds FEW 2, 665b.

8 Alothr. *si(n)gne, solgne* ds FEW 2, 665b.

9 *Cyoigne* YsLyonF 1154, 1166, 1171 = alyon. (ca. 1300) ds FEW 2, 665b.

autres formes picardes qu'on lit dans les variantes (la variante graphique *crignon* H 4, 16 etc... et la variante lexicale *crinçon* B 49, 2 et 50, 1), ainsi que la forme française *gresillon* C 4, 16

espés "pivert"[10], qui paraît bien être originellement picard, mais s'est étendu aussi en Normandie à partir du 14e s. à en juger par le FEW 17, 176ab, cf. aussi DMF *espec* et *épeiche*.

Deux autres mots ne sont que dans la *Response* :

destravé[11] "qui a perdu la tête"[12] (avec un point d'interrogation, peut-être superflu), pour lequel il faut prendre en considération TL 2, 1786, 11-17 : VengAl [de Gui de Cambrai] et Sone [pic.], ainsi que FEW 17, 640a : « afr. mfr. *destravé* adj. "déréglé, troublé" (13 jh., Gdf [= BestAmResp et Sone] ; VengAl ; SJeanEv [d'Henri de Valenciennes, v. RLiR 68, 335-358 ; le mot se lit dans un passage qui n'est que dans un seul des trois mss, mais dont il n'y a pas lieu de douter de l'authenticité v. NM 45, 38-4.] ; GillMuis), "déréglé, débauché, désordonné, troublé" (16 jh., Gdf ; Hu) ». Une fois écartées les attestations du 16e s.[13], qui manifestent un rapprochement avec un *destravé*, antonyme d'*entravé*, dont il est alors difficile de le distinguer (cf. aussi FEW 6, 3, 138b), les attestations médiévales se localisent toutes dans des textes de l'aire picardo-flamando-wallone

joquier pose un problème, sur lequel malheureusement le DEAF ne se prononce pas. S'il est clair que la quasi-totalité des formes *jo(u)qu-* viennent de textes picards (hormis Modus, ce qui n'est pas dirimant), *juchier* est dans RoseLLec et dans un ms. non-picardisant de PercB 2567 var., tandis que *juc(h)ier* et *jouchier* se lisent dans plusieurs passages du Roman de Renart. En d'autres termes, si l'on relève la forme *joquier* seulement pour sa graphie *-qu-* correspondant au fr. *jo(u)chier*, lui-même rare, ce n'est qu'une question de graphie ; mais si l'on relève le mot *joquier*, il faut examiner ses rapports avec *juchier*, et reconsidérer l'étymologie des deux verbes, qui est tout sauf simple.

Le reste ne sont que des formes graphiques[14]. D'abord deux formes qui montrent un traitement particulier du *v* latin initial, dont ne parle pas Gossen :

---

[10] On en profitera pour corriger GdfC 8, 207c qui donne s.v. *aspic* : « Se jou n'avoie del herbe de quoi li espics fait salir la chenille hors du pertruis de son ni » (Rich. de Fourn., *Bestiaire d'amour*, ms. Dijon 299, f° 26b). Cette donnée fautive (le ms. de Dijon, H, donne en 22, 12 *espies*) est passée dans le TLF et dans le FEW 25, 497b et n.1.

[11] Le mot est donné comme s.m., mais la définition est celle d'un part. passé, ici adjectivé, dans le tour *faire le destravé* ; le ms. H remplace ici (BestAmRespB 101, 3 var.) *faire le destravé* par *faire l'estravé* (leçon isolée), qui n'est relevé nulle part, pas même dans le glossaire de l'édition. En outre, le ms. B donne ailleurs (BestAmRespB 75, 7 et 8 var. ; leçon appuyée par V) un verbe *destraver* "déranger, troubler", qui, s'il n'est pas au glossaire, est passé, d'après l'édition Hippeau et à juste titre (car on en a quelques autres attestations), dans Gdf 2, 668c et TL 2, 1785, 36-37.

[12] Qui est muni d'un astérisque, annonciateur d'une note qu'on ne trouve pas.

[13] Qui commencent avec : DESTRAVÉ adj. "débauché" : *Filz de la louve, mastine reprouvee, Filz de sorciere, destravee coulpaulde* (La Vigne, S.M., 1496, 476), dans le DMF.

[14] Elles auraient pu être placées dans les sections vocalisme ou consonantisme ; la seule différence avec des cas comme par exemple *savelon* et *ouvlie*, traités p. 118, est

houpiex, de *goupil* (v. la note 96, p. 273 ; à compléter par DEAF G1073-74 ; ajouter encore : à Tournai, *houpil* GautArrErL 2252 var. et GuiMori 10, 55-56-68, et dans « l'aire septentrionale du picard » *(h)oupil* JacVitryB p. 44-46) ; le ms. C, qui évite les picardismes, donne la forme latine, *vulpis*

outoirs, de *voutoir*, donnée comme « ne sembl[ant] pas avoir été relevée par les dictionnaires » (note 97, p. 273), mais qu'on lit dans ChaceOisI²H 1, 26 var. d'un ms. picard ; le ms. C, qui évite les picardismes, donne successivement *ostours* et *voutors*

frachon(s), de *friçon*, est une forme clairement picarde (ou wallonne) : *frachon* se lit dans MédLiégH 38 et 600 (rangé dans les formes liégeoises par Haust, p. 61), RestorD p. 101, v.22 (ms. pic.), AubS 1711 (ms. pic. ; corrigé à tort en *frichons*, d'après ZrP 2, 615, ds TL 3, 2262, 9), Chastellain, *Le Miroir de Mort*, éd. Tania Van Hemelryck, 671), AmantCordM 1580 var. ; la variante *fraçon(s)* se lit dans RestorC 1420, MaugisV 547 var. de C, RoseLLangl 3791 var. de Copenhague Bibl. Roy. Gl. Kgl. 2061, et a la même localisation

pantiere est une forme isolée, et il est par conséquent difficile de se prononcer sur son caractère régional

quant au mot *doit* 11, 6, la note 20 expose les termes de notre amical désaccord ; en tout cas, *doit* "canal", ici invoqué, serait normalement *doiz* ou *dois* (l'article de Gdf 2, 736c doit être corrigé par TL 2, 1991).

On pouvait ajouter quelques autres mots :

abaubi "déconcerté", les exemples d'*abaubir* que fournissent Gdf 1, 18c, TL 1, 42-43 et le DMF, auxquels je pourrais ajouter beaucoup d'autres, se rapportent tous au domaine picardo-wallon, où le mot ne dépasse pas le 15e siècle. En outre la variante *esbaubir*, un peu moins fréquente (encore que le très mince article du TL ne soit vraiment pas représentatif de sa fréquence réelle et que le « afr. *esbaubi* "étonné" (selten) » de FEW 1, 210b soit gratuit), a exactement la même aire au Moyen Âge, et il semble disparaître aussi dans la seconde moitié du 15e siècle[15]. D'après moi, et avec l'aide de Ch.-L. Livet, *Lexique de la langue de Molière*, t. 2, p. 141-2, qui fournit le meilleur commentaire et les matériaux les plus riches sur *esbaubi/abaubi*, *esbaubi* réapparaîtrait vers 1630 (dans Chapelain, *Les gueux ou la vie de Guzman d'Alfarache*) ; on le trouve ensuite, en 1649, dans *Les Agréables conférences*, éd. Fr. Deloffre, III, 120, p. 93, puis, en 1652, dans le *Virgile Travesti* de Scarron, en 1662 dans *l'Ovide Bouffon* de Richer, puis chez Molière et Mme de Sévigné. Voilà qui confirmerait aussi ce commentaire de Ménage 1694 : « mot du peuple de Paris, qui signifie *étonné*. Nos Anciens disoient *abaubi* ». Mais pour cet *abaubi*, on limitera « Nos Anciens » au domaine picardo-wallon, et on refusera de dire, sans enquête philologique serrée : « forme de l'afr., conservée à l'époque moderne notamment en Normandie et dans le Centre » (DuPineauR 37)

pietrisot "perdreau" paraît être un mot picard, même surtout hennuyer. Le FEW 7, 226b-227a donne : « afr. *pertrisot* (Oise ca. 1245 [c'est notre passage dans l'édition

---

qu'elles ne sont pas répertoriées dans les ouvrages de Gossen ou Pope.

15 Sa dernière apparition, qui n'est plus régionale, pourrait être le *ebobis/esbaubis/esbaubely* de diverses versions de Pathelin (TissierFarces 7, 567 et 569), qui pourrait aussi expliquer la réviviscence du mot au début du 17e siècle.

Hippeau]), *piertrisot* (hap. 13 jh. [= Kanor, Hainaut]), mfr. *pertrisot* Molin »; on ajoutera *pertrisot* BrunLatC p. 151 (1, 167, 9) [ms. de Valenciennes] [16] et *pietrisot* dans le Bestiaire de Cambrai (qui dériverait d'ailleurs du Bestiaire de Richard de Fournival, cf. GRLM VI/2, n° 4188), éd. E. B. Ham, ds Modern Philology, 36, p. 235. L'anthroponymie va dans le même sens ; J. Germain et J. Herbillon, *Dictionnaire des noms de famille en Wallonie et à Bruxelles*, Bruxelles, 2007², p. 801, citent un *Pertrisot* en 1616 à Chimay (Province du Hainaut en Belgique) et enregistrent des *Petrisot* et *Petrizot*. Le ms. C, qui évite les picardismes, donne *perdriat*

tresvasé "qui a perdu la tête", mieux *tresvasé d'amour* "changé par l'amour", contient *tresvasé* "transformé, bouleversé", mot picard et anglo-normand (TL 10, 638, FEW 14, 189a, AND, DMF *travasé* et *tresvasé* ; ajouter CommPsIAG et aussi *estre tresvasé des cors* "quitter son corps (après la mort)" SRemiB 7713, *tresvaser le sens* "faire perdre la raison" SRemiB 5560), employé d'ordinaire dans les textes religieux ; le ms. C, qui évite les picardismes, donne *tres sage*, qui n'a pas de sens

Vaissiaus d'es "ruche» v. RLiR 62, 154-5.

Le texte n'appelle que peu de remarques :

- 26, 20 et 41, 6 éditer *nepourquant* cf. glossaire
- 26, 29 dans le passage emprunté à E *aussi com on dist de celui ki s'entremet de tant de mestiers, k'il ne s'en garira ja*, le texte édité fait difficulté par le *tant* qui reste en l'air (traduction "se mêle de plusieurs tâches à la fois"), par le sens de *soi garir* (glossaire "se tirer d'affaire, venir à bout de", sens inconnu ailleurs) ; la leçon de Segre *aussi com on dist de celui ki s'entremet de tant de mestiers c'on dist qu'il ne se chevira ja*, me paraît beaucoup plus satisfaisante [17], les copistes ayant achoppé sur la répétition de *on dist* et sur *se chevira* ; *s'en garira* est probablement une réfection d'un *se garira*, lui-même fautif pour *se chevira*
- noter que dans la rubrique en 27, 14 on a édité *a tout*, pour la prép./adv. écrite ailleurs *atout* (cf. le glossaire)
- 67, 2, il n'est pas nécessaire d'éditer *qu'i* (*si* n'appelle pas obligatoirement *que*) et on peut préférer *qui*.

La traduction est très exacte. Quelques remarques :

- 15, 58 *esquise* est traduit par "exquise", on peut préférer "recherché"
- 16, 9 la traduction de *il en sent une au flair* par "par son flair elle en découvre une". Le sens moderne de *flair* est plus tardif (isolément, 1342 Guillaume de Machaut, *Dit du Lyon*, 1075 ; puis au 15e siècle, dans JourdBlAlM et en 1433, dans *La Moralité du coeur et des cinq sens* dans le DMF) ; nous avons là *flair* "odeur, parfum" 16, 9, 13 et 30 [18], qui manque au glossaire

---

[16] Les autres mss donnent des formes variées : *perdriet* BrunLatChab p. 218 [ms. sans coloration régionale], *perdriseaus* BrunLat, éd. Beltrami et al., p. 282(1, 167) [ms. sans coloration régionale].

[17] A la seule réserve que j'ai supprimé la virgule qui sépare *tant de mestiers* de *c'on dist*, que je comprends comme "qui se lance dans tant de tâches qu'on dit que...".

[18] D'ailleurs en 16, 30 *senti au flair* est bien traduit par "reconnut à son odeur".

- 22, 16 "à force" est une traduction maladroite dans *ferir a forche* "frapper avec force"
- 31, 18 *a mon oeus* est traduit par "pour mon oeuf", mais la déclinaison s'y oppose (cf. *cest oeuf* 31, 31, *l'oeuf* 32, 1)[19] ; j'y vois (comme le glossaire sous *oés* s.m. 30, 10 "profit, intérêt" y inviterait) l'expression *a mon oe(u)s* "pour mon intérêt, en ce qui me concerne". La graphie *oeus* est assez courante, même si le TL 11, 12-14 n'en donne qu'un exemple et le Gdf 8, 112 deux, dont l'un est repris par le FEW 7, 380a, auxquels j'ajouterai GautArrErR 3028 et 4355 ; ContPerc^{3}R 41277 var. U ; AlexArsL var. (in vol. VII, 1955, p. 41, 50.1.8) ; MortArtuF 50, 14 ; TristPrG 8, 17 et TristPr S 5, 7 et 72, 55 ; FillePonth^{1}B^{1} 5 ; CassidP 317 ; HelcanusN 285 ; JeuxPartL 91, 12 ; ImMondeOct^{2}J p. 137 ; MerlinProphRP p.202 var. 11 Add. ; RenNouvR 6656 var CFL ; R 17, 392, 224 ; JMeunAbH 82, 425 var. ; RestorPaonC 1116 etc...
- 61, 11-12 lire dans la traduction "je ne me soucierais pas"
- 106, 5, la traduction de *qui devant aus puist durer qu'il ne veullent prendre* "(il n'est dame ni demoiselle) dont ils veuillent faire la conquête qui soit capable de leur résister" me paraît un peu lâche ; je comprends "(il n'est dame ni demoiselle) qui puisse se tenir devant eux sans qu'ils ne veuillent en faire la conquête".

Les notes sont parfaitement documentées[20]. J'ajoute quelques menues précisions:

- p. 235 n. 67, *brichoart* est ds TL 1, 1141, 47 et FEW 22, 1, 179a
- p. 301 n. 20, l'expression *avoir mains et piés* a été reprise dans un même contexte par Gilles le Muisit (qui donne les termes dans l'ordre du ms. B *avoir mains et piés*), et la traduction de Zambon, qui n'est pas forcément la meilleure, s'appuie sur la glose de TL 7, 888, 20. J'en profite pour donner des attestations d'expressions proches, associant *mains* et *piés* : *avoir et mains et piés* "être apte à travailler" GuillDigullPélVie 2e réd. ds Histoire Littéraire de la France, t. 39, p. 43 ; *metre piés et mains a* + inf. "s'employer à (faire qch)" SGregB 1816-17 var. (déb. 15^{e} s.) ; *mectre* (*en qch*) *piez et mains en euvre* "s'employer à (faire qch)" (Rippe, Andrienne, a. 1466, in : Chrestom. R., 209, ds DMF[21]).

Le glossaire est très soigné. Je rectifierais :

a che que en 84, 2, non "outre le fait que" mais "vu que" cf. TL 1, 24-25

atendre non "approcher" mais "faire face à (un adversaire)"

auques ne signifie pas "beaucoup de", c'est l'adverbe de renforcement : en 8, 6, il renforce *sus* de *courir sus* et en 41, 6 il renforce *bonne* (d'où la traduction "très bonne")

chanter contient aussi *chanter* (*en*) "jouer (d'un instrument de musique)" 13, 3 ; 17, 9 ; 18, 2 et 3

devant, les 4 dernières lignes après « loc. prép. » me sont incompréhensibles

garde, le sens "sujet de crainte, peur" est toujours dans l'expression *n'avoir garde* "ne pas avoir à craindre"

humeliavle est en contradiction avec le choix du texte (*humeliaule*), expliqué p. 118

---

[19] Le ms. Q a commis la même erreur et a modifié le texte en *a mez uef que vos avez ponz*.

[20] Détails : p. 188, relever d'une ligne le chiffre 5 ; p.199, n. 43, l.3 lire *bestiis*.

[21] La glose « *pieds et mains* "tout" » du DMF est un peu simplificatrice.

regrouper les deux *paroir*, dont l'un se trouve après *painture*

distinguer *ponres* s.m. de *ponre* v.a., illustré par son p. s. 3 *pust* 30, 14 (var. *poni*) son part. p. *pus* 30, 10 (var. *puns*) et 32, 2 (var. *pont*)

sentense (*chis escris est de tel s. qu'il painture desirre*) est glosé par "nature" alors que la traduction paraît plus exacte ("traite d'une matière telle qu'elle exige une illustration").

On pouvait signaler quelques premières attestations :

essamer "former un essaim pour quitter la ruche mère" est une première attestation (en outre, celle de 1268 donnée par le TLF repose sur une confusion et doit être ôtée de l'article)

garde, *estre seur ma* ~ est une des toutes 1[res] att. de l'expression (cf. DEAF G 153, 10, qui n'a qu'une attestation antérieure, mais dans un ms. plus tardif)

pourveu, en 107, 6 on peut donner le sens spécial de "pourvu d'une charge ecclésiastique", comme y invite la traduction et c'est une première attestation (cf. mfr. nfr. *pourvu* m. "celui qui possède une charge ecclésiastique" (Est 1549-Trév. 1771) ds FEW 9, 483b et av. 1615 "mettre quelqu'un en possession d'un avantage" (Pasquier, *Recherches de la France*, 507) ds TLF s.v. *pourvoir*).

On pouvait ajouter :

dyables, qui méritait le glossaire pour *chel dyable de dragon* 105, 26 et *c'est chil dyables d'oisiaus de proie* 106, 2, (ce dernier qui n'est d'ailleurs la leçon d'aucun des mss, mais qui atteste incontestablement, en tenant compte des variantes, à la fois *dyables d'oisiaus* et *dyables oisiaus*, tours (du type *diable (d')homme*) fort peu documentés jusqu'à présent au Moyen Âge (4 ex. en tout dans TL 2, 1904, 30-40 ; quelques ex. du 15[e] dans le DMF2)

faire mauvais + inf. 74, 7 "être une erreur de" cf. TL 3, 1577-78 et 5, 1314, 36

iaue "rivière" 34, 41, car dans la phrase *l'iaue d'Eufraite, qui est uns floeves d'Ynde*, le terme marqué est *floeves*, en sorte qu'au lieu de "dans les eaux de l'Euphrate, qui est l'un des fleuves de l'Inde", je traduirais par "dans le fleuve Euphrate, qui est un cours d'eau de l'Inde"

mousterlos "petits de la belette" 61, 1 (var. *moustelos* 12, 46 rubr.) (cf. TL *mostelot*)

natures "livres des natures des bêtes" 15, 49

sous *nes*, ajouter *ne...nes que* "ne...pas plus que" 105, 2.

On aurait pu extraire des variantes quelques mots remarquables :

aproprié adj. 15, 61 "fait exprès" (1[re] att.)

arondelaz 24, 2 var. "petits de l'hirondelle"

enfermeure "prison" 22, 8 var. est un mot bien mal attesté : Gdf 3, 146c (repris sans critique ds FEW 3, 572a[22] et 574a[23] ; simple renvoi dans TL 3, 331) en donne trois attestations : "porte fortifiée", qui signifie en réalité "plafond" cf. AND2 902b ; "lieu fermé

[22] « Afr. *enfermeure* "lieu fermé et fortifié ; porte fortifiée" (je 1 beleg) ».

[23] « Apik. *enfermeure* "ce qui est renfermé dans une chose" (ca. 1180) ».

et fortifié", cf. OvMorB 4, 579 et PirBi p. 251, 355 var., qui est la leçon d'un seul ms. pour *fermeüre* ; "contenance, ce qui est renfermé dans une chose" se lit *enferneure* d'après GautArrErL 4438 var. On peut ajouter maintenant *enfermeure* "prison" ThibMarlyS 563 var. et *enfermure* "prison" MirJustW 71 et 72 AND2

enragiement "avec ardeur" 3, 23 var., dont Gdf 3, 218b n'a que 3 exemples en afr., (AyeG 618[24], ChansMätzner 31, 8 et BibleGuiart), l'adv. prenant une nouvelle vigueur au 16e s. (cf. Hu 3, 469b et FEW 10, 10b)[25]; on peut ajouter quelques exemples du 13e s. ou du début du 14e s. : *enragiement* TristPrC 803, 1 var., HelcanusN 149 var. ; *enragieement* FetRomF[1] 327, 20, LaurinT 4585 et 4691 ; *enragiement* OvMorB 11, 96

fame "femelle (d'un animal)" 34, 40 var. de C, rare cf. TL 3, 1702

garnison "défense, protection" 106, 11 var. de B, permettrait de corriger l'information donnée par le DEAF G 322, 1 et le TLF (ca 1250, *garnisson* (R. de Fournival, Le Bestiaire d'amour, éd. C. Segre, p. 134, var. ms B), car le mot est dans la *Response* et le ms. B est daté de 1285

iveté "égalité" 33, 26 var. (une seule attestation chez BCond ds TL 4, 1507 et FEW 25, 220a)

norreçon "progéniture" 56, 8 var. (Gdf 5, 528c : "famille")

pronostike f. 14, 11 var., qui pose un problème : la plupart des mss ont *demostrance*, d'autres *signes*. Or ce *pronostike* est donné par le TLF comme première attestation du frm. *pronostic* "signes par lesquels on conjecture de ce qui doit arriver", d'après le texte édité par C. Segre, 32, 8, et est daté de ca 1250[26]. Faut-il attribuer le mot à Richard ? Probablement, si l'on se souvient qu'il fut aussi médecin[27] et qu'il emploie le mot dans le syntagme *p. del mal* ; on supposera donc que ce sont les copistes qui auront renâclé devant ce mot trop technique

simagree 48, 1 var. de B, dans *chançons sans simagree* "chansons dépourvues d'agréments trompeurs", qui est la toute première attestation (cf. TLF et FEW 22, 1,173-4), et la seule en ancien français, de ce mot rare au Moyen Âge (cf. DMF2 et RLiR 60, 1996, 292)[28], d'étymologie discutée[29]

---

[24] Passé ds TL 3, 491, seul exemple.

[25] Le mot n'est pas semble-t-il attesté en mfr.

[26] On a depuis relevé le mot *prenostiche* f. ca 1150 dans ProvSalSanI 8831.

[27] Le mot *soursaneure* (*de la plaie*) 1, 33 "cicatrice" appartient au même registre, mais il est déjà bien implanté dans la langue, au moins dans l'Ouest (agn. et norm.) à l'époque de Richard.

[28] Si l'on met de côté le mot de Molinet *chimagrue* "être à la figure grimaçante", qui a tout d'une création d'auteur (création pour laquelle Delbouille a donné, dans la RLiR 25, 268-273, des pistes plausibles, à défaut d'une étymologie vraisemblable de *simagrée*), voire d'un mot valise (n'oublions pas que Villon se présente comme *plus maigre que chimere*), le mot n'est que dans des expressions, circonscrites de surcroît au 3e quart du 14e siècle, *jouer a (le) simagree* "imposer la domination d'agréments trompeurs", *estre a la simagree* "user d'agréments trompeurs" (v. le DMF).

[29] Voir en dernier lieu G. Colón, « Mallorquí antic *sigrimaçes* (1417-1418) », in : *Llengua & Literatura*, 18 (2007), pp. 441-444. Dès 1841, P. Paris, *Les manuscrits françois de la Bibliothèque du roi*, t. 4, p. 28, avait cru pouvoir proposer une étymologie fon-

trainement 16, 69 var. "action de traîner" (très mal attesté en ancien et moyen français)

vergoingneté 8, 2 var. (hapax, relevé par Gdf 8, 191c (et passé avec la date erronée de 1245 ds FEW 14, 281a), mais appuyé par plusieurs mss, aussi dans l'édition Segre 18, 3 var.).

Au total, GB a donné une édition de référence maniable d'une œuvre très importante. Son édition, solide et d'accès aisé, complète bien le travail de Segre, auquel elle donne en quelque sorte une nouvelle jeunesse.

Gilles ROQUES

---

dée sur notre passage de la *Response*: « Ce dernier mot semble avoir ici le sens d'accord musical. Il viendroit alors des mots *si m'agrée*, d'où celui d'agrément auroit été formé. Et dans tous les cas, l'origine n'en seroit pas le mot *simulacrum*, comme l'ont dit tous les étymologistes jusqu'à présent. » Il rejoignait ainsi une étymologie, que Littré attribuera à Frisch et qu'on trouvera encore dans La Curne et Brachet, puis, plus prudemment, dans Gamillscheg et Dauzat. Littré songeait au berrichon *chimer/simer* "pleurnicher" (cf. FEW 2, 1609b), mais il n'a pas été suivi. De leur côté Bloch-Wartburg (précédé par L. Sainéan, *Autour des Sources indigènes*, pp. 502-3) ont nié l'existence de la formule *si m'agrée*, sur quoi le TLF a renchéri (« l'explication par *si m'agrée* "cela me plaît ainsi" est anecdotique et ne repose sur aucune attestation) et le FEW s'est résigné à placer le mot parmi les mots d'origine inconnue. Cependant la formule *chançons sanz simagree* (« Et por ce di jou qu'il me covient recaner, ce est a dire paroles qi mie ne vos soient delitables à oïr. Car a droit parler recaners si n'est autre chose que chançons sanz simagree ») peut faire écho à des vers de chansons comme *Por ceu n'ai je pas oblïé Lo douz mal que si m'agree Don ja ne quier avoir santé, Tant ai la douleur amee* (GuiotProvinsOrr = RS 422) ou *Nouvele amour, qui si m'agree De joli cuer mi fait chanter, Et cele ou j'ai mis ma pensee Me tient en bone volenté* (Rogeret de Cambrai ds R 58, 352 = RS 489). On pourrait discerner trois phases au moins avant l'adaptation définitive en français du mot *simagrée(s)*, au milieu du 17e siècle : 1) une phase d'ancien français, illustrée précisément dans notre texte, prolongée en moyen français par Gilles le Muisit (dont il y a lieu de penser qu'il a pu lire la *Response* dans une version proche du ms. B, cf. supra *avoir mains et piés*), et après lui, par quelques œuvres (v. la note 28) ; 2) après une interruption d'un siècle, un épisode Molinet, qui aboutit à modifier l'initiale et pourrait expliquer la forme *chimagrée*, quasi générale pendant tout le 16e siècle ; 3) enfin, une période *chimagrées* (car le mot est très généralement employé au pluriel), qui commence, en 1518, dans un sermon de Menot, éd. J. Nève, p. 323 (*hypocritas qui frangunt sibi caput pour complaire au monde per fictiones suas et chimagrees*) - où le mot, mêlé au latin, s'associe pour la première fois à l'hypocrisie -, et qui s'intensifie, à partir de 1543, sous la forme latine *chimagreis*, dans un texte du protestant Théodore de Bèze, *Le Passavant*, éd. J. L. R. Ledegang-Keegstra, 1050 et 1137 pour connaître tout de suite après, en français préclassique, un succès dont Huguet nous donne des preuves. Mais je compte revenir sur l'histoire du mot avec des matériaux plus complets.